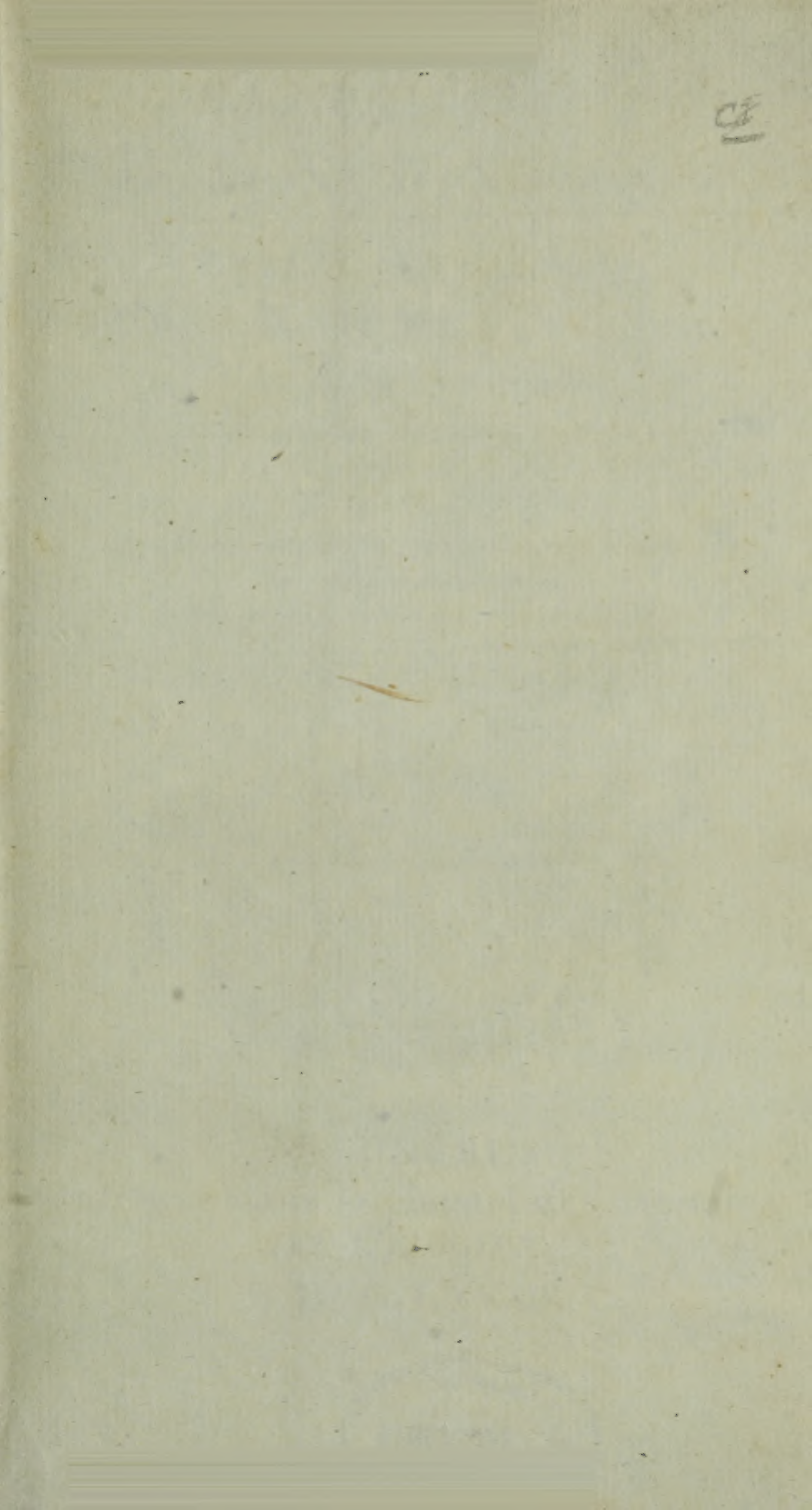




DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

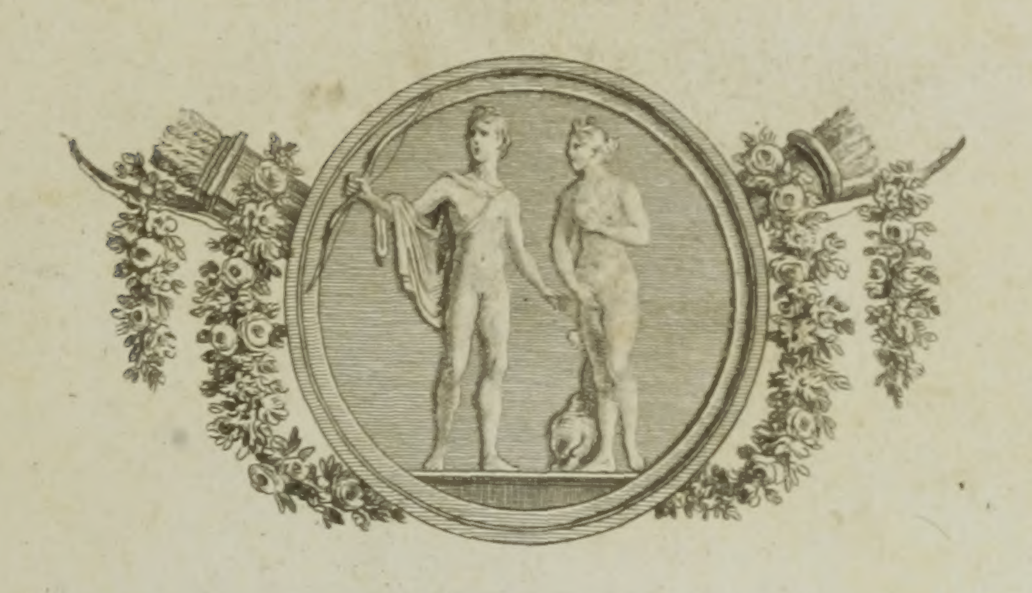
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature

CINQUIEME ÉDITION

et la seule conforme au manuscrit original

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit
Juvenal *Satyr XIV*.

TOME QUATRIEME



À LONDRES
et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.

M.DCC.LXXXIX.



SUITE DU LIVRE II

DE LA SECONDE PARTIE

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

CHAPITRE XIII.

De la Raison.

L'HOMME SEUL.

JE viens d'examiner toutes les queſtions de théorie, ſur l'entendement humain, qui peuvent intéreſſer le philoſophe de la nature; les autres ne ſont bonnes qu'à éterniſer les diſputes, & à éloigner les progrès de la raiſon. Pourquoi d'obſcurs métaphyſiciens font-ils d'énormes volumes ſur ce qu'ils ignorent? Et pourquoi l'homme de génie s'amuſe-t-il à les réfuter?

L'ame apperçoit les objets & compare ſes

PARTIE II.

idées ; voilà le fondement de toutes nos connoiſſances. Léibnitz, Wolff & tous les grands pſychologiſtes appellent ces deux facultés *apperception* & *perception*, & je traduis ces termes techniques par les mots de ſentiment & de raiſon. (*)

(*) Locke, ce philoſophe qui a ſi bien mérité de l'être qui penſe, ſuppoſe que l'ame a trois manieres de connoître : elle apperçoit l'exiſtence des choſes, & voilà le ſentiment ; elle compare immédiatement deux idées, & voilà l'intuition ; elle examine les convenances ou les diſconvenances de ces deux idées, par l'intervention d'autres idées, & voilà la raiſon. Voyez *Eſſai ſur l'entendement humain.* Tome 3, liv. 4, p. 392.

Il me ſemble que cette diviſion n'a pas toute la juſteſſe géométrique qui caractériſe ce grand métaphyſicien : l'intuition au fond n'eſt pas diſtinguée de la raiſon ; quand à la vue d'un triangle & d'un parallélogramme, je dis, ces deux figures ſont inégales, je crois raiſonner, comme lorſqu'à l'aide d'un inſtrument de mathématiques, je meſure leurs angles & leurs côtés ; la faculté qui combine en moi deux idées, n'eſt pas différente de celle qui en combine trente : & le pâtre qui ne voit que ſon champ & ſa bêche, exerce ſa faculté de raiſonner, comme le philoſophe qui a fait l'*Eſſai ſur l'entendement humain.*

Les fauſſes diviſions égarent autant que les faux principes ; ce n'eſt pas en diviſant, c'eſt en ſimplifiant tout, qu'on imite la nature.

L'HOMME SEUL.

Les chapitres précédens ont ſervi à développer les connoiſſances que l'ame doit au ſentiment. Celui-ci doit être conſacré à la raiſon ; heureux ſi en l'analyſant, je ne la force pas à rougir !

Depuis que les hommes ſont raſſemblés en ſociété, ils ont beaucoup raiſonné ſur l'entendement ; les préjugés ont multiplié les erreurs, & les erreurs à leur tour ont affermi les préjugés : on a ſubſtitué les paradoxes aux grands principes & les ſyſtêmes à la pſychologie expérimentale ; en général, on voit dans nos immenſes bibliotheques beaucoup de raiſonneurs & très-peu d'écrivains raiſonnables.

La manie de tout expliquer a répandu plus de ténebres ſur l'entendement humain que l'ignorance même : pourquoi l'homme rougiroit-il de n'avoir pas l'intelligence de la divinité ? Il me ſemble qu'on devroit mettre à la tête de tous les livres élémentaires, la deviſe de Socrate ou celle de Montagne.

On ſe bornera dans cet eſſai à un petit

nombre de queſtions, moins propres peut-être à approfondir la nature de l'homme qu'à le faire penſer.

On jettera d'abord quelques idées générales, qui ſerviront comme de points d'appui, dans cette mer ſans bornes qu'on ſe propoſe de parcourir.

On examinera enſuite, ſi les moraliſtes, dans leurs déclamations, font bien de regarder la raiſon comme un mauvais préſent de la divinité.

Cette queſtion conduit à diſcuter, ſi l'homme eſt le ſeul être qui ait cette brillante faculté en partage; tel ſera l'objet du drame raiſonnable & de ſes commentaires.

Les deux chapitres ſuivans pourront être regardés comme une ſuite de celui-ci : on établira dans l'un, des principes pour régler l'entendement ; c'eſt-là qu'on tentera de donner l'eſſai d'une nouvelle logique, ou ſi l'on veut, d'un livre qui rendroit cette ſcience inutile.

L'autre chapitre traitera de la génération des modes de l'eſprit humain. L'HOMME SEUL.

Si cet eſſai ſur la raiſon eſt ſi court, c'eſt que le dépôt de nos connoiſſances ſur l'entendement eſt borné ; c'eſt qu'on ne veut copier perſonne ; c'eſt qu'il auroit fallu négliger l'ouvrage pour le rendre plus long.



ARTICLE I.

CONNOISSANCES GÉNÉRALES.

PARTIE II.

LA raiſon, chez les métaphyſiciens, ſe prend tantôt pour la faculté de juger des effets par les cauſes, tantôt pour cette pente naturelle qui entraîne l'homme vers la vérité, quelquefois pour la méthode de régler les opérations de l'ame; on la prend auſſi, ſoit pour la lumiere naturelle qui nous éclaire, ſoit pour l'enchaînement des vérités auxquelles l'eſprit naturellement peut atteindre; (*) de-là je

(*) Locke *écarte* toutes ces définitions, & il entend par la raiſon, *cette faculté, par où l'on ſuppoſe que l'homme eſt diſtingué des bêtes.* Eſſai ſur l'entendement humain, liv. 4, chap. 17. Tome 4, page 277. Mais je demande encore à ce philoſophe, qu'eſt-ce que cette faculté? Eſt-il bien vrai que les bêtes ne la partagent pas? Quand même ce principe ſeroit démontré, eſt-ce la raiſon qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la bête? --- Si Caligula avoit dit: *La divinité eſt ce qui diſtingue un roi de ſes ſujets*, ce prince, qui ſe croyoit frere du ſoleil, auroit-il plus mal raiſonné?

puis conclure que l'entendement qui connoît tout ce qui eſt hors de lui, ſe connoît fort peu lui-même : la raiſon eſt un rayon lumineux, ſans lequel l'ame ne pourroit ſe mouvoir que dans les ténebres ; mais aucun philoſophe n'a pu encore ſaiſir ce rayon pour en faire l'anatomie.

Cependant, à voir l'air de confiance qu'affectent les métaphyſiciens, quand ils diſcutent les phénomenes de la raiſon, on croiroit que la nature s'eſt plu à leur dévoiler tous ſes myſteres : ils peignent merveilleuſement, par quelle méchanique la raiſon opere certains effets extraordinaires ; mais eſt-il bien évident que ce ſoit la raiſon qui les opere ? Un certain Olaus Wormius a expliqué dans une diſſertation très-ſavante, dans quelle direction les rats de Norwege tombent des nues. (*) Mais

(*) Voyez *Olai Wormii Hiſtoria animalis, quod in Norwegiâ à nubibus decidit, & ſata gramina magno incolarum detrimento celerrimè depaſcitur.* Hafniæ 1653, in-4°. --- Cette idée vaut bien celle de Tite-Live, que de ſon tems il pleuvoit des pierres.

PARTIE II.

avant d'examiner comment un rat tombe du ciel, ne faudroit-il pas d'abord s'aſſurer s'il tombe?

J'ai lu dans plusieurs livres eſtimés, ce raiſonnement, *la raiſon eſt à l'entendement ce que l'étendue eſt à la matiere :* cette phraſe eſt auſſi obſcure pour l'homme ſans préjugé qui veut s'inſtruire, que le ſeroit pour un Huron, une harangue de Longin dans la langue de Palmyre. La raiſon & la matiere ſont-elles des êtres réels plutôt que des êtres métaphyſiques? Avons-nous une notion bien claire des propriétés de notre entendement? L'étendue n'eſt-elle qu'un mode de la matiere? Puiſque les propriétés des corps ſont des modes de l'étendue, il y a donc des modes d'autres modes? La raiſon eſt-elle le mode de l'entendement, de la même façon que l'étendue eſt le mode de la matiere? Voilà une proportion géométrique dont les quatre termes ſont des quantités inconnues; on veut réſoudre le problême, & on n'a pas une ſeule *donnée?*

L'HOMME SEUL.

Dire que notre raiſon eſt une émanation de celle de la divinité, c'eſt peut-être juſtifier une erreur par un blaſphême ; la raiſon eſt un mode de notre ame ; & puiſque Dieu n'a pas la ſubſtance, il ne ſauroit avoir le mode : ce qui eſt un attribut admirable dans un être limité, peut être une imperfection dans l'être des êtres ; & s'il étoit démontré que l'intelligence ſuprême raiſonne, l'homme ne ſeroit plus un être raiſonnable.

Un entendement parfait ſeroit, je penſe, celui qui ſe repréſenteroit diſtinctement tous les êtres & toutes leurs manieres poſſibles d'exiſter ; mais l'intelligence qui ſeule a cet entendement en partage, n'a pas beſoin de raiſonner ; elle ne connoît ni enthymême ni ſyllogiſme ; elle ne croit ni ne doute ; elle ne nie, ni n'affirme ; elle a vu, & tout a été organiſé ; elle voit, & tout ſe conſerve.

La raiſon dans l'homme n'eſt peut-être que la faculté qu'il a de ſe démontrer les rapports qui le lient à Dieu, aux hommes & à la nature

Partie II.

Cette raiſon dépend de l'appareil fibrillaire du cerveau ; telle eſt la loi de l'union harmonique de ce que nous appellons nos deux ſubſtances ; nous n'aurions aucune idée de l'entendement, ſi nous n'avions pas raiſonné, & nous ne raiſonnerions pas ſi nous étions ſans organes.

L'action des corps ſur notre machine fait naître nos idées primitives, & la raiſon calcule les rapports de ces idées, les multiplie & ſouvent les dénature ; ainſi il eſt néceſſaire de diſtinguer les idées ſimples des ſens, des idées compoſées de l'entendement.

La perfection de la raiſon humaine conſiſte dans la multitude des idées, dans leur variété, & ſur-tout dans leur conformité avec la nature des êtres.

L'exercice de la raiſon eſt auſſi eſſentiel à l'homme que la vie ; ſans elle l'intervalle entre ſa naiſſance & ſa mort ne ſeroit qu'une léthargie continue, & ſon exiſtence ne ſeroit qu'une erreur de la nature.

L'Homme seul.

Les partiſans de la préexiſtence des germes étendent leur principe juſqu'à l'entendement; s'il faut les en croire, le cerveau du premier homme renfermoit la raiſon de toute l'eſpece humaine; comme la premiere roſe, le germe de tous les roſiers de l'univers; ſans entrer ici dans l'examen de ce paradoxe, il ſuffit d'obſerver que l'homme ne crée point ſes connoiſſances, & que l'étude ne fait qu'en accélérer le développement; toutes les équations de l'algebre ſont tracées dans la tête d'un ſauvage comme dans celle d'un géometre; mais dans l'un les fibres intellectuelles ſont toujours en paralyſie, & ſon entendement ne produit rien; dans l'autre, elles ſont ſans ceſſe en mouvement, & voilà Archimede.



ARTICLE II.

D'UN BLASPHÊME CONTRE LA RAISON.

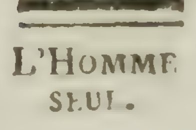
PARTIE II.

ORGUEILLEUSE Raiſon, tu ſoutiens mal tes droits ;
Foible reine ! crois-tu nous preſcrire des loix ? ...
De reproches amers, en vain tu nous accables ;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miſérables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens ſans ceſſe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous ſecourir ;
Tu ſais juſtifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu, tu décores nos vices....
En vain de la raiſon on vante l'excellence :
Doit-elle ſur l'inſtinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés, quelle comparaiſon !
Dieu dirige l'inſtinct, & l'homme la raiſon (*).

(*) *Eſſai ſur l'homme*, de Pope, traduction de l'abbé du Reſnel, fragment des chants ſecond & troiſieme. --- Pope (je ne dis pas l'abbé du Reſnel) eſt bien poëte, dans ce fragment ; mais il s'en faut bien qu'il ſoit philoſophe ;

Foible Reine....

Elle n'eſt jamais *foible*, quand elle ſait mettre de l'équilibre entre les paſſions : voyez ſi la raiſon eſt *foible* dans l'entendement d'un Burrhus ou d'un Montauſier.



Qui croiroit que ces vers contre la raiſon ſont d'un des poëtes de l'Europe qui a le mieux parlé ſon langage ! Mais de telles

---

Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miſérables.

La raiſon, quand on l'écoute, rend toujours meilleur; & les paſſions, quand on en abuſe, rendent toujours miſérable.

Le flambeau qu'à nos yeux tu viens ſans ceſſe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous ſecourir.

Ce flambeau ſecourt l'homme foible & ne tourmente que le méchant : c'eſt pour Caton une lumiere douce, qui pénetre ſon ame ; mais pour Catilina, c'eſt la torche des Furies.

Tu ſais juſtifier nos différens caprices.

Mauvaiſe théorie ſur l'ame. --- La raiſon nous fait un crime de nos caprices, & c'eſt la paſſion qui les juſtifie.

Et du nom de vertu, tu décores nos vices.

Ce n'eſt pas la raiſon, mais l'abus du raiſonnement, qui métamorphoſa nos vices en vertus ; il ne faut point confondre les vérités avec des paradoxes, & le ſage avec les ſophiſtes.

En vain de la raiſon l'on vante l'excellence.

Oui, Pope, ta raiſon eſt excellente, & j'en crois mon cœur plutôt que tes vers.

PARTIE II.

contradictions ne sont pas rares parmi les êtres qui pensent. Malebranche, né avec une imagination brillante, a écrit contre l'imagination, & le philosophe Hobbes a fait un livre contre la géométrie.

Pope & tous les grands hommes qui ont déprimé l'entendement, ont rendu un très-mauvais service au genre humain; en exigeant de moi une trop grande défiance de mes forces, ils abattent mon courage; ils multiplient mes défaites en m'ôtant l'envie de combattre; ils me rendent foible par prin-

---

Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?

Qu'est ce que l'instinct ? Quoi ! la raison ne seroit pas même au-dessus d'une qualité occulte !

Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison.

L'instinct n'est rien; pour la raison, ce n'est pas l'homme qui la dirige, mais c'est elle qui dirige l'homme; la bonne philosophie ne souffre point d'antitheses.

Malgré cette déclamation contre la raison, malgré même la chimere de l'optimisme, n'oublions pas que l'*Essai sur l'homme* est un des meilleurs poëmes qui soit sorti de la main des hommes.

cipe, & il n'y a qu'un pas de l'habitude de la foibleſſe à la méchanceté.

La raiſon n'a jamais été un don fatal de la divinité ; c'eſt elle qui empêche l'amour de ſoi de dégénérer en amour-propre ; c'eſt elle qui établit l'équilibre entre les puiſſances de l'ame ; c'eſt elle qui produit la loi dans l'entendement du ſage, & ce qui eſt plus difficile encore, qui ſoumet les hommes à la loi.

Mais, dit-on, la raiſon a ſi peu de pouvoir dans notre intelligence : -- Non, froid déclamateur, ce n'eſt point ma raiſon qui eſt trop foible, ce ſont mes paſſions qui ſont trop impétueuſes ; il eſt vrai que le navire où m'a placé la nature eſt ſur le point de faire naufrage ; mais tu accuſes le pilote, de la fureur des vents qui vont le ſubmerger.

Au reſte je ſuis bien loin de penſer que les paſſions les plus fougueuſes ne ſoient pas originairement en proportion avec les forces

de la raiſon : s'il étoit un homme ſi ſingu-liérement organiſé, qu'il fût entraîné au crime par une pente irréſiſtible, je ne le regarderois que comme l'inſtrument aveugle d'une cauſe méchante ; les attentats d'Œdipe ſeroient juſtifiés, & Dieu qui les puniroit, ne ſeroit plus qu'un tyran.

Tout individu dont le tempérament s'embraſe au moindre contact des objets, a reçu du ciel une raiſon aſſez vigoureuſe pour réſiſter à l'incendie de ſes ſens ; celui qui ne ſent que foiblement ne combat auſſi qu'avec foibleſſe ; ainſi l'équilibre ſe conſerve ſans ceſſe, & l'homme a droit à la vertu.

Si les philoſophes pratiques ſont ſi rares ſur la terre, c'eſt que très-peu de perſonnes dans le premier choc des paſſions ont fait aſſez de réſiſtance ; bientôt l'habitude du crime ſe forme, & la voix de la raiſon s'affoiblit par degrés, juſqu'à ce qu'elle paroiſſe s'éteindre ; mais dans le premier moment les puiſſances étoient en équilibre, & la raiſon

n'a

L'HOMME SEUL.

n'a perdu ſon poids, que parce que la liberté tenoit la balance.

La raiſon eſt donc toujours bonne par elle-même ; c'eſt un feu élémentaire qu'on réuſſit ſans peine à captiver, mais qui reſte à jamais inaltérable.

Ces principes ne ſont pas ceux du vulgaire des moraliſtes ; ils ſont vrais, cependant ; pour ne point déraiſonner ſur la raiſon, il ne faut écouter ni les poëtes, ni les prêtres, il faut rentrer dans ſon propre cœur & conſulter la nature qui ne ment jamais.



ARTICLE III.

DRAME RAISONNABLE

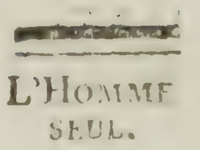
En un acte, avec des commentaires.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

QUAND Térence faisoit représenter ses comédies immortelles, il avoit soin d'abord d'introduire sur la scene quelqu'acteur, qui expliquoit le sujet de la piece & analysoit le plaisir que l'on alloit goûter; les hommes de goût disent qu'une exposition est bien mieux placée dans une premiere scene, que dans un prologue; mais il est bien plus aisé d'imiter les fautes de Térence, que les beautés des auteurs de Britannicus & d'Alzire.

L'homme-marin de Telliamed, ou du philosophe de Maillet, ne differe, dit-on, de nous que par un regard toujours féroce, une membrane qui unit ses doigts, & les écailles dont son corps est ordinairement couvert depuis la ceinture; c'est le Triton

des poëtes, rajeuni par un philosophe.



L'HOMME SEUL.

Le Negre blanc est un petit homme de couleur blaffarde, qui a la taille du Lapon, la peau des lépreux, & les yeux de la perdrix : on trouve de ces êtres singuliers en Amérique & en Asie; mais c'est sur-tout au Sénégal qu'ils semblent former un corps de peuple; on les nomme Albinos, & ils sont fort méprisés des Negres, que les blancs méprisent à leur tour.

Si l'on demandoit comment une huître, un homme-marin, un Negre blanc & Newton peuvent converser ensemble? Voici la réponse.

Les bêtes sentent & expriment leurs besoins par des signes, ou par des sons inarticulés que les signes modifient; si nous avions le dictionnaire de leur langage, nous connoîtrions parfaitement le méchanisme de leur ame.

L'homme-marin, qui passe sa vie avec les poissons, doit avoir étudié leur pantomime; il peut donc converser avec une huître.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre les sons rauques & étouffés de l'Albinos, &

les glouſſemens de l'homme-marin; qui ſait même ſi la langue de l'Afriquain n'eſt pas un dialecte de celle du Triton?

Pour Newton, il eſt probable qu'il avoit le don des langues; ce philoſophe a trop bien mérité de la nature, pour que la nature ne l'ait pas diſtingué du commun des hommes.

Newton ne vouloit point qu'on ſervît ſur ſa table la chair des animaux; il croyoit qu'un être qui ſent n'étoit pas fait pour être mangé par un être qui raiſonne; on a conſervé ſon caractere dans cet ouvrâge.

Ce grand homme alla au Sénégal, pour examiner, ſous la ligne, le phénomene admirable des marées, & calculer s'il s'accordoit avec le grand principe de la gravitation; c'eſt dans ce voyage qu'il mit le dernier ſceau au grand ſyſtême de la nature.

Il faut, en liſant ce drame, faire une grande attention à la ſignification des termes: la langue des poiſſons eſt très-ſtérile, comme on l'imagine aiſément; ainſi quand un animal dit:

L'HOMME SEUL.

Je pense, il ne le dit pas de la même façon que Locke ou Malebranche : il y a un intervalle immense entre l'ame d'une huître & celle du dernier des humains.

Il est si aisé d'empoisonner tout ce qui paroît opposé aux idées populaires : il est si difficile au vulgaire des lecteurs, de s'accoutumer à juger d'un ouvrage, non par quelques phrases, mais par l'ensemble de ses principes : on pardonne si peu au philosophe de ne pas rougir de ce titre, que tout bon citoyen qui veut se rendre utile, doit s'exposer à être diffus, afin d'être toujours circonspect !

Je desirerois donc, qu'on n'oubliât jamais que la *Philosophie de la Nature* n'est point un livre sans principes, ni un ouvrage destructeur ; & si on étoit tenté d'y soupçonner quelque contradiction, il vaudroit mieux le relire une seconde fois, que de croire son auteur absurde. On doit certainement se défier davantage d'une lecture de quelques heures, que d'un travail de vingt ans.

PERSONNAGES.

NEWTON.

UN ALBINOS, ou NEGRE BLANC.

UN HOMME-MARIN.

UNE HUITRE.

La Scene est en Afrique, à l'embouchure du Sénégal.



Quel eſt le droit du plus fort!.. c'eſt... ce qui fait que je te mange

DRAME RAISONNABLE.

SCENE PREMIERE.

NEWTON.

L'HOMME SEUL.

LE ſpectacle de cette mer immenſe donne une nouvelle activité à ma raiſon ; quel ſilence majeſtueux regne dans l'eſpace ! quelle pureté dans l'azur du firmament ! comme ces flots qui menacent de loin d'engloutir ce continent, viennent l'un après l'autre ſe briſer à mes pieds ! . . . Que la nature eſt grande ! ſeule elle réſiſte au torrent rapide des ſiecles, & l'homme paſſe -- auſſi-bien que ſes ouvrages (*).

(*) Ce n'eſt point un poëte qui parle ici, c'eſt un philoſophe ; au reſte, ſi la hardieſſe des penſées, l'enchaînement des grandes vérités & la magnificence

PARTIE II.

J'ai long-tems raisonné avec les hommes, & j'ai senti ma pensée toujours étroite & captive ; mais mon ame semble s'agrandir, depuis que je raisonne avec la nature.

Ah, si cette mer sans bornes avoit un langage pour Newton ! si la nation muette qui l'habite.... Mais j'entends du bruit ; mettons-nous en défense.... (*il bande un pistolet*) .... Depuis que je suis en Afrique, je dois à cette arme, la tranquillité, qu'à Londres je ne devois qu'aux loix.... Le bruit redouble ; il vient d'une agitation extraordinaire dans les flots ; cette embouchure du Sénégal est l'asyle des Requins ; retirons-nous.... Je ne dois pas encore mourir, je n'ai point été utile au genre humain.

---

des images pouvoient seules constituer la belle poésie, qui refuseroit le nom de poëtes à un Newton, à un Rousseau & à un Montesquieu ?



SCENE II.

L'HUITRE ET L'HOMME-MARIN.

L'HOMME-MARIN.

L'HOMME SEUL.

VOILA un coquillage qui m'étonne par ſon intelligence : ſi je m'éloigne de lui, il s'ouvre pour pomper les rayons de cet aſtre qui nous éclaire juſqu'au fond des mers ; ſi je m'en approche, il ſe ferme, pour éviter de devenir ma proie. -- En vérité je crois qu'il raiſonne.

L'HUITRE.

Voilà en effet une grande merveille, qu'un être organiſé raiſonne.... Au reſte, tous les habitans de cette vaſte priſon, qu'on nomme l'Océan, penſent à ta façon ; il n'y a point d'individus qui ne ſe croie de la ſeule eſpece d'animaux qui raiſonne ; toi, homme-marin, tu me diſputes la faculté de combiner deux ou trois ſenſations ; mais le requin te diſpute le même avantage, & la baleine le diſpute au requin.

Partie II.

L'Homme-Marin.

Cette huître pique ma curiosité ; je ne soupçonnois pas qu'un amas informe d'écume marine, emprisonné entre un mur convexe & un mur concave, & cloué à jamais sur le rocher où il est né, pût avoir des idées ; par quel prodige inexplicable une molécule, à peine organisée, le dispute-t-elle en intelligence à moi, qui suis le roi des mers ?

L'Huitre.

Que tu sois le roi des crabbes qui sucent ton sang, ou des baleines qui te dévorent, peu m'importe ; mais certainement tu n'es point le roi des huîtres ; tous les êtres de mon espece vivent en républicains sur leurs rochers ; ils ouvrent leur coquille, ou la ferment suivant leur bon plaisir ; ils ne courtisent pas les poissons, qui les effacent par la taille, & sur-tout ils ne font point de raisonnemens d'esclaves. -- Il est vrai que tu te nourris de notre substance ; mais tu partages ce crime avec les petoncles & les moules, dont ce-

pendant nous ne sommes pas les sujets ; contente-toi donc de nous manger, & ne dis pas que tu nous gouvernes.

L'HOMME-MARIN.

Je te mangerai & je n'en serai pas moins ton roi. -- Mais j'ai des principes d'équité : raisonnons d'abord ensemble.

L'HUITRE.

Si tu termines l'entretien en me mangeant, crois que tu auras mal raisonné.

L'HOMME-MARIN.

Voyons. -- Je suis incontestablement le chef-d'œuvre de la nature, car j'aime & je pense.

L'HUITRE.

Et quel est l'être sensitif qui n'aime pas & ne pense pas à sa maniere ?

Tu aimes, mais s'il se trouvoit dans l'Océan un seul poisson qui n'aimât pas, sa race s'anéantiroit, & la nature auroit manqué d'intelligence.

Tu penses, mais ce n'est point un privilege

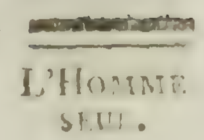
PARTIE II.

réſervé à des machines mieux organiſées que moi ; il eſt vrai que je ne ſais ni marcher comme toi, ni nager comme la morue, ni voler comme l'hirondelle de mer ; mais j'ai ma doſe d'intelligence ; quand mon ennemi s'approche, j'ordonne à mes fibres de ſe raccourcir, & mes deux écailles ſe reſſerrent. Le crabbe qui a l'adreſſe de jeter, entre deux, une pierre, pour tenir ma petite maiſon entr'ouverte, & me dévorer à ſon aiſe, raiſonne mieux que moi ; & le poiſſon qui a l'art de rendre inutiles les pinces du crabbe, & ſa ſubtilité, raiſonne mieux que lui.

Tu ne vois pas mes organes, & tu en conclus que je ne ſais pas raiſonner : penſes-tu donc que l'être qui m'a formée avoit la foibleſſe de ta vue (*) ? Tu ne raiſonnes pas

(*) Si ce coquillage philoſophe avoit pu ſavoir qu'un phyſicien a découvert quatre mille muſcles dans l'organiſation d'une chenille ; qu'un autre naturaliſte a compté quatre mille trois cents quatre-vingt-ſix pieces oſſeuſes, qui ſervent à la reſpiration

encore affez bien, pour être en droit de foupçonner que je raifonne.



---

d'une carpe, & que les organes de la génération font fi parfaits dans la morue, qu'un feul de ces poiffons produit neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs; ce coquillage, dis-je, auroit-il raifonné en huître, en concluant que des animaux que la nature a formés avec tant de foin, n'ont point été produits uniquement, pour être détruits par le mouton qui broute, par le requin qui dévore, ou par l'homme qui penfe?

Un animal quelconque raifonneroit-il en huître, s'il difoit que le méchanifme de la Mite ou du Ciron ne fauroit être affimilé avec le rouage d'une montre, ou avec les automates de Vaucanfon?

Un philofophe raifonneroit-il en huître, s'il difoit qu'on peut fuppofer des organes dans tout être qui paroît fentir, & que l'intelligence de l'homme doit fuppléer à l'ufage du microfcope?

Enfin, un homme comme Locke, raifonneroit-il en huître; fi voyant agir avec intelligence un être fenfitif, il concluoit par analogie, qu'il a la faculté de combiner quelques fenfations; fi le voyant vivre il concluoit qu'il fent; & fi le voyant fentir, il concluoit qu'il raifonne?

N'oublions cependant jamais, qu'une huître qui mange, qui ouvre fes écailles & qui travaille à la propagation de fon efpece, ne raifonne pas à la façon du philofophe qui parle de Dieu, définit l'entendement humain & calcule la préceffion des équinoxes.

L'HOMME-MARIN.

Voilà bien de la philoſophie pour une huître; --- c'eſt ſans doute un homme-marin qui a pris la peine de t'inſtruire.

L'HUITRE.

Point du tout, c'eſt la nature toute ſeule qui m'a éclairée ; je ſuis une Huître fort vieille ; j'ai vu plus de deux mille fois le ſoleil ſe lever & ſe coucher ſur ce rocher ; j'ai converſé ſouvent, ſoit avec les moules qui nous mangent, ſoit avec les requins, qui par dédain nous laiſſent la vie, & encore plus avec moi-même : j'ignore comment cela s'eſt fait ; mais aujourd'hui, j'en ſais tant, que je ſais que je ne ſais rien.

L'HOMME-MARIN.

Je ſerois tenté de deſirer que tous les êtres de mon eſpece ne raiſonnaſſent pas plus mal qu'une Huître.--Mais dis-moi un peu, animalcule philoſophique, puiſque tu as un entendement, pourquoi n'as-tu pas étendu le cercle de tes connoiſſances ? ſais-tu comme moi,

quelle eſt la peſanteur ſpécifique de l'eau ? D'où viennent les orages qui troublent la ſurface des mers ? quelle eſt la cauſe de l'étonnant phénomene des marées (*) ? Sais-tu ?...

L'HUITRE.

Je ſais que j'ai des beſoins, & que je dois les ſatisfaire : voilà tout ; que m'importe que l'eau ſoit légere ou peſante, que la mer gronde ou ſe calme, que les flots s'élevent ou s'abaiſſent (*) ? Ma maiſon n'eſt-elle pas

(*) On penſe bien que ce Triton n'expliquoit tous ces phénomenes qu'à la maniere du peuple ; mais du moins il les appercevoit, & ſur ce point il effaçoit l'huître en intelligence.

(*) Si notre huître raiſonneuſe s'étoit trouvée dans une certaine isle, voiſine de la Guadeloupe, il eſt probable qu'elle auroit paru moins indifférente pour le phénomene des marées. --- Les navigateurs y ont remarqué ſur les côtes, des arbres ſi chargés d'huîtres, que les branches en rompoient quelquefois, ce que la phyſique explique par les vagues qui mouillent les branches les plus baſſes & y portent le frai des coquillages ; la quantité de petites huîtres qui s'y organiſent, force bientôt ces branches à plier, & les animaux qui y ſont renfermés ſont alors rafraîchis

PARTIE II.

à l'épreuve de l'élément que j'habite? La vague la plus bruyante vient se briser contre mes écailles, & je ne crains guere dans la nature que les petoncles, les cancres & les hommes.

L'HOMME-MARIN.

Eh bien, cette crainte que je t'inspire, prouve que j'ai le droit de te gouverner; le droit du plus fort est le droit de la nature, comme l'a très-bien dit un de nos orateurs à nageoires, dans un discours qui a été couronné à l'académie des requins.

L'HUITRE.

Laisse les sentences à tes académies, & dis-moi un peu ce que c'est que le droit du plus fort?

L'HOMME-MARIN.

C'est..... c'est.... c'est ce qui fait que je vais te manger (*).

(Il tente d'arracher l'Huître du rocher.)

---

deux fois par jour par le flux & le reflux de la mer. --- Qui sait si ce rafraîchissement régulier ne devient pas un nouveau besoin pour ces êtres amphybies!

(*) M. Dorat a embelli des charmes de la poésie

L'HUITRE,

L'HUITRE.

Arrête, barbare, ... tu outrages la nature.

L'HOMME SEUL.

---

ce dialogue de l'Huître & de l'Homme-marin: voici sa traduction.

L'HUITRE ET L'HOMME.

FABLE.

L'HOMME.

Qu'entends-je? Une huître qui raisonne?

L'HUITRE.

Que trouves-tu là qui t'étonne?
Apprends que dans cette prison
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chacun de nous a sa raison,
Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre univers
Quels sont tes droits? Produis tes titres,
Ne suis-je pas le roi des mers?

L'HUITRE.

Non... pas même le roi des huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence! je m'y perds.

L'HOMME-MARIN.

PARTIE II.

Je satisfais mon besoin.

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon espece
Dans le royaume des requins
Vivent en vrais républicains:
Ils ont leur sens & leur adresse,
Et leurs plaisirs & leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du soleil humer les rayons
Sans rien demander aux poissons
Qui les effacent par la taille
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement! raisonnons ensemble;
J'ai des principes d'équité;
Mais si tu me contredis, tremble.

L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME.

Plus je me considere,
Plus il me paroît assuré,
Que rien dans la nature entiere
Ne sauroit m'être comparé.

L'HUITRE.

Que parles-tu de besoin? N'es-tu pas du nombre des animaux frugivores? Nourris-toi

L'HOMME SEUL.

L'HUITRE.

Et la preuve?

L'HOMME.

Je pense & j'aime.

L'HUITRE.

Mais les poissons aiment aussi,
Et je suis fort tendre, moi-même.
S'il s'en trouvoit un seul ici
Rebelle à cette loi suprême,
Sa race s'anéantiroit;
Et bornant par-là sa puissance
Des mondes le moteur secret
Auroit manqué d'intelligence.

L'HOMME.

Oh! la tête va m'en tourner;
Encor de la philosophie!
Mais, dis-moi, qui donc, je te prie,
S'avisa de t'endoctriner?

L'HUITRE.

La nature. Je suis fort vieille;
J'ai vu plus de deux mille fois

d'algue, de corail & de Zoophytes; & laisse-moi sur mon rocher.

Du dieu du jour l'aube vermeille
Se lever pour dorer mes toits.
Dans la solitude que j'aime
Souvent je cause avec moi-même,
Je me plais dans cet entretien;
Et tellement je m'évertue,
Je fais tant, que j'en suis venue
A savoir que je ne sais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne sais donc pas comme nous
Ce que pese l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment aux plaines éthérées
Se forment l'orage & les vents,
L'attraction des éléments
Et le prodige des marées?

L'HUITRE.

Moi, je sais que j'ai des besoins
Et que je dois les satisfaire;
Je borne à cela tous mes soins.
Que l'eau soit pesante ou légere

L'HOMME-MARIN.

Non, je veux voir ſi un animalcule qui

L'HOMME SEUL.

Autour de mon rocher natal ;
Que les vents ſoufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guere.
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en huître penſante,
J'oppoſe de fermes remparts
A la vague la plus bruyante....
Je brave ce tumulte affreux ;
Et philoſophes que nous ſommes
Nous ne craignons rien ſous les cieux
Hormis les crabbes & les hommes.

L'HOMME.

Ce mot ſert à te condamner :
L'effroi même que je t'inſpire
Prouve mon droit de gouverner,
Et te ſoumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort ;
Une huître eſt toujours dans ſon tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUITRE.

Oh, ceci me paroît ſubtil,
Ce droit du plus fort quel eſt-il ?

raiſonne, eſt meilleur au goût qu'une plante qui végete.

(Il fait de nouveaux efforts, & enfin il l'arrache).

L' HUITRE.

Monſtre intelligent .... tu te fais un jeu

L' HOMME.

C'eſt.... la queſtion eſt étrange,

C'eſt....

L' HUITRE.

Quoi.....

L' HOMME.

C'eſt..... Mais je ſuis trop bon.

L' HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raiſon.

L' HOMME.

C'eſt ce qui fait que je te mange.

FAB. NOUV. par M. DORAT. Liv. II, fab. 3.

Dans cette derniere édition de 1776, que nous avons ſous les yeux, on ne cite point le livre de la *Philoſophie de la Nature*, d'où eſt tiré cet apologue : mais nous aimons mieux l'attribuer à un ſimple oubli, que de ſuppoſer avec des perſonnes (peut-être mal intentionnées) que le poëte n'a pas voulu ſe brouiller avec les ennemis des philoſophes.

L'HOMME SEUL.

de ta cruauté.... Enfin, me voilà dans tes mains, mais tremble : je vais être vengée..... Vois cet être ſingulier qui t'obſerve..... qui t'environne de ſes filets..... dévore-moi pour être dévoré à ton tour.



SCENE III.

UNE HUITRE, UN HOMME-MARIN, UN ALBINOS.

L'Homme-Marin se débat dans les filets du Nègre blanc, tenant toujours son Huître à la main.

L'ALBINOS.

PARTIE II. VOILA, sur ma parole, le plus singulier poisson des mers d'Afrique ; sans les écailles qui le couvrent, je le prendrois pour un homme. -- Oh l'excellent souper pour un Albinos !

L'HOMME-MARIN.

Seigneur Albinos épargnez-moi, je suis un être raisonnable.

L'ALBINOS.

Toi, un être raisonnable ! & je te trouve dans le même élément, où je pêche des cancres & des moules ! ..... Voyons cependant

L'HOMME SEUL.

que j'examine tes traits.... Mais, non, j'ai ſur la tête de la laine friſée, & tu as des cheveux roux; mes yeux ſont rouges, & les tiens ſont noirs; ta peau eſt brune, & la mienne a la blancheur du lait; tu as ſix pieds, & je n'en ai que quatre.... Tu ne ſaurois paſſer pour un être raiſonnable.

L'HOMME-MARIN.

Je le ſuis cependant, & cette huître que je tiens l'eſt auſſi.... Ecoutez-nous raiſonner.

L'ALBINOS.

J'y conſens : commence par me dire ce que c'eſt que la raiſon.

L'HOMME-MARIN.

La raiſon.... Huître intelligente, répondez?

L'HUITRE.

Non, c'eſt vous, Homme-Marin, qu'on interroge.

L'HOMME-MARIN.

La raiſon.... Mais ne ſauroit-on être raiſonnable, ſans être obligé de définir la

raiſon ? . . . . Tout dépoſe en faveur de mon intelligence ; je reſpire ſur la ſurface des mers comme dans leur ſein ; je ſurpaſſe en force les trois quarts des poiſſons, & les autres en induſtrie ; je regne, & mon empire n'eſt limité que par ces rivages eſcarpés, où les flots de l'Océan viennent ſe briſer.

L'ALBINOS.

Tu peux être le roi des poiſſons ; mais moi, en qualité de roi des Albinos, j'ai droit de te mettre ſur ce gril que je vais embraſer ; je te traite comme certains Cannibales appellés Negres, traitent ceux de ma nation, & comme d'autres Cannibales appellés blancs, traitent les Negres.

L'HUITRE *à part.*

Je vois bien qu'il m'eſt impoſſible d'échapper à la dent de l'un, ou au gril de l'autre.... Ah, malheureuſe !

L'ALBINOS.

C'eſt la raiſon elle-même qui me preſcrit de te manger ; écoute bien ce raiſonnement :

L'HOMME SEUL.

ou tu es intelligent, ou tu ne l'es pas; ſi tu es un pur animal, j'ai droit de me nourrir de ta ſubſtance à mon ſouper; car puiſque les bêtes mangent les hommes, les hommes peuvent auſſi manger les bêtes; ſi tu es un être qui penſe, je te rends encore un ſervice en te dévorant; car il eſt bien plus glorieux pour le roi de la nature, d'être mangé par un de ſes ſemblables, que d'être pendant ſa vie la proie des requins, ou après ſa mort, celle des vers; ainſi qui que tu ſois, je fais en te mangeant, un acte de juſtice, ou un acte de générоſité.

L'HOMME-MARIN.

Je ne ſais plus ce que c'eſt que la raiſon, puiſque d'un côté une Huître la partage avec moi, & que de l'autre, un homme s'appuie de ſon autorité pour manger un autre homme.

L'Albinos raſſemble des branches d'arbre, & frappe deux cailloux l'un contre l'autre pour en faire jaillir des étincelles.

PARTIE II.

Mais que signifie cet appareil odieux? Que désigne-t-il à ta victime?

L'ALBINOS.

Sa mort. —

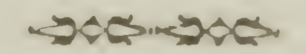
L'HOMME-MARIN.

Je ne connois le feu que par les explosions du tonnerre; mais si celui que je vois s'allumer est de la même nature, barbare, par quel affreux supplice vas-tu me faire mourir?

L'ALBINOS *froidement.*

Mon ami, il faut que je vive....

On voit Newton se promener sur le rivage, un livre à la main; les cris de l'homme-marin excitent son attention, il ferme son livre, bande son pistolet, & s'approche du lieu de la scene.



SCENE IV.

NEWTON, L'ALBINOS, L'HOMME-MARIN, L'HUITRE.

L'ALBINOS.

JE vois un blanc.... Je ſuis perdu.

L'HOMME-MARIN.

Oh, qui que tu ſois, viens ſecourir un malheureux, ſauve-moi de cet Albinos.

L'HUITRE.

Et moi de cet homme-marin.

L'Albinos bande ſon arc, Newton tire en l'air ſon piſtolet, & le ſauvage tombe d'effroi à ſes pieds.

L'ALBINOS.

Je doute ſi je reſpire encore.... O toi, qui manies le tonnerre, ſi tu es Dieu, tu as droit de me manger.

NEWTON.

Je ne ſuis point un Dieu, & je ne mange perſonne.

L'ALBINOS.

PARTIE II.

Qui es-tu donc, être étonnant qui forces le roi des Albinos à tomber à tes pieds?

NEWTON.

Je ſuis un être raiſonnable.

L'ALBINOS, L'HOMME-MARIN ET L'HUITRE.

Ah! s'il raiſonne, nous ſommes perdus.

NEWTON.

Je viens vous ſauver tous. -- Homme aux yeux de perdrix, rendez la liberté à ce Triton; & vous, homme-marin, replacez cette huître ſur ſon rocher.

L'HUITRE *à part.*

Cet être-là n'eſt pas raiſonnable; il eſt quelque choſe de mieux.

L'ALBINOS.

Je me ſens le courage de diſputer à toute la terre la jouiſſance de ma proie; mais je cede au roi de la nature.

NEWTON.

Je n'ai point l'orgueil d'aſpirer à des titres que

l'Etre ſuprême s'eſt réſervés, ni la foibleſſe de les adopter quand l'ignorance me les donne : moi le roi de la nature ! & je tremble pendant l'hiver ! & je brûle pendant l'été ! & le plus petit des inſectes rend mon exiſtence malheureuſe ! ce blaſphême abſurde ne doit jamais ſortir que de la bouche abjecte de l'adulateur. — Et toi, ſauvage, tu as trop peu de beſoins, pour être obligé de flatter.

L'Homme seul.

L'ALBINOS.

Je demande pardon à mon maître ; j'ai beaucoup de beſoins ; par exemple, la nature en ce moment, me dit de manger cet homme-marin.

L'HOMME-MARIN.

Et à moi d'avaler cette huître.

NEWTON.

La nature vous dit à tous deux d'appaiſer votre faim, mais non de manger des animaux qu'elle a formés avec tant d'intelligence ; dès qu'un être eſt doué de ſentiment, il a droit à la vie, & l'anéantir, c'eſt offenſer la premiere cauſe.

PARTIE II.

L' HUITRE.

Je t'admire beaucoup, mais je ne t'entends point.

NEWTON.

L'un est la suite de l'autre; dès qu'on est instruit on n'admire plus; j'admire beaucoup moins la gravitation, depuis que j'en ai calculé les loix, & l'intelligence suprême n'a jamais rien admiré.

L' HUITRE.

Tu me parois un grand philosophe; je voudrois raisonner avec toi.

NEWTON.

Newton raisonner avec une huître! — mais pourquoi n'admettrois-je pas dans l'huître une espece de raisonnement? Qui peut savoir dans la chaîne des êtres, le point où l'intelligence finit, & le point où elle commence?

L' HUITRE.

Cet homme aquatique me dispute la raison; l'Albinos qui vouloit nous brûler, la dispute

également

également aux poiſſons à figure humaine, & aux poiſſons à coquilles ; pour toi, tû me parois en droit de la diſputer à nous tous. -- Qu'eſt-ce que la raiſon ? Tout le monde l'a-t-il en partage, ou perſonne ?

NEWTON.

Dans une telle queſtion, il eſt bien plus aiſé d'affirmer quand on ignore, que de douter quand on eſt inſtruit : voici quelques traits de lumiere qui ſe ſont échappés du triple nuage qui couvre l'eſſence de la raiſon.

Tout être doit avoir des idées, dès qu'il a des organes & des beſoins ; s'il eſt borné à un ſeul ſens, ſa faculté de penſer ſe réduit à deux ou trois combinaiſons ; s'il pouvoit en avoir un nombre infini, il ne le céderoit en intelligence qu'à l'être qui a tout fait.

Tous les animaux ont donc une eſpece d'ame, depuis la baleine qui regne dans l'Océan par ſa taille coloſſale, juſqu'au plus petit de ce million d'animalcules renfermés dans les ovaires d'un merlus.

PARTIE II.

Quant à l'eſprit de l'homme qui peut embraſſer pluſieurs ſyſtêmes d'êtres d'une idée générale, décompoſer les élémens de la matiere, & porter ſes regards juſques dans le ſein de l'Etre ſuprême ; il eſt ſur ce globe à la tête de l'échelle des intelligences.

Voulez-vous maintenant ſavoir ſi vous êtes dans la claſſe variée des hommes ? répondez à une queſtion que je vais vous faire, & qu'une intelligence égale à moi, peut ſeule entendre ; y a-t-il un Dieu (*) ? huître, parlez ?

L'HUITRE.

Le mot de Dieu n'eſt jamais entré dans la langue des huîtres.

NEWTON.

Et vous, homme-marin ?

L'HOMME-MARIN.

Je ne connois dans la nature que l'homme & les poiſſons.

(*) Remarquez que le ſage Newton ne fait pas la queſtion vulgaire, qu'eſt-ce que Dieu ? Il ſavoit qu'un

NEWTON.

Et vous, homme ſauvage?

L'ALBINOS.

Oui, ſans doute, il y a un Dieu, & je l'entends quelquefois bourdonner à mes côtés, ſous la forme d'un hanneton.

NEWTON.

Il ſuffit; le problême eſt réſolu; une huître & un triton ne ſauroient avoir l'ame des hommes; un Albinos peut l'acquérir.

Tout eſt lié dans la nature par une chaîne inſenſible; l'huître me ſemble l'anneau qui lie le regne animal & le regne végétal; l'homme-marin, qui eſt le premier des poiſſons, eſt uni par la figure à l'Albinos, qui eſt le dernier des hommes, & en eſt ſéparé par l'intelligence; pour ce ſauvage, il y a entre lui & l'homme policé l'intervalle

---

être intelligent peut ſe trouver hors d'état d'y répondre, ſans qu'on ſoit en droit de le ſoupçonner de manque d'intelligence.

qui se trouve entre le germe d'une fleur & son développement.

Huître, homme-marin, vantez moins cette espece de raison dont vous êtes si jaloux : votre ame ne peut se replier sur elle-même, s'élever à l'idée de Dieu, & contempler l'image sublime de la vertu. -- Il y a l'infini entre cette raison & celle de l'homme.

Et toi, Albinos, qui ne vois qu'un hanneton dans l'être éternel qui fait graviter des milliers de mondes dans l'espace, tu n'es au-dessus du plus vil des animaux, que parce que tu es criminel.

Poissons, restez dans la sphere étroite où vous a placés la nature; homme sauvage, sors de celle où t'a placé le préjugé.

Je me suis instruit avec ce Triton & cette huître; mais pour toi, Albinos, je puis t'instruire; viens avec moi, je te donnerai mon intelligence, & quand tu l'auras, tu commenceras à soupçonner sa foiblesse.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE IV.

Dernier commentaire sur le Drame raisonnable.

Il me semble qu'on pourroit tirer de ce drame plusieurs lumieres sur cette faculté de l'ame qu'on appelle la raison & sur le nombre d'êtres qui l'ont en partage.

L'analogie nous conduit d'abord à donner une ame aux bêtes : & de ce qu'elles ont une ame, il faut en conclure qu'elles possedent une espece de raison.

Il est certain que presque toute l'antiquité a cru que les bêtes raisonnoient : s'il en faut croire les rabbins, Salomon étoit même assez subtil pour entendre leurs raisonnemens : Celse va jusqu'à prétendre qu'il est des animaux, tels que l'aigle & le serpent qui savent les secrets de la magie, & les plus dévots d'entre les commentateurs du Coran croient que les quadrupedes ressusciteront & seront

transportés dans le même paradis d'où Mahomet a eu la mal-adresse d'exclure les femmes.

Sans admettre ces conversations raisonnées de Salomon avec les ânes de la Palestine, ce privilege des aigles & des serpens d'aller au sabbat, & cette apothéose de la postérité de la jument Alborack, contentons-nous de dire que les bêtes ont quelques étincelles de cette raison sublime dont s'enorgueillissent les docteurs musulmans, Celse & les rabbins.

J'ai dit que les bêtes avoient une ame; c'est une vérité de sentiment que tous les sophismes de Pyrhon ne sauroient ébranler: l'Histoire naturelle fourmille de traits qui annoncent leur facilité à combiner des idées.

On connoît en Egypte une espece de grenouille qui, à l'approche de l'hydre, sa mortelle ennemie, saisit un morceau de roseau & le porte dans sa gueule en travers; le reptile aquatique, dont la mâchoire ne peut s'ouvrir de la largeur du roseau,

L'HOMME SEUL.

tente d'avaler ſa proie avec la plante qui la protege, mais ſes efforts ſont vains & l'adreſſe triomphe de la force (*).

La tortue de mer ſait ſa ponte à terre; quand elle eſt délivrée, elle enfouit ſes œufs pour les dérober aux regards des oiſeaux de proie, & au bout de quarante jours, (elle ne ſe trompe jamais dans ſon calcul) elle revient ſur le rivage, remue la terre & emmene ſes petits déjà aſſez forts pour ſe mouvoir & même pour ſe défendre (**).

On voit en Aſie un petit écureuil, ennemi naturel du ſerpent; il ſe bat avec lui dès qu'il le rencontre, & lorſqu'il en eſt bleſſé, il s'élance vers une eſpece de valériane, en mange, reprend vigueur & retourne au combat (†), comme un héros de l'Illiade, après une harangue d'Agamemnon.

(*) Ælian, *hiſt. div.* Lib. I, cap. 3.

(**) Ælian, *hiſt. div.* Lib. I, cap. 6.

(†) *Hiſt. nat. de l'homme malade*, par M. Clerc, tome I, page 60.

Le professeur Hermann Reymar rapporte un trait d'industrie assez extraordinaire de la part d'une sorte de Condor : cet animal aime le poisson, mais n'a pas la hardiesse de le pêcher ; il se met à l'affut des oiseaux de proie qui partagent son genre de vie, & poursuit dans les airs le premier dont la pêche a réussi : celui-ci, pour défendre sa vie, lâche le poisson ; alors le condor fond légerement sur lui, le saisit avant qu'il retombe dans l'eau, lui brise la tête & le rejette en l'air pour l'avaler la tête la premiere, afin que les nageoires tranchantes de sa proie ne lui déchirent pas le gosier (*).

Il faut que des animaux domestiques, tels que le chien, sachent combiner plus d'une idée, puisque des jésuites, qui sans doute n'avoient point d'hommes à convertir, se sont avisés d'en faire des dévots à l'Eucha-

(*) *Observations physiques & morales sur l'instinct des animaux*, tome I, page 1[illegible]1.

riftie : il exifte un livre du pere Touffaint Bridoul, imprimé à Lille en 1672, fous le titre d'*Ecole de l'Euchariftie*, *où l'on traite de l'honneur que les bêtes ont rendu à ce facrement* ; il eft vrai que la démonftration n'eft pas géométrique, & on voit affez que le difciple d'Ignace ne changeoit les animaux en théologiens, que pour flétrir les proteftans qu'il envoyoit à l'école.

La terre ne femble pas toujours une mere prévoyante pour les animaux frugivores, & les poifons y germent à côté des plantes qui fervent à leur fubfiftance : mais chacun d'eux fait diftinguer l'aliment qui lui eft favorable de celui qui lui eft contraire : le chevalier Von-Linné, qui a eu la patience de faire pendant vingt ans des expériences fur ce fujet, a trouvé que le taureau mangeoit 275 efpeces de plantes & en laiffoit 218 ; que la chevre en broutoit 449 & en regardoit 126 avec indifférence : que le cheval en trouvoit à fon goût 262 & qu'il en rejetoit

212 (*); les animaux carnaciers ont encore plus d'idées que les animaux frugivores, parce que l'etat de guerre ſuppoſe de la politique & des ruſes, & ſur ce globe malheureux, on peut obſerver que la race des oppreſſeurs eſt toujours plus intelligente que celle des victimes.

Je ne connois point, dans l'Hiſtoire phyſique des animaux, de trait qui dépoſe plus en faveur de leur raiſon, que celui dont le célebre Morand avoit été témoin : cet artiſte ſenſible, quoique ſon art le familiariſât avec le ſang humain, remit un jour une jambe caſſee au chien d'un de ſes amis; l'animal guéri, un matin entr'ouvre ſa porte & lui amene un autre chien qui avoit ſubi le même accident & qui ſe traînoit douloureuſement à la ſuite de ſon guide. -- *J'y conſens*, dit Morand étonné, *mais n'y reviens plus; je ne veux*

(*) Car. Linnæi *in pane Sueco* ſub fin. --- *Amænit. academ.* Vol. 2, page 262.

pas perdre, à panser des chiens, un tems que je peux employer à guérir des hommes.

L'HOMME SEUL.

Enfin, quelque respectables que soient les autorités qu'on peut me citer, je ne ferai jamais une simple machine de cette séche qui distille autour d'elle une liqueur noirâtre pour se dérober à la vue de ses persécuteurs; de cette fourmi partagée par le milieu du corps, qui transporte ses nourrissons l'un après l'autre, pour les dérober au danger qu'elle n'a pu fuir elle-même; & de cette chienne, qui, pendant qu'on la disseque, leche ses petits pour charmer ses douleurs & souffre de leur éloignement plus que du scalpel qui déchire ses entrailles; si tout cela peut s'expliquer par l'action des muscles & le jeu des organes, il me semble que le poëte sensible qui a fait parler Andromaque, & le géometre sublime qui a trouvé le calcul de l'infini, ne sont eux-mêmes que des automates heureusement organisés.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas adopter

le terme diſtinct qui explique tout & n'effarouche perſonne? Pourquoi? -- C'eſt qu'il n'eſt plus permis au philoſophe d'admettre des qualités occultes; c'eſt que la nature ne fait pas mouvoir deux roues, lorſqu'une ſeule lui ſuffit : c'eſt que ſi l'inſtinct exiſte, il n'eſt pas plus à l'Huître qu'à Leibnitz. Boërhaave a prouvé que la perception, la mémoire, l'imagination & le jugement appartenoient aux ſens internes (*); or, les animaux ont des ſens internes : un épagneul ſans mémoire ſeroit par exemple un phénomene auſſi extraordinaire qu'un perroquet ſans tête.

Il y a long-tems qu'on a démonté les machines Cartéſiennes; un ſyſtême où Dieu ne crée des automates que pour tromper à chaque inſtant des êtres intelligens, & d'où il s'enſuivroit que l'œil n'eſt pas toujours fait pour voir & l'oreille pour entendre, doit

---

(*) *Inſtit. médic.* de ſenſibus internis.

être rélégué avec la matiere subtile & les tourbillons dans la classe des chimeres, qui ne sont qu'ingénieuses.

L'HOMME SEUL.

Au reste Descartes n'étoit pas l'inventeur du paradoxe de l'automatisme : Diogene, plus de deux mille ans avant lui, en avoit fait retentir les carrefours d'Athenes (*) & le médecin Pereira l'avoit ressuscité en Espagne au seizieme siecle (**); mais il ne fut accueilli ni à Madrid ni à Athenes, & il n'a fait fortune que depuis que le rival de Newton a fait secte.

Un fait très-singulier, c'est que Descartes ne dit que les bêtes n'avoient point d'ame, qu'afin de ne leur point donner notre immortalité ; c'étoit peut-être la crainte de l'inquisition, qui lui fit avancer cet étrange paradoxe; mais les Théologiens qu'il ne vouloit point offenser, ne l'en attaquerent pas avec moins de vivacité ; ils lui soutinrent que

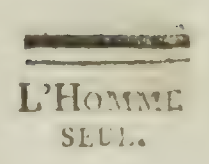
(*) Plutarch. *de Placitis philosoph.* Lib. V.

(**) Voyez l'*Antoniana Margarita*, imprimé en 1554, à Medina del Campo.

ſon méchaniſme des bêtes tendoit à rendre notre ame matérielle; & le philoſophe fut déclaré impie, quoiqu'il raiſonnât mal, afin de ne pas l'être.

Un penſeur devoit être alors fort embarraſſé; s'il ſoutenoit que les bêtes ont une ame, la congrégation du Saint-Office lui faiſoit ſon procès, comme à un homme qui fait, des animaux, des êtres intelligens; s'il diſoit que les bêtes ſont de purs automates, les docteurs l'accuſoient de matérialiſme, & qui pis eſt, les gens ſenſés lui prouvoient qu'il ne raiſonnoit pas.

Les bêtes ont une ame, puiſqu'elles ont des ſens; mais quelle eſt la nature de cette ame? Quand Ariſtote a dit que c'étoit une ſubſtance incomplette, tirée de la puiſſance de la matiere, pour faire avec les machines animales, un tout ſubſtantiel, il a dit une abſurdité, & quand nos peres ont répété dans les univerſités ces galimathias philoſophiques, ils ont mis la déraiſon en ſyllogiſme.



Le P. Bougeant a expliqué tous les phénomenes de l'animalité, en logeant des intelligences de diables dans des corps de bêtes; mais qu'eſt-ce que des intelligences de diables? Dieu a-t-il révélé ce myſtere à quelques philoſophes? L'a-t-il ſur-tout révélé au jéſuite Bougeant?

Un métaphyſicien éloquent, (ce qui n'eſt point une contradiction) a modifié le ſyſtême de Deſcartes en donnant aux animaux une ame purement ſenſitive; ſuivant cette idée, la brute eſt encore un automate, mais un automate ſentant (*); cette explication ne

(*) Voyez les *Principes philoſophiques*, qui ſont à la ſuite de l'*Eſſai de pſychologie*, édition de Londres, 1755.

Il me ſemble que l'auteur ingénieux de cet ouvrage n'a jamais eu un ſyſtême lié ſur l'ame des bêtes; il n'a fait que ſuivre les écarts de ſon imagination, & il faut avouer qu'il l'a fort belle.

Il dit, *page* 227, que la brute eſt un automate ſentant, & *page* 24, que l'ame des bêtes eſt un principe immatériel doué de conception, de volonté, d'activité, de mémoire & d'imagination. --- Il faudroit l'*imagination* de l'auteur pour concilier ces contra-

ſatisfait point la raiſon, & Deſcartes modifié eſt auſſi inconſéquent que Deſcartes dans ſon état primitif, ſans être moins dangereux.

Le corps par lui-même ne ſent point; ce n'eſt qu'en ſuivant les préjugés populaires, qu'on dit que les ſenſations lui appartiennent; le philoſophe n'eſt pas plus trompé par ces expreſſions inexactes, que l'aſtronome, quand on lui dit que les étoiles ſont leur révolution ſur l'équateur, & que les planetes ſont tantôt ſtationnaires & tantôt rétrogrades.

Les bêtes qui ont des organes comme nous ont une ame comme la nôtre, & puiſqu'elles raiſonnent, il faut avouer avec franchiſe qu'elles ont en partage la raiſon.

---

dictions, & ſon éloquence pour empêcher de les voir.

Rapprochez encore le Chapitre VIII de la ſixieme partie des Principes philoſophiques, où on ſe plaint des hommes qui ſont raiſonner les animaux, du Chap. LI de la premiere partie de la Pſychologie, où l'on accorde la liberté aux bêtes, comme ayant une ame immatérielle capable de connoiſſances, & jugez ſi l'auteur ne ſe joue pas de ſon imagination, & ſi ſon imagination ne ſe joue pas des lecteurs.

L'HOMME SEUL.

La nature ne nous éclaire point sur l'étendue de l'intelligence des bêtes; l'actif écureuil combine-t-il plus d'idées que l'épaisse tortue? L'huître qui naît & meurt sur son rocher, raisonne-t-elle avec moins de justesse que le polype, qu'on greffe comme un oranger, qu'on retourne comme un gand, & à qui on ajoute des têtes, sans qu'il cesse de vivre, de croître & de multiplier?

Il est probable que la raison de certains animaux est bornée au sentiment confus de leur existence, & on citeroit l'huître pour exemple, si on ne venoit de la voir raisonner avec Newton.

Il en est d'autres dont l'intelligence semble balancer celle de l'homme; tel est ce castor, qui n'ayant point dégénéré dans nos chaînes, fait concourir ses talens à la perfection de sa société, & se bâtit des édifices dont la construction suppose le concert des différens artistes, & la connoissance des principes des Vitruve & des Palladio.

PARTIE II.

Obſervons en même tems, que les animaux les plus intelligens, ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes; quand ils peuvent ſe livrer loin de nous, à toute l'énergie de leur nature, ils élevent des monumens qui nous étonnent; mais l'homme paroît & ils ne ſont plus que des machines.

L'art de la parole conſtitue une des grandes différences entre notre raiſon & celle des bêtes; on ne peut expliquer ici par quel artifice Newton a entendu le langage d'un Triton & d'une Huître; mais il eſt conſtant que les animaux ne parlent point; les phraſes qu'un perroquet étudie; celles que Leibnitz avoit appriſes à un chien, ne prouvent pas plus en eux la faculté de parler, que la prononciation du terme *Jehovah*, ne prouve qu'un Patagon entend la langue de Moyſe.

Cependant ce principe que les bêtes ne parlent point, ne doit être adopté qu'avec modification; elles n'ont pas ſans doute la langue des mots, qui n'eſt parmi nous qu'une

convention de société; mais elles ont la langue des signes & elle leur suffit pour s'entendre entr'elles, chacune dans leur espece; ceux des animaux qui chantent, varient les inflexions de leur voix, avec un art qui n'est point indifférent pour satisfaire leurs besoins : leurs cris sur-tout n'ont point cette uniformité qui caractérise des automates : le cri de frayeur n'est chez eux ni celui de l'amour, ni celui de l'étonnement. C'est cette reunion de signes, de chants & de cris variés qui forme la langue des bêtes; & si nous sommes tentés d'en nier l'existence, c'est que nous n'en avons pas le dictionnaire.

L'HOMME SEUL.

L'éducation perfectionne la raison des bêtes que nous tenons dans l'esclavage; on réussit alors à multiplier leurs sensations & par conséquent les combinaisons dans leurs idées; ce succès prouve une certaine analogie entre l'intelligence de l'éleve & celle de l'instituteur.

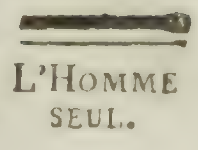
Observez cependant que l'ame d'une bête en liberté, ne se modifie presque jamais : or,

Partie II.

une raiſon qui ne ſe perfectionne point d'elle-même, ne ſauroit être la raiſon de l'homme.

En général, la raiſon des bêtes ſemble ſe réduire à comparer des ſenſations : ainſi celles qui vivent le plus long-tems, doivent avoir une intelligence plus active ; les poiſſons qui tranſpirent peu & dont les os ne ſe durciſſent pas, vivent plus long-tems que les quadrupedes, & ont par conſéquent plus d'expérience ; une de ces carpes de 150 ans qu'on a trouvé dans les foſſés de Pont-Chartrain, auroit ſans doute mieux raiſonné avec Neuwton que ſon huître philoſophe.

Je touche aux grandes limites qui ſéparent notre raiſon de celle des bêtes ; toutes les deux ſe développent par le même méchaniſme ; mais les deux échelles qui expriment ce développement, n'ont pas le même nombre de degrés ; il y a deux termes dans nos connoiſſances, la ſenſation & la réflexion : l'ame de la brute ſent comme la nôtre ; mais probablement elle ne réfléchit pas ; auſſi les ouvra-


L'HOMME SEUL.

ges des animaux n'ont point de grand caractere; ils périſſent, & chez nous les monumens du génie ſont immortels.

Nous ſeuls nous avons le privilege d'embraſſer une multitude de choſes d'une idée générale, & de voir en grand, ainſi que la nature opere.

L'entendement humain peut ſeul créer des êtres qui n'exiſtent qu'en lui-même, s'élancer dans la carriere des abſtractions, & bâtir par-là un pont de communication entre lui & l'infini.

L'eſprit de l'homme peut ſeul s'élever à l'idée de Dieu, qui lui fait voir ſon bonheur, qui le lui fait deſirer & qui l'en fera jouir; on ne connoît pas aſſez toute l'étendue de ce privilege : l'homme connoît Dieu ! — Qu'a-t-il à deſirer de plus dans les facultés des êtres intelligens ?

Il ſuit de cette théorie, que les actions des bêtes ne ſemblent point ſuſceptibles de moralité; la vertu n'eſt point faite pour ces intelligences, elles ne peuvent ni mériter, ni

PARTIE II.

démériter; elles ne sont pas assez grandes pour mériter même d'être punies par l'Être suprême.

Il paroît d'abord que de telles ames ne devroient pas être immortelles; une bête semble bornée à la conscience de son existence présente, elle ne porte point ses regards dans l'avenir; pourquoi jouiroit-elle d'un bien qu'elle ne peut ni desirer, ni connoître?

Cependant l'idée d'une ame mortelle est à la fois absurde & dangereuse. Il est évident que rien ne meurt dans la nature; les causes secondes ne peuvent anéantir la matiere, pourquoi détruiroient-elles une intelligence?

Il n'est pas nécessaire que les bêtes soient des êtres moraux, pour que chaque individu conserve sa personnalité; il suffit qu'elles soient sensibles: il en est d'elles comme de tous les êtres mixtes, dont le *moi* servit à la dissolution de la machine.

Mais qu'est-ce que le *moi* d'un animal qui n'est plus? Quelles sont ses opérations, lors-

L'HOMME SEUL.

qu'il n'a plus d'action ſur les organes? Où eſt l'être qui combine des ſenſations, lorſqu'il n'y a plus de ſenſations? Voilà des difficultés que ne fait point naître l'opinion de la mortalité de l'ame des bêtes; mais ce ne ſont que des difficultés, & en phyſique mille difficultés ne valent pas une contradiction.

En réſumant tous les principes qui ſont épars dans le drame raiſonnable & dans les commentaires, on peut conclure:

Que tout être ſenſible a une eſpece de raiſon en partage.

Que les bêtes en qualité d'êtres ſenſibles raiſonnent.

Que la raiſon de l'homme paroît d'un ordre infiniment ſupérieur à celle des brutes, qu'elle généraliſe ſes idées, qu'elle s'éleve juſqu'à Dieu, & qu'elle connoît le prix de la vertu.



CHAPITRE XIV.

PRINCIPES D'UNE NOUVELLE LOGIQUE.

PARTIE II. LE desir d'étendre la sphere de nos idées, & de secouer l'entendement humain, dans les individus foiblement organisés, a fait réduire en art la faculté de penser; ainsi, la logique, à proprement parler, ne fait servir le raisonnement, que pour suppléer au défaut de la raison.

En général, tout livre bien fait sert de logique aux philosophes : dès qu'un auteur pense, & qu'il fait penser ses lecteurs, il travaille au développement de la raison, & il y a peut-être plus de logique dans les tragédies de Cinna & de Mahomet, que dans tous les cours de philosophie.

Il ne faut donc pas croire que cette logique artificielle, qu'on vante avec tant d'emphase, soit nécessaire au développement de l'intelli-

gence : tout homme qui penſe d'après lui-même, doit raiſonner juſte, & la nature l'éclaire plus en un inſtant, que ne le feroient en pluſieurs années les ſubtilités de Duhân & les ſophiſmes de Dagoumer.

Si du moins cette méchanique du raiſonnement avoit été inventée par des hommes ſupérieurs ! mais le génie eſt trop ennemi des entraves, pour y ſoumettre ſa penſée : à ſon défaut ce ſont les eſprits médiocres, qui ont fait la plupart des livres élémentaires de logique ; & on s'en apperçoit aſſez à l'ennui qu'ils inſpirent, au fanatiſme des ſcholaſtiques qui les ont adoptés & au mépris des philoſophes.

Puiſque la logique naturelle ſemble inſuffiſante au commun des hommes & qu'il faut que l'art prête un point d'appui à la foibleſſe de leur entendement, ôtons du moins à la logique artificielle, ce ton de barbarie, qui ſemble la caractériſer ; que ſes élémens ſoient auſſi ſimples, s'il eſt poſſible, que l'intelligence, pour laquelle ils ſont compoſés, &

encore que l'homme qui pense, peu empressé à s'y arrêter, ne les regarde que comme une espece de prélude, afin de se mettre au ton de la nature.

Je desirerois donc, que, parmi tant d'hommes célebres qui s'intéressent à la perfection de l'éducation nationale, il se trouvât un sage métaphysicien, qui entreprît une logique, que la jeunesse pût entendre & que les philosophes pussent lire.

Ce livre devroit être la quintessence de l'*Entendement humain* de Locke, de la *Méthode* de Descartes, de la *Recherche de la Vérité* de Malebranche & du *Traité des connoissances humaines* de l'abbé de Condillac. Mais il ne faudroit point que l'auteur se traînât servilement sur les pas de ces grands hommes; s'il n'est pas en état de se pénétrer de leur esprit & de créer de nouveau leurs idées, qu'il respecte le génie & qu'il cesse de mutiler sa statue.

Ce livre devroit être fort court; car, tandis

que les logiques vulgaires éterniſent les diſputes, celle-ci eſt faite pour les prévenir; il en doit être de cet ouvrage comme des loix, qui ſont mal faites, dès qu'on peut les commenter. L'HOMME SEUL.

Voici la maniere dont j'enviſage le plan de cette nouvelle logique.

I.

PREMIERE PARTIE. -- Je tracerois d'abord avec préciſion l'hiſtoire des Sophiſtes, qui, depuis Ariſtote, juſqu'à nos jours, ont abuſé les hommes par leur dialectique : ſi ce tableau curieux étoit bien fait, les lecteurs d'un ordre ſupérieur n'auroient plus beſoin de parcourir le reſte du livre, & alors le but de l'auteur ſeroit rempli.

On n'eſt pas aſſez convaincu que nous tenons des Grecs nos lumieres & nos erreurs, notre zele pour étendre nos connoiſſances & notre fureur de diſputer; au lieu de nous amuſer à adorer nos maîtres, ou à les combattre, ne ſeroit-il pas tems, après vingt

Partie II.

siecles, de le devenir à notre tour? La pensée de l'homme est libre & les livres en général ne font de lui qu'un esclave.

La logique artificielle est née à Athenes: quand les philosophes eurent fait connoître ce que peut l'exercice de l'entendement, pour la gloire du génie & le bonheur des hommes, il s'éleva des essaims de Sophistes, qui se proposerent d'étonner, plutôt que d'être utiles; qui mirent leur sensibilité, non à refuter l'erreur, mais à ne jamais rester court, & que l'homme droit pût mépriser, mais que l'homme d'esprit ne pût confondre.

Cette logique, réduite en art, fut hérissée de mots techniques, afin de se faire respecter davantage: l'homme simple qui vouloit apprendre à raisonner, ressembloit alors à ces superstitieux, qui se faisoient initier dans les mysteres de Cérès Eleusine; un syllogisme étoit l'oracle & le sophiste qui l'expliquoit étoit l'Hyérophante.

Depuis le siecle de Socrate jusqu'à celui

de Louis XIV, on a eu la plus profonde vénération pour les recueils d'Hiéroglyphes, que nous ont laissés les sophistes de la Grece; ceux qui les entendoient, avoient acheté trop cher le plaisir de les interpréter, pour n'en pas devenir enthousiastes; & ceux qui n'y comprenoient rien, avoient encore la foiblesse d'en accuser leur propre intelligence.

Ne tirons point des ténebres les savantes billevesées des scholastiques; mais, dans ce siecle qui prétend au titre de philosophique, quelle est encore la logique de l'Europe? Il y a fort peu de colleges où l'on n'apprenne que l'*être est univoque à l'égard de la substance & de l'accident que les degrés métaphysiques ne sont distingués que virtuellement dans l'individu; que le concret & l'abstrait sont dans un ordre syncatégorématique.* Les jeunes gens connoissent fort peu Locke, Malebranche & l'abbé de Condillac, tandis qu'on leur fait réciter par cœur le

Philosophus in utramque partem, Edmond Pourchot & le subtil Dagoumer (*); on ne leur apprend pas à raisonner, mais à soutenir des theses.

L'auteur de notre nouvelle logique rendroit donc un service essentiel à l'entendement

---

(*) Les meilleurs élémens de logique que nous ayons sont sûrement l'*Art de penser*; mais cet ouvrage si étonnant, pour le tems où il fut composé, est à peine maintenant un livre utile. Je comparerois son auteur à Rotrou, qui a fondé notre théatre & qu'on ne joue plus depuis Corneille.

Pourquoi cette logique de Port-Royal est-elle fondée sur la rêverie des idées innées ? Pourquoi toute la seconde partie ne roule-t-elle que sur des discussions grammaticales ? Pourquoi toute la théorie scholastique des syllogismes y est-elle développée ? Pourquoi y trouve-t-on encore les dix catégories d'Aristote, la définition des lieux communs, les modes des quatre figures, l'explication du logogryphe logique, *purpurea Iliace amabimus edentuli*, &c., &c., &c. Cette logique n'est donnée que comme un abrégé ; & pour en faire un livre utile dans tous les tems & à tous les hommes, il faudroit encore la réduire à trente pages.

Cette critique, encore une fois, ne tombe point sur l'immortel Arnaud. Ne l'accusons pas d'avoir fait un livre médiocre ; mais plaignons-le de n'être pas né dans un siecle où ce livre deviendroit inutile.

L'Homme seul.

humain, de le prémunir contre mille erreurs qui ſont encore à naître, en lui traçant le tableau fidele de celles qui ſont déjà nées. Cette partie, totalement oubliée dans les livres élémentaires, me paroît de la plus grande importance; car les regles s'échappent, mais les exemples reſtent. On aime beaucoup moins à être inſtruit par des préceptes, que par des tableaux.

I I.

Seconde Partie. -- Je deſtinerois la ſeconde partie de cet ouvrage à analyſer l'entendement, & à ſuivre le fil de ſes opérations, depuis la ſimple ſenſation juſqu'au raiſonnement le plus complexe; depuis l'idée du Caraïbe, qui vend ſon lit le matin oubliant que le ſoir il doit ſe coucher, juſqu'à la penſée ſublime de Newton, qui embraſſoit tout le ſyſtême de la nature.

Il ne faudroit point commencer par décompoſer l'intelligence de l'homme en ſociété; ſes raiſonnemens ſont trop abſtraits; il ſeroit

plus ſimple de ne commencer à faire uſage du fil analytique, que par l'homme ſauvage: tels étoient ces deux êtres à figure humaine qu'on trouva en 1719 dans les Pyrénées, & qui couroient à la façon des quadrupedes; tel nous avons vu à la cour d'Angleterre le petit homme des bois, rencontré auprès d'Hanovre; tel étoit encore mieux cet enfant qu'on arrêta en 1694 dans les forêts de Lithuanie, qui vivoit parmi les ours, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, & n'avoit aucun langage. Je ne crois pas qu'un philoſophe puiſſe mieux opérer ſur la penſée naiſſante, que dans un homme bien organiſé qui ne parle pas.

Ce jeune ſauvage avoit cependant un langage d'action, qui lui étoit néceſſaire pour exprimer ſes beſoins à l'ourſe qui l'avoit allaité. Il faudroit examiner la nature de cette pantomime, former, s'il étoit poſſible, le dictionnaire de cette langue muette, & chercher ſi l'enfant pouvoit le perfectionner juſqu'à former un ſyllogiſme.

Le

L'HOMME SEUL.

Le langage des ſignes conduit à celui des ſons articulés ; & quelle ſource d'obſervations fines, d'idées neuves & de détails heureux ne fait pas naître la grammaire comparée ? Il n'eſt point indifférent au logicien d'étudier les penſées des hommes, dans la proſodie de leurs langues ; un peuple qui ne s'exprime que par des glouſſemens, ne raiſonne pas comme celui dont la langue admet des ſons heureuſement filés, des inflexions qui les nuancent & une meſure conſtante qui en caractériſe le mouvement.

Il doit y avoir une gradation marquée dans l'intelligence naiſſante de trois hommes, dont l'un parle une langue à ſyllabes inégaſes, & faite pour la poéſie ; l'autre une langue phlegmatique, qui doit à la rime la méchanique de ſes vers ; & le troiſieme, un idiôme barbare, ſans meſure & ſans rime ; entre un Grec, un Anglois & un Hottentot.

Je me perſuade auſſi qu'une langue muſicale eſt plus favorable au développement de

la raiſon, qu'une langue monotone. Le Chinois chante plutôt qu'il ne parle (*), & le froid Kamskadale déclame moins qu'il ne lit : je devine aiſément, que l'un ſera toujours policé, & l'autre toujours barbare.

Enfin, la langue qui me paroîtroit la plus favorable à l'entendement humain, ſeroit celle qui ſe plieroit le plus facilement à tous les genres d'écrire, & où l'on pourroit s'exprimer avec la force de Boſſuet, & l'elégance de Métaſtaſe, avec l'énergie de Tacite & la molleſſe d'Anacréon.

On peut encore juger par l'uſage de l'écriture, du progrès de la penſée. Il y a loin du Negre, qui n'a point de caracteres, au Péruvien qui a des Quipos, & du Péruvien au Chinois, qui depuis deux mille ans a des imprimeries.

(*) Le docte Freret a prouvé qu'il n'avoit que 328 monoſyllabes, qu'il varioit ſur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 ſignes. Voyez les *Mémoires de l'académie des inſcriptions*.

L'HOMME SEUL.

L'art des nombres suffit pour établir une différence singuliere entre les êtres pensans. Locke parle de quelques Américains, qui ne pouvoient compter que jusqu'à vingt, & qui pour exprimer vingt-un, se contentoient de montrer les cheveux de leur tête (*). M. de la Condamine cite même des sauvages, dont l'arithmétique ne s'étendoit pas au-delà de trois (**), quoiqu'ils eussent comme nous cinq doigts à chaque main ; quel prodigieux intervalle n'y a-t-il pas entre la logique de ces

(*) *Essai sur l'entendement humain*, *tome II*, *p.* 68. Il cite aussi Jean de Lery, auteur d'un *Voyage du Brésil*, qui dit que les Topinamboux n'ont point de nombres au-dessus de cinq, & que quand ils veulent désigner six, ils montrent leurs doigts & ceux des Sauvages avec qui ils s'entretiennent. *Chap. XX*, *page* 307 *&* 382.

(**) Relation d'un voyage fait au Pérou, *page* 67. L'abbé de Condillac explique fort ingénieusement ce phénomene d'ignorance, en observant que le mot *trois*, chez ce peuple, s'exprime par celui-ci, *poellarraro-rincourac* ; il étoit bien difficile d'aller un peu loin, en commençant son arithmétique d'une façon si peu commode. Voyez *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, *tome I*, *page* 176.

Indiens, & celle des peuples de l'Europe, qui ont perfectionné l'algebre !

Il ſuit des recherches curieuſes que j'ai la hardieſſe d'indiquer, que l'entendement humain eſt porté par mille raiſons phyſiques & morales à donner une retraite à l'erreur & au préjugé ; qu'il n'eſt point éclairé par les objets, & rarement par ſes perceptions, & que le doute doit être le premier principe de ſa logique.

Il ſeroit utile d'examiner ici, d'où vient la foibleſſe de notre intelligence : tantôt ce ſont les idées qui nous manquent ; tantôt elles ne ſont pas aſſez développées ; quelquefois nous ne trouvons point d'idées moyennes qui en forment la liaiſon. Il y a cent façons de parvenir à l'erreur, & une ſeule voie pour arriver à la vérité.

La manie ſi commune de regarder, comme axiomes, des principes qui ont eux-mêmes beſoin de preuves, eſt une des premieres cauſes de la foibleſſe de notre entendement;

voilà pourquoi tant de perſonnes raiſonnent mal, quoiqu'elles ſoient conſéquentes. Le Calife qui fit brûler la bibliotheque d'Alexandrie, agiſſoit en bon diſciple de Mahomet; mais s'il avoit commencé par lire ſans préjugé une partie de ſes livres, il n'auroit plus penſé qu'à faire brûler le Coran.

On rétrécit encore ſon intelligence en formant de faux calculs de probabilité, en créant un ſyſtême auquel on rapporte toutes ſes perceptions, & en ſacrifiant ſans ceſſe ſa raiſon à l'idole de l'autorité.

La logique dont je propoſe l'idée, n'eſt donc qu'un inſtrument propre à remonter les reſſorts de l'eſprit humain : ſi les hommes n'ont pas encore gâté l'ouvrage de la nature, ces élémens ſont inutiles; ſi les préjugés ont été ſucés avec le lait, il faut détruire ſon entendement avec le ſecours de l'art, & le refaire.

III.

TROISIEME PARTIE. — On peut con-

ſacrer cette partie à la méchanique de l'art ; & je ne prétends pas par-là me rapprocher des ſcholaſtiques ; leur maniere de voir eſt ſi oppoſée à la mienne, que nous ne pouvons nous rencontrer, ni dans nos idées, ni même dans la ſignification des mots qui expriment ces idées.

Il n'y a que deux manieres de raiſonner ; ou bien l'on décompoſe ſes idées particulieres, & l'on monte par une gradation inſenſible du connu à l'inconnu, juſqu'à ce qu'on arrive à une maxime univerſelle qu'on veut établir, voilà l'analyſe ; ou bien l'on part d'un grand principe, & on deſcend par une chaîne non interrompue de corollaires, juſqu'à une vérité particuliere qu'on veut démontrer, & voilà la ſyntheſe.

La raiſon de l'Etre ſuprême conſiſte à voir tout d'un coup-d'œil : ainſi il n'y a pour lui ni corollaires, ni théorême, ni analyſe, ni ſyntheſe.

Je conçois que dans la grande chaîne des

L'HOMME SEUL.

êtres, il peut y avoir des intelligences ſupérieures à nous, dont la vue perçante embraſſe tout l'enſemble du monde métaphyſique, qui connoiſſent beaucoup de vérités générales, & qui ont de grandes idées, auſſi aiſément que nous avons des ſenſations; c'eſt à ces êtres ſublimes, qu'il appartient peut-être de dédaigner les froides lumieres de l'analyſe, & d'abandonner la chaîne de nos petites vérités, s'ils ne peuvent monter juſques dans le ciel, pour en ſaiſir le premier anneau.

Mais la ſyntheſe n'eſt point faite pour l'homme, ſon eſprit rampe trop par ſa nature pour que l'art lui faſſe prendre avec ſuccès un tel eſſor; avant de l'inſtruire à voler, il faut lui apprendre à marcher ſans faire de faux pas.

Les philoſophes ne font marcher la ſyntheſe, qu'avec un grand appareil d'axiomes, de lemmes & de corollaires, plus faits pour étonner que pour convaincre; on croit qu'ils

cherchent à décorer l'extérieur de la machine, pour cacher la foibleſſe de ſes reſſorts.

L'analyſe moins orgueilleuſe eſt bien plus sûre dans ſa marche : ſi elle exerce la patience du philoſophe, du moins elle la couronne. Elle n'eſt pas, il eſt vrai, favorable aux ſyſtêmes ; mais elle n'en eſt que plus propre à conduire à la vérité.

La logique a pour baſe l'analyſe ; cette ſcience, dans un ſens, conſiſte à arriver d'une vérité connue à une inconnue, par le moyen d'une propoſition qui les enchaîne ; ainſi l'intervention des idées moyennes, forme la théorie du raiſonnement ; les ſcholaſtiques qui ont entrevu ce principe, en ont conclu que le ſyllogiſme étoit eſſentiel à la logique, & que pour raiſonner juſte, il falloit raiſonner en forme ; ce paradoxe a produit de petites formules & de grandes querelles, de mauvais livres, des erreurs & des theſes.

Un eſprit juſte n'a pas beſoin du vain échaffaudage des argumens en forme, pour

appercevoir la connexion ou la diſcordance de deux idées; on a remarqué que de tous les philoſophes, les géometres étoient ceux qui faiſoient le moins de ſyllogiſmes, & certainement Archimede & Diophante ſe ſont moins trompés que Scot, Duhan & Dagoumer.

Il eſt plaiſant que les philoſophes de l'école veuillent que, pour raiſonner avec juſteſſe, on ſache que trois propoſitions peuvent être rangées de ſoixante manieres, & qu'il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puiſſe être aſſuré que la concluſion eſt bien déduite des prémiſſes; il s'enſuivroit de-là, qu'il n'y a point eu d'être raiſonnable avant Ariſtote, & qu'on voit moins de logique dans les quatre tomes de Locke, que dans l'acte de licence d'un bachelier.

L'homme a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance ou la contrariété de deux idées, ſans le ſecours des modes & des figures barbares du ſyllogiſme; l'œil de l'eſprit

est blessé d'un mauvais raisonnement, comme l'œil corporel d'un amas de décombres; & voir alors, c'est juger avec justesse, quoiqu'on n'admette ni prémisses ni conséquences.

Rien n'a plus contribué à étendre l'ignorance scientifique des logiciens de l'école, que l'abus des mots, & c'est principalement dans le remede à cet abus, que je fais consister le méchanisme de la logique de la nature.

Une langue dont les mots les plus simples signifient plusieurs idées complexes, est bonne pour un peuple grossier, qui n'a que des besoins; mais non pour un peuple civilisé qui a une philosophie.

J'ai dit que l'analyse exigeoit la décomposition des idées: ainsi il est utile de n'envisager d'abord un objet que par une de ses faces, afin d'être plus à portée de le définir; mais si les logiciens inventent des mots qui fassent supposer que les attributs qu'ils ont découverts dans un sujet existent réellement

hors de la penſée, ils abuſent de l'art d'abſtraire, & chaque raiſonnement où ils ſont entrer ce mot ſcientifique eſt un ſophiſme.

L'HOMME SEUL.

Les mots qui ont un ſens particulier dans le langage populaire, & un autre dans la langue philoſophique ſont très-propres à mettre une barriere éternelle entre la logique de l'art & celle de la nature. Qui devineroit, à voir le ſens que nous avons attaché au mot *paradoxe*, que Cicéron l'a défini après les Grecs (*) une vérité philoſophique, inconnue au vulgaire; que conclure de cette définition? Le titre d'*homme à paradoxes* forme-t-il un éloge ou une ſatyre?

Quand une nation énervée par le luxe, tend à ſa décadence, elle admet dans ſa langue des mots qui n'ont aucune accception, des mots qui ſont ſignes & qui ne ſignifient rien, tels que ceux-ci: *Voilà un honnête*

(*) Voyez au commencement de l'ouvrage de ce grand homme, qui a pour titre *Paradoxa. Tome X, page 425, édition de Barbou.*

PARTIE II.

homme. -- Cette femme eſt charmante. — Vous pouvez compter ſur mon amitié. Un jeune homme ſans expérience, qui applique une idée à ces expreſſions, voit à chaque inſtant ſa logique en défaut.

D'un autre côté la multiplicité des mots ſcientifiques, conduit à la barbarie, auſſi aiſément que les mots paraſites; tout le tems qu'on emploie à l'étude des mots, eſt perdu pour l'étude des choſes.

Comme l'imagination a eu la plus grande part à la fabrique des langues, il s'enſuit que le nombre des tropes l'emporte de beaucoup ſur celui des mots ſimples; bientôt on s'accoutume à confondre l'objet réel avec l'image, & une nation a cent poëtes pour un philoſophe (*).

Les philoſophes eux-mêmes, contribuent

(*) C'eſt principalement en Aſie que cet abus paroît dans toute ſon étendue; les loix ſont ordinairement en vers, chacun les interpréte à ſa façon & les peuples n'en ſont pas mieux gouvernés.

à épaissir le nuage répandu sur l'entendement humain, en fixant le sens des mots qui expriment des idées archetypes; combien les termes d'*ame*, de *substance* & de *matiere* n'ont-ils pas fait naître de disputes, quand on a voulu les appliquer à des êtres particuliers? A qui tient-il que ces querelles des scholastiques n'ensanglantent la terre comme les querelles des rois?

Il y auroit une méthode bien sûre pour obvier à la fois à tous ces inconvéniens; ce seroit de créer une langue philosophique, qui auroit ses expressions particulieres, pour désigner des objets sensibles & des objets intellectuels, ses mots techniques & leurs définitions; mais peu d'hommes de génie oseroient composer cette langue, & si elle l'étoit, trop peu de personnes seroient en état de l'entendre.

C'est assez s'étendre sur ce que j'appelle la méchanique de la logique; quand on s'est habitué à revêtir chaque idée de termes pro-

Partie II.

pres, qui ſont à l'ame ce que les couleurs ſont au tableau qu'on veut tracer ; il ne reſte plus que des précautions phyſiques à prendre, pour n'être point troublé dans la recherche de la vérité ; ainſi il eſt utile d'éviter toutes les ſenſations fortes, telles que le grand bruit, une vive lumiere, le plaiſir ou la douleur; il faudroit, pour ainſi dire, que l'ame fît divorce avec le monde ſenſible, pour pénétrer plus librement dans le monde intellectuel.

L'édifice eſt conſtruit, il ne s'agit plus que de préparer l'entendement à l'habiter.

I V.

Quatrieme Partie. -- Cette derniere partie doit être la plus courte; elle ne doit renfermer qu'un petit nombre de regles primitives, que le philoſophe établit pour le guider dans la recherche de la vérité, quand il étudie ſa raiſon plutôt que les livres.



L'HOMME SEUL.

Il faut apprendre à voir, avant d'apprendre à raiſonner; peut-être même que cette premiere opération ſuffit au Logicien; car, quand on voit bien, on juge toujours bien.

Ce n'eſt point par leur nature qu'il faut s'appliquer a connoître les êtres, mais par leurs rapports avec nous; à quoi ſervent les queſtions des philoſophes ſur l'eſſence des choſes, ſinon à les faire rougir de la foibleſſe de leur intelligence, à ſubſtituer les paradoxes aux principes, & à mettre le raiſonnement à la place de la raiſon?

Il eſt néceſſaire d'apprendre de bonne heure à fonder la chaîne de ſes idées ſur des rapports réels, & non ſur des rapports apparens: ce principe eſt de la plus grande conſéquence en morale, en phyſique & dans toutes les branches de la philoſophie: c'eſt pour avoir raiſonné ſur d'infideles apparences

que Pyrhon a osé douter de tout, & que l'inquisition a fait brûler les livres de Galilée; sans cette mauvaise logique, il n'y auroit peut-être ni mauvais physiciens, ni persécuteurs, ni sectaires.



Dans le doute, il faut rectifier le rapport d'un sens par un autre; j'ai déja prouvé combien le toucher étoit utile pour prévenir les erreurs de la vue; la vue de son côté sert à vérifier les rapports du toucher; tout est lié dans la machine humaine comme dans le systême de l'univers.



Pour résoudre un problême de morale par la voie du raisonnement, il faut partir d'une idée simple pour arriver à une idée complexe, & redescendre à l'instant de l'idée complexe à l'idée simple; l'entendement ne doit pas faire un pas qu'il ne sache où il est, d'où il vient, & comment il peut retourner en arriere.

La

La méthode ne consiste pas, comme l'a dit Descartes, à définir un être; afin de découvrir ses propriétés; mais à chercher ses propriétés, afin de pouvoir le définir; quand on a réussi par l'analyse à décomposer un objet, & à le définir, il faut encore examiner cette définition; car si on peut en retrancher quelque chose, ou y ajouter sans l'altérer, c'est une preuve qu'on n'a pas observé la vraie génération des idées, & il faut recommencer l'ouvrage (*);

L'HOMME SEUL.

(*) Un écrivain qui s'est également rendu célebre dans les sciences exactes & dans les belles-lettres, propose, afin de connoître les occasions ou les définitions sont nécessaires & de ne point se tromper en les faisant, un ouvrage bien digne d'un philosophe; c'est une table nuancée de tous les différens genres d'idées abstraites, dans l'ordre suivant lequel elles s'engendrent les unes les autres; par ce moyen, il deviendroit facile, soit de les décomposer, soit de les généraliser, & par conséquent d'en fixer la notion précise, soit en les définissant, soit en développant leur formation. Voyez *Mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie, tome V, page 23.* --- Personne ne pouvoit mieux entreprendre cette table que l'auteur

Partie II.

Le principe le plus utile au logicien, est d'user de sa raison, & non de celle d'autrui; la médication peut égarer un esprit mal organisé : mais c'est l'autorité qui perpétue les erreurs & les fait servir au malheur de l'univers.

Enfin, le vrai logicien ne se propose que trois objets d'etude, Dieu, l'homme & la nature; Dieu, pour l'adorer en silence; l'homme, pour lui être utile; & la nature, pour occuper le vuide de son entendement (*).

même qui en avoit donné l'idée, mais il n'est plus; & il seroit à souhaiter que l'immortel marquis de Condorcet son ami & l'héritier de sa gloire, consacrât à cet ouvrage quelques-uns des momens qu'il emploie à mériter sa célébrité & à s'y dérober.

(*) Il y avoit originairement dans cette partie de mon ouvrage trente-deux regles, dont la plupart rouloient sur le calcul des probabilités, sur l'art de conjecturer, aussi nécessaire en logique que l'art de démontrer; sur les abstractions, les idées universelles, &c. Mais j'en ai retranché vingt-quatre, que je regarde comme des branches subalternes de mon arbre logique; on ne sauroit être trop précis, sur-tout dans un *prospectus*; & en général, je suis persuadé que la multiplicité des

L'HOMME SEUL.

Telle eſt la maniere dont j'enviſage la nouvelle logique que je propoſe; d'autres verront mieux que moi & propoſeront un plan plus perfectionné; mais nous partirons tous du même principe : c'eſt que la logique actuelle a beſoin d'être réformée.

---

raiſonnemens nuit preſqu'autant à un ouvrage que le défaut de raiſonnement.





CHAPITRE XV.

Le Huron, ou la génération des modes de l'esprit humain.

PARTIE II.

COMME les paſſions ne ſont que les modifications de l'amour-propre; de même le génie, le talent, le goût, &c. ne ſont que des modes de l'eſprit humain; ce qui prouve combien les ouvrages des hommes ſont inférieurs à ceux de la nature; nous multiplions les mobiles, pour produire de petits effets; mais la nature avec un ſeul levier fait mouvoir l'univers.

Ne perdons pas de vue un des grands principes de cet ouvrage; c'eſt que tous les hommes bien organiſés, ont le même fond d'intelligence; un philoſophe ne differe d'un pâtre ſtupide, que parce qu'il ſait mieux lier ſes idées : tranſportez à dix ans un Scythe à l'école de Socrate, & il pourra devenir un Platon; mais Platon, né en Scythie, ne ſera qu'un individu de plus ſur la terre.

L'HOMME SEUL.

Pourquoi un homme feroit-il effentiellement différent d'un autre homme? La nature feroit-elle une mere dans ce continent & une marâtre dans l'autre hémifphere?

L'efprit a befoin de développement comme le corps; mais combien y a-t-il d'hommes chez qui l'efprit refte dans l'état de germe? Ils n'ont pas plus de droit d'accufer la nature, que ces Indiens à qui on allonge le crâne dès le berceau, afin qu'ils reftent toute leur vie auffi ftupides que leurs peres.

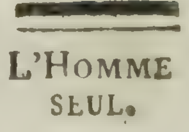
Mais fi les efprits animaux circulent avec liberté dans le fenforium, fi les occafions font favorables au développement des fibres intellectuelles, & fur-tout fi les hommes ne gâtent point l'ouvrage de la nature, je ne vois pas pourquoi un homme né à Paris auroit un plus grand fond d'efprit qu'un homme né au Kamfatha; il ne manque peut-être à ce dernier que des livres, une langue & de l'ennui, pour devenir un Montefquieu.

Partie II.

Ne tirons point le Kamſchadale des glaces éternelles qu'il habite, & examinons la génération des modes de l'eſprit humain dans un autre ſauvage extérieurement auſſi ſtupide, mais né ſous un ciel plus heureux, & par conſéquent plus favorable au développement des fibres intellectuelles; choiſiſſons, par exemple, ce Huron dont le plus grand homme de ce ſiecle a peint avec tant d'intérêt les facultés naturelles, la ſenſibilité, la franchiſe & les malheurs, & voyons s'il eſt poſſible de lui faire part de nos connoiſſances, & de l'amener par degrés juſqu'au point où l'eſprit ſemble ſe confondre avec le génie.

Je ſuppoſe ſeulement que notre ſauvage a appris notre langue au Canada & qu'il ſait lire & écrire; cette hypotheſe ſuffira pour le faire marcher à pas de géant vers la célébrité, & pour le rendre reſpectable aux plus grands hommes, ſi même il ne les égale pas.

Toute la théorie de cet article eſt fondée ſur deux principes; c'eſt que l'eſprit ne con-



ſiſte que dans la liaiſon des idées, & qu'il n'acquiert de l'étendue qu'en ſaiſiſſant des rapports plus éloignés; un enfant au berceau n'a point d'eſprit, parce qu'il ne peut rien combiner; mais Newton, qui ſans employer d'idées intermédiaires, voit d'un coup-d'œil le rapport entre la chûte d'une pomme & le cours elliptique des planetes, a plus que de l'eſprit, il a du génie.



ARTICLE PREMIER.

DU BON-SENS.

PARTIE II.

TANT que le Huron resta dans ses forêts, vivant de sa chasse, se battant avec les Jaguars & fidele à sa maîtresse, jusqu'à ce que l'ours la mangeât, toute son intelligence sembloit se borner au simple bon-sens; cette faculté étoit en proportion avec ses besoins, & elle suffisoit à un sauvage, qui, occupé tout entier à vivre (*), ne songeoit, ni à détruire les hommes, ni à les gouverner.

Je définis le bon-sens, la faculté de concevoir des choses communes dans le rapport

(*) Un sauvage qui étoit venu en France en 1720, à la suite d'un prince de la Louisiane, appellé *Tamaroas*, racontoit à ses nationaux, que ce qu'il avoit vu de plus beau à Paris étoit la rue des Boucheries.... Ces peuples n'estiment que ce qui leur est utile, & leur premier besoin est de se nourrir. *Histoire naturelle de l'air & des météores, tome II, page* 236. --- Ce sauvage n'avoit point d'esprit, mais on ne peut lui contester du bon-sens.

d'utilité qu'elles ont avec nous; ſuivant ce principe, le Huron ne ſavoit ſûrement pas combien la mer reçoit par année de cubes d'eau du fleuve Saint-Laurent; il ne ſavoit pas même que ce fleuve a une ſource & une embouchure : que lui importoit une idée ſi commune, puiſqu'il ne voyageoit pas?

Le bon-ſens ſuppoſe l'abſence des paſſions fortes, & comment notre ſauvage pouvoit-il ſentir avec vivacité? Il deſiroit peu & ne deſiroit pas long-tems, il ne connoiſſoit pas encor Paris, & il n'avoit jamais vu la belle Saint-Yves.

Tout ſauvage a du bon-ſens, & dans les pays policés tout homme ſtupide en a auſſi; cette faculté ſe perfectionne chez les perſonnes qui ont un bon eſprit, & elle ne ſe perd que chez celles qui abuſent de l'eſprit.

Les ennemis des talens ſont ordinairement enthouſiaſtes du bon-ſens; ils ne ſavent pas que cette faculté eſt commune à tous les êtres intelligens, qu'elle ne contribue en rien au

progrès de l'entendement humain, & que le bon-ſens n'eſt un titre d'eloge que pour les hommes qui n'en méritent point.

Il viendra un tems où le Huron, attendri à la repréſentation d'Iphigénie, éclairé par la lecture de Locke, & étonné du génie de Newton, rougira de n'avoir pas eu pendant les vingt premieres années de ſa vie que du bon-ſens; il ne mépriſera pas ce don de la nature, mais il ne l'eſtimera que ce qu'il vaut, car alors il ſera philoſophe.



ARTICLE II.

De l'Esprit.

L'Homme seul.

Un philosophe ingénieux a dit que là où le bon-sens finit, l'esprit commence (*), & cette nuance délicate, entre deux facultés de l'esprit humain, n'auroit jamais été observée par un homme qui n'auroit eu que du bon-sens.

L'homme le plus stupide lie ses idées, puisqu'il raisonne; mais on n'acquiert le titre d'homme d'esprit, que quand on voit les rapports des choses, sans employer beaucoup d'idées intermédiaires; les milieux servent de points d'appui à notre foiblesse, & l'art d'éclairer son entendement n'est que l'art de les franchir.

(*) *De l'Esprit. Tome II, dis. s. ch. XII.* --- Toute cette partie de ce livre célebre, qui renferme l'analyse des différentes branches de l'esprit humain, est pleine d'idées neuves, de principes vrais & de bonne philosophie; si nous ne nous rencontrons pas toujours dans nos divisions, nos définitions, &c. c'est que nos plans & nos manieres ne sont pas les mêmes; je ne fais pas le livre de ce philosophe, mais le mien.

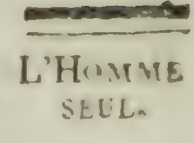
PARTIE II.

Le Huron dans ſes bois avoit-il de l'eſprit? Voilà un problême qu'il eſt impoſſible de réſoudre ſans le ſecours de l'analyſe : en effet, on enviſage l'eſprit ſous tant de faces, qu'on peut répondre ici oui & non ſans ſe tromper; ne nous hâtons point d'être decifiſs & prenons la balance.

I.

L'ESPRIT JUSTE. -- C'eſt la netteté dans les idées qui le conſtitue; il vient de ce ſentiment du vrai qui ſemble imprimé dans l'ame; ſuivant ce principe la juſteſſe d'eſprit eſt une qualité commune à tous les êtres intelligens; elle ne ſe perd que parce que les préjugés viennent en foule s'établir dans le ſiege de l'ame : ce ſont les hommes & non la nature qui forment les eſprits faux.

Le Huron dans ſes bois a l'eſprit juſte; il n'eſt occupé qu'à avoir un bon hamak, à faire une bonne chaſſe & à plaire à ſa maîtreſſe; ces idées ſont ſimples, & il ne doit pas ſe perdre dans l'étendue des combinaiſons.



L'HOMME SEUL.

Sa vie active le met à l'abri des passions fortes ; il est froid, & ainsi il raisonne toujours bien.

Il a l'esprit juste, parce qu'il pense d'après lui-même ; & il pense d'après lui-même, parce qu'il est libre.

Chez nous la justesse d'esprit consiste à être conséquent, & le philosophe n'y attache pas un grand mérite ; car on peut partir d'un principe faux comme d'une grande vérité, pour raisonner avec justesse ; le monde est plein de ces hommes vulgaires qui adoptent sans examen les opinions reçues, en tirent des conséquences exactes, raisonnent juste & sont à peine des êtres raisonnables.

Le negre qui croit qu'un hanneton a créé le monde n'a point l'esprit faux, parce qu'il se prosterne avec ses prêtres devant un hanneton ; & le Canadien raisonne aussi avec justesse quand il tue le hanneton sacré de l'Afrique sur les autels du grand Lievre ; & si dans la suite le Caffre égorge pieusement

l'Américain pour le punir d'un tel facrilege; on ne fauroit l'accufer d'être inconféquent; tout cela ne rend pas l'efprit jufte, en général fort refpectable.

La jufteffe ne devient une faculté fublime de l'efprit humain, que dans un homme de génie qui a beaucoup vu & beaucoup réfléchi, qui difcute les principes avant d'en déduire les conféquences, & qui juge avec fagacité tous les rapports, parce qu'il a tout approfondi. Dans ce fens Montefquieu étoit un efprit jufte, mais le Huron ne l'eft pas encore.

I I.

L'ESPRIT VIF. -- Notre fauvage, quoiqu'encore dans l'Huronie, peut avoir de la vivacité dans l'efprit; rien ne gêne l'action de fes organes; les efprits animaux circulent avec liberté dans fes fibres; fon entendement eft peu exercé, mais il opere avec promptitude; il n'eft point organifé pour avoir l'efprit vif, mais il a l'efprit vif, parce qu'il eft bien organifé.

L'HOMME SEUL.

La vivacité eſt ſouvent l'appanage d'un ſot, & je ne ſais rien de ſi inſupportable dans le monde qu'un automate qui monte lui-même ſes reſſorts pour briller, & un homme lourd qui viſe à être ingénieux.

Le tourbillon de la ſociété eſt plein de ces petits météores qui étonnent un inſtant, mais qui n'ont qu'une lumiere empruntée ; la vivacité en eux annonce l'eſprit, & l'empêche en même tems de s'accroître.

L'homme de génie au contraire paroît flegmatique dans le monde ; c'eſt que ſes eſprits animaux ne coulent avec liberté que dans l'ombre du cabinet ; la ſociété n'eſt point ſon élément ; tout ce qui la compoſe eſt trop petit, pour occuper l'entendement de l'homme ſublime qui étudie l'enchaînement des êtres & ſe trouve à l'étroit dans les limites de l'univers.

III.

L'ESPRIT LUMINEUX. -- L'eſprit lumineux n'eſt qu'une extenſion de l'eſprit juſte ;

il ne fait que mettre le sceau de l'évidence à des rapports qu'on a saisis avec exactitude; ainsi le Huron n'a pas besoin de sortir de ses bois, pour mériter le titre d'esprit lumineux.

Si cependant on renferme dans cette faculté non-seulement l'art de concevoir avec clarté, mais encore le talent de rendre ses idées sensibles au commun des hommes, je conçois aisément qu'un sauvage qui vit avec les ours & qui ne voit son égal que pour lui disputer sa proie ou sa maîtresse, ne peut être appellé un esprit de lumiere.

L'écrivain qui porte dans les sciences l'esprit lumineux qu'il a reçu de la nature, a beaucoup de titres à la reconnoissance des hommes; il applanit les routes qui conduisent aux premiers principes; il rapproche l'intervalle immense qui sépare le peuple du philosophe, & par cet artifice heureux, il rend la vérité respectable.

Un homme de génie, qui n'a de commerce qu'avec la nature & avec son intelligence,

gence, écrit rarement pour le peuple, il faut que l'eſprit lumineux devienne ſon interprête; alors les ſymboles de la langue ſacrée diſparoiſſent, les grandes vérités deviennent fécondes, & tout le monde eſt philoſophe.

Quand le Huron tranquille dans notre capitale, après la mort de la belle Saint-Yves, voudra ſe conſoler du vuide de ſon cœur, en étendant la ſphere de ſon intelligence, il recherchera les eſprits lumineux plutôt que les hommes de génie, & il commencera par être l'enthouſiaſte de Fontenelle, afin d'acheter le droit de devenir celui d'Archimede & de Newton.

IV.

L'ESPRIT ÉTENDU. -- Il eſt rare qu'un eſprit lumineux ne ſoit en même tems étendu: plus un foyer eſt ardent, plus les rayons qui s'en échappent, ſe réfléchiſſent au loin; & tel eſt le privilege d'une vue nette, d'embraſſer auſſi un grand nombre d'objets à la fois.

On observe que parmi les philosophes, ceux qui ont été les plus lumineux, ont pour la plupart été universels; tel fut ce Fontenelle, bel-esprit à la fois & géometre; tel fut ce Leibnitz, dont les ouvrages forment une espece d'Encyclopédie : tel étoit encore, il y a peu d'années, l'auteur de la Henriade, génie étonnant, qui a rassemblé tous les talens, & à qui il ne manquoit que d'être mort, pour être opposé par l'envie même, à tous les grands hommes du siecle de Louis XIV.

Le nom du philosophe de Ferney me ramene à l'histoire de l'Ingenu; ce jeune sauvage, tant qu'il erre dans ses forêts, mene une vie trop uniforme & arrête sa pensee sur trop peu d'objets, pour que son esprit puisse s'étendre; mais qu'il entre dans les plaines de l'Huronie, qu'il voie par quel art l'homme a su dérober le terrein qu'il habite, aux bêtes féroces & aux eaux; qu'il considere combien la culture de la terre ajoute

L'HOMME SEUL.

de charmes à la férénité du ciel; qu'il médite fur les tableaux multipliés de la nature, & vous verrez l'horizon de fes idées fe développer.

Son entendement fortira de la fphere étroite où il eft circonfcrit, s'il a le loifir de réfléchir fur l'art de parler; s'il s'apperçoit combien la langue des fignes eft inférieure aux glouffemens de fa langue maternelle; & quel prodigieux intervalle il y a encore de ces glouffemens à l'harmonieufe fecondité des langues de l'Europe.

Le fpectacle des hommes raffemblés contribuera auffi à féconder fon intelligence; il verra avec étonnement combien la réunion des forces publiques ajoute aux forces de chaque individu; il foupçonnera que les loix peuvent être le gage de fon indépendance, & quel que foit le caprice des fouverains, il fentira qu'il eft encore plus dur de fe battre avec des ours, que d'obéir à des hommes.

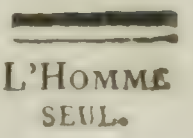
L'esprit du Huron aura d'autant plus de facilité à s'étendre, que les préjugés n'ont pas encore assiégé la porte de son entendement; il voit la nature telle qu'elle est, & son ame s'agrandit sans effort en l'observant.

V.

L'ESPRIT PROFOND. -- La profondeur des idées suppose que l'ame a le courage aussi-bien que le loisir de se replier sur elle-même, de suivre l'enchaînement des causes, & de décomposer les objets jusqu'à leur derniere analyse.

Le Huron, à la vue du nouvel univers qui se developpoit à ses yeux, n'a pu d'abord que parcourir avec rapidité les tableaux mobiles de la nature; dans la suite son ame s'est arrêtée sur les grands objets; il a osé sonder la profondeur des êtres, dont il n'avoit fait qu'effleurer la surface, & son entendement a acquis l'usage d'une nouvelle faculté.

Plus le sauvage se fera au travail de penser, plus il deviendra pénétrant; son activité se



conſumera à épuiſer une connoiſſance, plutôt qu'à les effleurer toutes, & il préférera la gloire d'être profond à celle de n'être qu'étendu.

S'il m'eſt permis de parler auſſi librement que je penſe, je me perſuade que la décadence des arts ne vient pas du défaut d'étendue dans les connoiſſances, mais du defaut de profondeur; dès qu'on peut ſe diſpenſer en liſant de la fatigue de penſer, dès que toutes les ſciences ſont en dictionnaires, & qu'il ſuffit de reſpirer l'air de la littérature pour devenir homme de lettres, on peut en conclure que le goût commence à s'anéantir; il en eſt alors des arts comme d'un fleuve à qui on ne creuſe point de lit, & qui ſe perd dans une plaine unie, à force de s'y étendre.

Dans un ſiecle tel que je viens de le dépeindre, on doit rencontrer mille eſprits vifs pour un eſprit profond; il eſt ſi commode de franchir un abyme au lieu de le ſonder!

il eſt ſi ſimple de croire aller fort loin, parce qu'on va fort vîte !

Au reſte, je ne donne point le titre d'eſprit profond à celui qui diſcute péniblement des bagatelles : il eſt reſervé à ces génies heureux qui portent le flambeau de l'analyſe, dans les routes inconues qui menent aux grandes vérités ; c'eſt Locke qui peut être appellé un homme profond, & non le bel-eſprit qui ſait interprêter des logogriphes.

V I.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. — Plus l'ingénu s'éloigne de ſes bois, plus ſa penſée s'étend, ſans perdre ſon énergie, & plus il devient philoſophe.

L'eſprit philoſophique ſe forme de la profondeur des idées, de l'élévation des ſentimens & de l'indépendance des opinions humaines ; & dans ce ſens, notre ſauvage eſt auſſi philoſophe que Tacite, Bacon & Montagne.

On confond aſſez communément l'eſprit

philoſophique avec l'eſprit fort ; convenons d'abord des termes ; il eſt encore plus ſage de prévenir les diſputes, que de les terminer.

Si on entend par eſprit fort, un homme dont l'entendement eſt bizarrement organiſé, qui marche ſans balancer ſur le fil délié de la métaphyſique, & dont l'orgueil ſe joue de toutes les grandes vérités qui forment le ſyſtême de la nature ; je déclare que l'ingénu ne ſera jamais un eſprit fort, & qu'un tel eſprit fort ne mérite pas le titre de philoſophe.

J'ai toujours cru qu'on devoit appeller eſprit fort l'homme de génie, qui ne vend ſon ame au deſpotiſme de perſonne, qui ſecoue le joug des ſuperſtitions religieuſes & littéraires, & qui ne penſe que d'après lui-même, la nature & la vertu.

Suivant cette définition, le Huron a tout ce qu'il faut, pour donner à ſon intelligence la force que la nature a donnée à ſes organes : il eſt libre comme l'air qu'il reſpire ; ainſi il

ne flattera jamais les rois, il n'augmentera pas le nombre des Bonzes ou des Marbuts, & l'homme de génie lui-même ne recevra son hommage, que parce qu'il est homme de génie, & non parce qu'on lui a décerné un culte & des autels.

VII.

LE BEL-ESPRIT. -- Dans l'acception la plus étendue, ce mot ne doit désigner qu'une intelligence heureusement organisée qui s'attache au vrai beau, à ce beau qui caractérise la nature, & dont tous les hommes dans tous les siecles peuvent être frappés; dans ce sens un Huron peut prétendre au titre de bel-esprit aussi-bien qu'Ovide, Pope & Chaulieu.

L'usage qui est le tyran même du génie, a beaucoup limité la définition primitive du bel-esprit; nous entendons sous ce nom un homme doué d'une imagination brillante & d'un esprit flexible, qui s'approprie tous les talens agréables, & qui saisit avec art le beau

que ſon ſiecle a adopté ; pour obtenir chez nous le titre de bel-eſprit, il ſuffit de compoſer dans le genre d'agrément ; le philoſophe qui n'eſt qu'utile ne ſauroit y prétendre ; on l'a donné à Fontenelle & à Marivaux, & on le refuſe à Archimede, à Aldrovande & à Tournefort.

L'HOMME SEUL.

Il y a, ſuivant notre maniere de penſer, un grand intervalle entre l'homme d'eſprit & le bel-eſprit ; l'un n'a point de talent marqué, on le laiſſe dormir ; l'autre en fait uſage & l'affiche : il y a des hommes d'eſprit dans toutes les claſſes des arts ; il n'y a guere de beaux eſprits que parmi les orateurs & les poëtes.

Seroit-il difficile de prouver que même dans le ſens le plus ſtrict, l'ingénu confiné dans les plaines de l'Huronie peut prétendre au titre de bel-eſprit ?

La facilité avec laquelle on ſaiſit le gout des hommes avec qui l'on vit, eſt un des principaux caracteres du bel-eſprit ; or, les

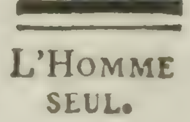
ſauvages de l'Amérique n'ont pas fort étendu le cercle de leurs connoiſſances; arranger avec art du corail autour de ſes oreilles, faire en parlant des geſtes véhémens, fumer avec grace une pipe de tabac, ſuffit peut-être pour devenir le bel-eſprit des Hurons.

L'ingénu aima long-tems la belle Abacaba, par conſéquent il fit des vers de bonne heure; car, dit l'ingenieux hiſtorien de notre héros, il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes; or, faire des vers en langue huronne, eſt un titre au bel-eſprit, auſſi-bien que d'en compoſer dans la langue de Racine & dans celle d'Anacréon.

On paroît borner le bel-eſprit au talent de bien dire; l'ingénu fait mieux, il réunit au talent de bien dire le talent de bien penſer; il puiſe ſes idées dans le tableau ſublime de la nature, & il les exprime avec feu dans les bras de ſa maîtreſſe.

Le bel-eſprit de l'Huronie n'eſt pas celui des ſiecles d'Auguſte & de Louis XIV; mais

il en eſt peut-être le germe; ſi quelque philoſophe oſoit décompoſer nos poétiques, on s'appercevroit que ces regles innombrables dont on les ſurcharge ſe réduiſent au fond à deux ou trois idées, qu'on vante ſouvent ſans les ſuivre ſur les bords de la Seine, & qu'on ſuit ſans les vanter près du lac Ontario.



L'HOMME SEUL.



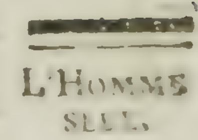
ARTICLE III.

DU GOUT.

PARTIE II. ON a vu que l'ingénu pouvoit avoir du bon-sens & de l'esprit sans sortir de l'Huronie; mais il me semble que pour acquérir du goût, il est nécessaire qu'il voyage en Europe & sur-tout chez ce peuple ingénieux & frivole qui depuis un siecle & demi s'est fait le centre de tous les talens, que ses voisins envient, mais sans cesser de l'imiter; & qui a obtenu par ses grands génies la monarchie universelle que n'ont pu lui procurer ses grands capitaines.

Le goût n'est au fond que le sentiment du beau; mais ce sentiment a besoin d'exercice & d'objets de comparaison : le goût d'un sauvage qui habite avec des ours ressemble à la vue perçante d'un criminel qui habite dans un cachot.

Si le goût n'étoit que ce tact intérieur qui



nous fait juger du prix du beau de convention, il feroit encore plus impoffible de l'acquérir par fes propres lumieres; il faut fe rendre chez le peuple qui eft fur ce fujet le légiflateur des autres; il faut vifiter fes monumens, fréquenter fon théatre & identifier fon efprit avec celui de fes écrivains; le goût eft une lampe qui ne peut s'allumer qu'au flambeau du génie.

L'ingénu eft déjà en Baffe-Bretagne, deftiné par fon oncle à être un prieur de moines, lorgné tendrement par la ronde demoifelle de Kerkabon, mais ne refpirant que pour la belle Saint-Yves. J'ai appris dans un voyage fait au prieuré de la Montagne, que l'amante du Huron avoit été élevée à Paris: elle connoiffoit tous nos bons livres; elle favoit par cœur Racine; mais elle ne fentit tout le mérite de ce poëte immortel que quand elle commença à aimer.

C'eft aux genoux de cette tendre Bretonne que l'ingénu apprend les premiers élémens de

PARTIE II.

l'art du goût ; ſon ame ſe met d'elle-même à l'uniſſon de celle de ſon amante ; ſon imagination s'embraſe au feu de ſes regards ; s'il doit lui préſenter des fleurs, il les treſſera avec élégance : s'il chante devant elle, le ſentiment lui dictera ſes modulations ; s'il lui déclame des vers de Racine, il fera croire qu'il les a compoſés.

Déjà notre ſauvage ne l'eſt plus ; le ſpectacle de la belle nature, l'habitude de comparer, & ſur-tout l'envie de plaire, ont développé en lui l'organe du goût : d'abord il découvre avec ſagacité les regles que ſe ſont faites les maîtres de l'art ; dans la ſuite il parvient à un tel point de perfection, qu'il applique avec ſagacité les principes mêmes qu'il ne connoît pas.

Il eſt preſqu'impoſſible de ſoumettre à l'analyſe ce tact de l'ame, qu'on peut définir le ſentiment de la belle nature ; cependant l'ingénu, à force de réfléchir, s'appercevra que c'eſt à la beauté de ſon imagination, à la

ſineſſe de ſes idées, & ſur-tout à la ſenſibilité de ſon ame qu'il doit cette nouvelle faculté de ſon entendement : ſon amour pour la belle Saint-Yves a fait éclorre en lui le germe du goût, & le goût le ramenera ſans ceſſe à l'amour de la belle Saint-Yves.

I.

L'IMAGINATION. — Je regarde l'imagination, non comme l'eſſence du goût, mais comme ſon aliment; c'eſt elle qui fixe la penſée fugitive, qui donne des couleurs aux ſenſations, & qui force les idées abſtraites à ſe revêtir d'images ſenſibles; elle eſt le partage de tous les hommes bien organiſés, dont de triſtes préjugés, une philoſophie aride & une religion minutieuſe, n'ont point glacé l'entendement; & c'eſt par le langage qu'elle a fait naître, que le peuple & le ſage peuvent s'entendre.

L'imagination jouoit un grand rôle chez les écrivains de l'antiquité; nés ſous un ciel heureux, ils parloient des langues favorables

à l'harmonie ; ils avoient une phyſique animée, & une mythologie qui n'étoit qu'une galerie de tableaux ; leur monde métaphyſique étoit peuplé d'êtres ſenſibles ; leur religion vivifioit toute la nature & leurs philoſophes étoient poëtes.

Je ne vois pas cependant que les anciens aient moiſſonné en entier le champ de l'imagination, & qu'il ne nous reſte plus qu'à glaner après eux ; tous nos bons écrivains ſont pleins d'idées neuves & d'images brillantes qui expriment ces idées ; il y a autant de nuances poſſibles dans les tableaux de la nature, que de combinaiſons dans les caracteres d'imprimerie, & tout homme qui voit les objets d'après lui-même, doit les peindre à ſa maniere.

L'imagination, ſi néceſſaire au goût, ſubſiſte ſouvent ſans lui ; il faut attribuer ce défaut à l'incohérence des figures, à l'ignorance des bons modeles, & ſur-tout à la manie de tout peindre ; Lucain, le docteur

Young ;

L'HOMME SEUL.

Young, & la plupart des poëtes Orientaux, ont une belle imagination; mais ils ne sont jamais entrés dans le temple du goût.

Observons cependant, qu'on ne sauroit être trop circonspect, quand on accuse les hommes d'une brillante imagination, de manquer de goût; un poëme écrit avec chaleur, ne doit point être soumis à l'analyse philosophique; pour en juger sainement, il faut choisir son point de vue; il en est peut-être d'un ouvrage d'imagination, comme d'une de ces belles décorations de Servandoni, qui, du théatre ne paroît qu'un mêlange grossier de couleurs, & dont l'illusion magique se fait sentir au parterre (*).

(*) Je rendrai cette idée sensible par un trait tiré de la troisieme nuit du docteur Young, & qui a paru aux gens de lettres un des morceaux les plus sublimes de cet ouvrage.

« A l'heure mémorable, dont une éternité prépara » l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant pro- » duire féconda le néant, conçut dans son sein la » nature, enfanta l'univers & fit couler une éma- » nation de son être dans des miliers de mondes;

PARTIE II.

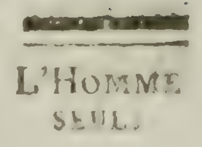
Le goût peut se faire remarquer dans les petits détails, comme dans l'ordonnance des grands tableaux; il y en a dans une fleur de

---

» lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des spheres, » pour mesurer par leurs révolutions la durée des » êtres; alors le tems naquit. Lancé du sein de l'im- » mobile éternité, dans l'espace où se mouvoit l'u- » nivers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, » entraînant avec lui les hommes & les jours, les » années & les siecles. Infatigable, il tend avec la » vitesse de l'éclat vers l'éternité; il court sans re- » lâche pour l'atteindre; il ne doit arriver à ce terme » de son repos qu'au moment où tous ces mondes » ébranlés, renversés de leurs bases, à la voix du » créateur, retomberont ensemble dans la nuit du » cahos d'où cette voix les appella. Jusqu'à ce que » cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonne de » poursuivre toujours son vol, & de se hâter avec les » tempêtes, les flots & les astres, sans jamais attendre » l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui: » veut-il ralentir la course fougueuse du tems impi- » toyable qui l'entraîne à la mort? Veut-il jouir des » heures quand elles passent?... Qu'il les consacre » à la vertu, leur fuite est insensible pour l'homme de » bien: il ne se plaint, ni du tems, ni de la vie, ni » de la mort; il marche en paix & d'un pas égal avec » la nature. » --- *Nuits d'Young*, *trad. de M. le Tourneur*, *tome I*, *page 64*.

Ce morceau d'enthousiasme métaphysique paroît avoir frappé également les gens de goût qui sont à Paris &

Tenieres comme dans toute la galerie des Rubens, & dans un distique d'Anacréon comme dans la Henriade.



---

ceux qui habitent dans Londres : croit-on cependant, que les traits divers qui forment ce tableau, soient inaccessibles à la critique ! Si l'on vouloit nuire à ses plaisirs voici, je pense, comment une triste philosophie pourroit s'y prendre.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille. --- Qu'est-ce qu'une *éternité* dont on peut fixer un des termes ! L'*heure mémorable* commençoit-elle une seconde éternité ?

Lorsque Dieu féconda le néant. --- Le néant a-t-il un germe ? Qu'est ce que le néant pour un poëte, comme pour un philosophe ?

Et conçut dans son sein la nature. --- Quand on parle le langage de la religion, il faut être exact ; la nature, suivant le culte d'Young, n'est autre chose que Dieu même ; & qu'est-ce qu'un Dieu qui conçoit un Dieu ?

Lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des spheres, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres, alors le tems nâquit. --- Cette horloge ne désigne les heures que pour le peuple stupide. Tout homme qui pense, sait que le tems ne se mesure point par la révolution des planetes, mais par la succession lente ou rapide des idées.

Le tems infatigable tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité, & court sans relâche pour l'atteindre. --- Ce tems, suivant les idées du poëte, est sans doute

PARTIE II.

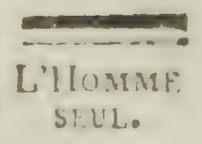
Parmi les grands traits que l'imagination des hommes de génie a fait naître, il y en a qui frappent également les hommes de tous les siecles & de toutes les nations; tel est dans Homere l'allégorie de la chaîne d'or avec laquelle Jupiter entraîne les hommes & les dieux; tel le cinquieme acte de Rodogune; tel encore le discours pathétique de l'Océan personnifié à Gama dans la Lusiade du Camoëns; ces monumens du goût & du

---

une portion de l'éternité; ce qui, joint à celle qui *prépare l'heure mémorable* & à celle vers laquelle *il court sans relâche*, forme de bon compte trois éternités.

On sent assez jusqu'où cette critique peut être continuée, mais certainement celui qui la feroit sérieusement ne mériteroit pas le titre d'homme de goût; il est des tableaux dont un juge éclairé n'examine que l'ensemble, & d'autres dont il ne doit observer que les details.

Cette théorie, plus approfondie, pourroit donner la solution de plusieurs problêmes littéraires; par exemple, les observations de l'abbé d'Olivet sur les tragédies de Racine, peuvent être un chef-d'œuvre de discussion grammaticale; mais sûrement elles ne sont pas l'ouvrage d'un homme de goût: le critique a peut-être raison: mais les vers même critiqués de Racine vivront plus que tous les livres de l'abbé d'Olivet.


L'HOMME SEUL.

génie réunis doivent frapper chez des Scythes comme chez des Grecs, & au Sénégal comme sur les bords de la Seine, ou de la Tamise.

Outre ces grands tableaux, il y a des beautés du second ordre qui ne sont sensibles que pour les gens de goût; tels sont le développement du caractere de Néron dans Britannicus, l'intérêt que Richardson fait prendre dans Clarice pour l'affreux Lovelace; l'art avec lequel les styles de Zayre & de Mahomet sont variés, &c. On feroit un volume entier de remarques sur les traits de génie, qui échappent aux esprits subalternes; & après la lecture des ouvrages mêmes où on peut les puiser, ces remarques formeroient peut-être les meilleurs élémens de goût, qu'on pût donner chez aucune nation de l'Europe.

L'imagination, quelqu'abus qu'on en fasse, est toujours une des bases du goût; elle est nécessaire à l'écrivain qui compose, comme à l'homme du monde qui juge; & la froide

raison, quand elle est seule, tue le goût dans un ouvrage d'agrément & dans l'ame de ses lecteurs.

II.

LA FINESSE. -- Le goût dédaigne les routes vulgaires, il veut marcher sans appui & dans le sentier qu'il s'est lui-même tracé; ainsi il y aura toujours quelque chose de neuf dans ses idées ou dans la maniere de les joindre; si le principe découvert étoit une de ces vérités lumineuses & fécondes qui donnent une nouvelle marche à la nature, l'homme de goût deviendroit un homme de génie, si l'invention ne consiste que dans les idées intermédiaires qu'on laisse à suppléer, le goût se confond avec ce qu'on nomme finesse.

Un homme qui réunit le goût & la finesse, a des sensations inconnues au reste des hommes; s'il écrit, son intelligence décompose des idées qui paroissent élémentaires, s'il aime, il joint au plaisir principal, des voluptés accessoires qui multiplient les jouissances:

Fontenelle ne voit pas une rose comme la voit un fleuriste ; Ovide n'aime pas Corinne comme l'aimeroit un Tartare.

L'HOMME SEUL.

Je définirois volontiers la finesse, cet œil de l'entendement qui voit toutes les nuances des objets & qui évite de se faire voir ; voilà pourquoi l'homme de goût est si rare & souvent ne peut se faire entendre que par les gens de goût.

On confond quelquefois la finesse avec la délicatesse, parce que toutes deux suppriment des pensées intermédiaires & voilent les idées, ou les images dont elles sont revêtues ; cependant il y a entr'elles une nuance qui n'échappe pas à l'homme de goût ; la finesse ne désigne que l'esprit, mais la délicatesse caractérise le sentiment.

Il y a de la finesse dans ce vers de Fontenelle.

On ne doit point aimer quand on a le cœur tendre.

Il y a de la délicatesse dans cette réponse d'Hypolite à Théramene.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

PARTIE II.

On trouve à la fois de la fineſſe & de la délicateſſe dans l'épigramme de Marot ſur un baiſer, qui finit par ces deux vers.

Mais je voudrois qu'en me le laiſſant prendre,
Vous me diſſiez : non, tu ne l'auras pas.

Comme le goût phyſique s'altere par les aſſaiſonnemens, le tact de l'eſprit s'altere auſſi par l'abus de la fineſſe ; on en eſt venu à s'imaginer qu'il ſuffiſoit, pour avoir du goût, de rendre des idées communes par des images obſcures & par un tour recherché; nous avons des comédies & des Romans qui ne ſont que des recueils d'énigmes.

Le moyen le plus sûr pour ſe faire un fond d'idées fines & pour les concilier avec le goût, eſt de ne travailler que pour un certain nombre de lecteurs choiſis, qui inſenſiblement dictent au public & à la poſtérité les jugemens qu'elle doit porter ; ſur la fin du regne de Louis XIV, on pouvoit regarder la ſociété du temple comme le centre du bon goût, & il ſuffiſoit alors de travailler pour elle, pour

mériter un jour le suffrage de toute la terre.

III.

LE SENTIMENT. -- Il faut distinguer avec soin la sensation qui regarde les besoins physiques de la nature, du sentiment qui a pour objet les besoins factices que se donne l'homme en société; tous les individus intelligens ont des sensations; mais le sentiment semble réservé à cette classe d'hommes polis qui a fait un art des jouissances & qui croit goûter également le bonheur qu'il éprouve & celui qu'il imagine.

Il y a, dans les arts, des beautés touchantes qui, dès la naissance des âges, ont frappé les hommes heureusement organisés; ces observations multipliées ont fait naître dans la suite l'art du goût; dès que le systême a été établi, il n'a plus été permis de réclamer contre ses principes; les critiques ont appris aux bons esprits à sentir & au peuple à dire qu'il sentoit.

Il y a eu peut-être de la témérité à soumet-

tre au joug des préceptes, le goût, qui comme le génie eſt ennemi né de la dépendance; cependant les auteurs des poëtiques ont rendu un ſervice eſſentiel aux lettres; ils ont appris à lire les ouvrages des hommes de génie, & de l'art de bien lire à l'art de ſentir, il n'y a peut-être qu'un pas.

On a établi comme une regle invariable, que pour rendre le ſentiment il faut être né ſenſible; un homme qui n'a jamais aimé, n'eſt point fait pour peindre l'amour, & Boileau, qui a ſi bien traduit l'Hymne de Sapho, ne l'auroit jamais compoſée.

On voit cependant des gens obligés par état à feindre le ſentiment, attendrir un public choiſi, comme s'ils éprouvoient eux-mêmes le délire des grandes paſſions: il y a des comediens, jugés inſenſibles par les philoſophes, qui ſavent monter leur ame au ton du ſentiment; & l'illuſion eſt alors auſſi complette, que ſi la ſcene ſe paſſoit hors du théatre.

De-là on a conclu qu'il y avoit un ſentiment d'habitude, diſtingué du ſentiment raiſonné; & l'impoſſibilité d'expliquer un phénomene de la nature, a fait conclure, que le goût étoit en même tems le partage d'un Racine & l'appanage des ſinges.

L'Homme seul.

Me ſeroit-il permis de réclamer contre ce principe? Les philoſophes ont-ils lu avec ſoin dans le cœur d'un comédien, avant de le priver de la ſenſibilité? eſt-il bien vrai que cette Champmeslé, que Racine lui-même a aimée, n'a jamais fait que jouer le ſentiment? quel rapport y a-t-il entre les reſſorts d'un automate, & ces mouvemens impétueux qui déchirent l'ame, & ſe communiquent aux ſpectateurs, avec la rapidité & la violence d'un embraſement? Quand il ſeroit décidé que l'actrice qui m'attendrit a peu d'eſprit, je ne voudrois pas juger qu'elle eſt inſenſible; ce qu'on appelle l'eſprit eſt ſi peu eſſentiel au goût, il y eſt ſi ſouvent oppoſé!

Remontons de l'art de déclamer les vers,

PARTIE II.

à l'art de les faire ; on peut établir comme une maxime générale que l'esprit ne sauroit jamais remplacer le sentiment ; dès que le poëte qui doit m'attendrir est ingénieux, il devient froid ; il ressemble à un amant aimé, qui trouvant sa maîtresse endormie au fond d'un bosquet, s'amuse à l'enchaîner avec des guirlandes de fleurs.

Les vers de sentiment sont aisés à distinguer ; ils attendrissent sans qu'on en sache la raison ; ils sont simples comme la nature ; ils ne semblent pas faits, mais trouvés.

Sur-tout ils ne sont point arrangés en forme de sentence ; cet air d'apprêt tue le sentiment : Seneque, Corneille & Crebillon, qui avoient beaucoup de génie, mais peu de goût, sont féconds en vers de maxime ; il n'y en a presque point dans Euripide & dans Racine, qui unissoient le goût au génie.

Ce n'est point ici le lieu de s'étendre sur la théorie du sentiment ; tout homme bien organisé la rendra de lui-même, s'il sait se

placer au centre de la paſſion : veut-il encore perfectionner ſon goût ? qu'il liſe peu les poëtiques ; je connois trois grands maîtres qui l'inſtruiront avec bien plus de ſuccès qu'Ariſtote, Gravina & Coſtelvetro : c'eſt ſon cœur, Racine & Richardſon.

Il n'y a rien dans cette légere théorie, qu'on ne puiſſe appliquer à notre ſauvage ; il eſt né parfaitement organiſé ; il aime ; il eſt à Paris : que lui faut-il de plus pour prétendre au titre d'homme de goût ?

Son imagination que le préjugé n'a pas encore eu le tems d'énerver, conſerve toute ſa ſphere d'activité ; il lit l'Eſprit des loix, avec l'eſprit de Monteſquieu ; il monte au théatre avec Racine, & parcourt les Thuileries aves le Nôtre & Girardon.

Habitué a réfléchir, il exerce ſa penſée à franchir de grands intervalles ; ſon ame ſe fait de nouvelles ſenſations, & ſon entendement crée de nouveaux rapports entre les

êtres ; il sent d'abord finement, ensuite il pense de même.

L'amour a commencé à faire éclorre en lui le germe du sentiment ; bientôt la lecture des poëtes le développe : s'il lit Iphigénie & Alzire, il rapportera à sa situation les vers brûlans d'Achille & de Zamore ; s'il écrit à son amante, il prendra, sans le savoir, la plume de Pétrarque & le pinceau de Chaulieu.

Enfin l'Ingénu a du goût ; l'ingénieux Lasare peut l'admettre dans la société du Temple ; Moliere, le consulter sur le Misantrope ; la Fontaine lui dédier des Fables, & Chapelle, s'enivrer avec lui.



ARTICLE IV.

Du Génie.

L'Homme seul.

LA ſcene change; l'Ingénu, après la révocation de l'édit de Nantes, avoit oſé s'attendrir ſur le ſort des réfugiés; le pere le Tellier, ennemi né de Port-Royal, des proteſtans, des gens de lettres, & de tout ce qui n'étoit pas jéſuite, obtient une lettre de cachet contre un Huron, & ce ſauvage eſt mis à la Baſtille pour avoir été plus humain qu'un confeſſeur de Louis XIV.

C'eſt dans la ſombre priſon où l'Ingénu eſt renfermé, qu'il ſentira développer en lui le germe du génie; ſa penſée ſolitaire deviendra profonde; l'image des crimes de l'homme ſe peindra à ſes yeux ſous des traits brûlans & ſublimes; tandis que ſes ſens ſeront dans les ténebres, ſon ame ſera éclairée par les rayons de l'enthouſiaſme, & il deviendra grand dans un cachot, comme le docteur Young

l'eſt devenu, en errant autour des tombeaux.

Si dans la ſuite cet infortuné devient libre, & que volant dans les bras de ſon amante, il la trouve à vingt ans commandant ſon cercueil; s'il apprend par quel effort de vertu cette femme genereuſe a perdu ſon innocence; s'il voit, dans les convulſions du déſeſpoir, ce Saint-Pouange qui trouve dans une biere l'objet dont il venoit jouir, croit-on que ce tableau terrible ne ſe gravera pas en traits de feu dans ſon eſprit? Et que lui manquera-t-il pour le rendre avec tout le pathétique des grandes paſſions? S'il fait alors une élégie, il créera une nouvelle nuit d'Young; s'il expoſe ſur le théatre cette fatale aventure, il empruntera le pinceau mâle & vigoureux de Crébillon & de Shakeſpear; s'il entreprend un poëme épique, il obtiendra pour ſa tendre héroïne, les larmes & les ſuffrages du genre humain.

C'eſt une remarque bien digne de notre attention, que la plupart des hommes de génie

L'HOMME SEUL.

génie se sont élevés au milieu de l'infortune & des orages; Homere & Milton furent aveugles & pauvres; *Lucrece & le Tasse* avoient des accès de folie; Platon peut-être seroit inconnu, si on n'avoit empoisonné Socrate; Descartes, né en France, est mort dans les glaces de Stockolm; & le grand Corneille, peu enrichi par le théatre qu'il avoit créé, persécuté par Richelieu & presqu'effacé par Racine, mourut peut-être sans soupçonner son génie & sa célébrité.

Il semble que les grands talens ne servent qu'au malheur de ceux qui les partagent; comme si le génie avoit besoin d'être acheté! comme si la nature vouloit consoler le vulgaire de la supériorité des grands hommes!

On peut ranger le génie en diverses classes; je mets dans la premiere le philosophe qui découvre, dans le systême des êtres, des vérités neuves & qui font époque dans l'histoire du genre humain; tel est ce Newton qui

a fait marcher ſur de nouvelles routes la grande machine de l'univers.

Outre ce génie philoſophique, il y en a un autre conſacré aux ouvrages d'agrément & qui eſt fondé également ſur des beautés de convention & ſur les beautés invariables de la nature ; c'eſt dans ce ſens que Tacite, Corneille & la Fontaine ſont des hommes de génie.

Je voudrois encore diſtinguer le génie qui étincelle de tems en tems dans un ouvrage, d'un ouvrage de génie ; il y a des traits de génie dans l'Hiſtoire de Florus, dans les Oraiſons funebres de Boſſuet, dans les Opéras de Quinaut ; mais Clariſſe, la Tragédie de Mahomet & l'Eſprit des loix ſont des ouvrages de génie.

En général on diſtingue un homme de génie, du reſte des hommes à talens, en ce que tout ce qu'il fait a un grand caractere ; s'il s'éleve, il prend un grand eſſor ; s'il tombe, il ne fait que de grandes chûtes.

L'HOMME SEUL.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que le génie crée dans le même ſens que la nature; nous ne donnons pas l'exiſtence phyſique à nos idées; l'invention conſiſte à découvrir des rapports entre les vérités les plus éloignees, à faire des combinaiſons neuves, & à enviſager les êtres ſous des points de vue qui n'appartiennent qu'à ſoi; le ſyſtême de la gravitation n'eſt point né de lui-même dans le cerveau de Newton, mais ce philoſophe a ſaiſi en homme de génie le rapport entre la chûte d'une pomme & la théorie de la lune, & cette découverte pour l'homme eſt une création.

Des métaphores ne ſont point des définitions philoſophiques; & quand on dit qu'un homme de génie eſt inſpiré, on prétend en faire un homme extraordinaire & non un Théoſophe ou un prophete.

Cette vérité paroît dans les arts d'agrément avec encore plus d'évidence que dans la philoſophie; quel eſt le grand poëte qui s'eſt

PARTIE II.

formé ſans modele? Sans Homere, il n'y auroit point eu de Virgile; Térence a fait Moliere; Euripide, Racine; Racine & Euripide, l'auteur d'Alzire, que nos deſcendans ſeront encore obligés d'imiter, quand ils voudront devenir des hommes de génie.

On auroit tort de conclure de ces principes que c'eſt à l'art qu'on doit le génie; l'art le développe, mais il ne le fait pas naître; le Huron, accoutumé à penſer d'après lui-même, pourroit peut-être ſe paſſer de cette reſſource étrangere; mais l'homme en ſociété, que l'éducation vulgaire a fait dégénérer, a beſoin de l'art pour remonter ſon eſprit au ſon de la nature.



ARTICLE V.

De l'Auteur du Huron.

L'HOMME SEUL.

Au lieu d'examiner le développement de l'eſprit humain dans le Huron, n'auroit-il pas mieux valu choiſir pour mon héros le génie qui nous en a tracé l'hiſtoire? Il auroit ſuffi alors de décompoſer ce grand homme, pour trouver un modele aux hommes d'eſprit, aux gens de goût, & peut-être aux grands génies.

Je ne dirai point que l'auteur de la Henriade a du bon-ſens; qu'eſt-ce que le bon-ſens, quand on rencontre le génie?

Toutes les ſortes d'eſprit ſont raſſemblées dans les productions de cet écrivain immortel; il eſt tantôt Ovide & tantôt Chaulieu dans ſes poéſies fugitives; il eſt Fontenelle dans ce qu'il a écrit ſur les ſciences, Montagne dans ſes mêlanges, & Lucien dans ſes romans.

Personne n'a eu l'esprit aussi étendu; il a fait la Henriade & des épigrammes, l'Histoire générale & le Voyage de Scarmentado, Mahomet & le pauvre Diable.

Personne sur-tout n'a eu l'esprit plus philosophique; il est philosophe dans ses tragédies, dans ses histoires & dans ses romans; il a porté la philosophie jusques dans la métaphysique où il est si difficile de la rencontrer.

Le goût a été particuliérement l'apanage de ce grand homme; il n'a point transposé les limites invariables des genres; il est pathétique, grave, majestueux, enjoué & sublime quand il le faut, & autant qu'il le faut; il a varié à l'infini ses caracteres, il ne fait point parler Henri IV, comme Charles VII, & Candide comme Pierre-le-Grand; Sémiramis n'est point Aménaide; il n'y a que le titre de héros qui réunisse Tancrede, Mahomet, César & Orosmane.

Pourquoi refuseroit-on le titre d'homme de génie à l'écrivain qui a chanté Henri-le-

Grand & Jeanne d'Arc, & qui a créé Alzire & Mahomet?

L'Homme seul.

Hommes de bon-ſens, hommes d'eſprit, hommes de goût, hommes de génie, liſez l'immortel Voltaire.



CHAPITRE XVI.

DE LA LIBERTÉ.

PARTIE II.

CE sujet, qui a produit tant d'énormes volumes, dont le moindre défaut est d'être inutiles, se réduit pour la philosophie de la nature à deux questions : *l'Homme est libre.-- L'Homme doit diriger son entendement à la vertu.*

L'article de la liberté doit être fort court, car il ne doit renfermer que ce que nous savons sur cette grande énigme de la morale ; & celui de la vertu doit être encore plus précis, parce qu'elle est l'objet de l'ouvrage entier de la *Philosophie de la Nature.*



ARTICLE PREMIER.

DES DANGERS DU FATALISME.

L'HOMME SEUL.

IL femble d'abord que demander, fuis-je libre? foit demander en d'autres termes: exiftai-je? fuis-je un être intelligent? Une voix intérieure me crie fans ceffe, que nul être dans la nature ne peut enchaîner ma penfée; & j'entre ainfi dans le monde moral, fans foupçonner le cachot où le fatalifte veut enfermer à jamais mon entendement.

Les philofophes font venus définir cette faculté des êtres intelligens, & ils l'ont couverte de nuages; les uns ont voulu tout expliquer & ils ont été abfurdes; les autres ont cru que la liberté étoit une mer fans fond, parce que leur fonde ne pouvoit y atteindre, & ils en ont nié l'exiftence.

J'ai eu la patience de lire ce qu'ont écrit fur cette matiere Cicéron, l'évêque d'Hyppone, le docteur King, le fage Locke, le

ſubtil Collins, l'étonnant Leibnitz, l'inintelligible Bourſier, les Chubb, les Clarke, les Wolff & ce hardi Merian d'où l'auteur du *Syſtême* a tiré ſes ſophiſmes ſur la fatalité, & je n'ai puiſé dans tant de lectures contradictoires d'autre principe, ſinon que la liberté exiſtoit; mais que nous n'avions pas aſſez de données pour en réſoudre méthodiquement le problême.

C'étoit un aſſez bon philoſophe, ſoit pour ſon ſiecle, ſoit pour ſon pays, que ce Bernard Ochin, qui compoſa en Italie un livre qui avoit pour titre, *Les Labyrinthes de la liberté* (*); il y démontre que le philoſophe qui ſe croit libre, ainſi que le fataliſte qui ſe dit néceſſité, ont chacun quatre difficultés terribles où ils s'embarraſſent; ce qui forme huit labyrinthes dont l'homme ſans préjugé

(*) La traduction latine de ce livre italien eſt imprimée à Bâle ſous ce titre: *Labyrinthi eſt, de libero aut ſervo arbitrio, de divinâ prænotione, deſtinatione & libertate diſputatio, & quonam pacto ſit ex iis labyrinthis exeundum.*

L'HOMME SEUL.

ne voit pas les iſſues; il termine le voyage dans chaque labyrinthe par une priere à l'Être ſuprême, pour l'empêcher de s'égarer, & la concluſion de tout l'ouvrage eſt la deviſe de Socrate : *Je ſais que je ne ſais rien.*

Je ſens que je ſuis libre; cela me ſuffit : mais comment ſuis-je libre? il faut laiſſer ce problême à réſoudre aux viſionnaires, qui ne ſortent jamais du monde fantaſtique des eſſences & des abſtractions: que m'importent au reſte les ſophiſmes les plus éblouiſſans contre la liberté? Ils ne prouvent que la ſubtilité des fataliſtes : le docteur Berkeley n'a-t-il pas démontré, avec ſa dialectique, que la matiere doit être de raiſon? & s'enſuit-il que le monde n'exiſte pas, de ce que nous n'avons pu le réfuter?

Laiſſons les ennemis du libre arbitre s'applaudir des filets dont ils l'enveloppent; abandonnons cette chaîne des êtres, ſuſpendue par Homere au trône de Jupiter; cette liberté d'Epicure, qui dérive de la déclinaiſon des

atômes, l'harmonie préétablie, & cette foule de rêveries adoptées par l'homme de génie pour ſuppléer au mot ſimple & ſublime: *Je ne ſais pas*; & donnons une baſe à la morale, ſans nous jeter dans les landes de l'Ontologie.

L'homme penſe, & il a le ſentiment de la penſée : c'eſt ce ſentiment que la philoſophie appelle conſcience, & qui lui ſert à juger de la moralité de ſes actions : il eſt évident qu'il ne peut y avoir de conſcience ſans liberté.

Mes ſens me donnent mes idées, mais leur rappel eſt au pouvoir de ma volonté; je puis être enchaîné par mes organes, mais je ſuis libre par mon entendement.

Je ſens, dans mille circonſtances de la vie, que les actes de ma volonté peuvent être ſuſpendus; je délibere, je peſe le pour & le contre, & je me détermine; mon entendement ſeroit autrement organiſé, ſi la nature n'avoit fait de moi qu'un eſclave.

L'HOMME SEUL.

Je ſens qu'une pente invincible m'entraîne vers le plaiſir ; mais je choiſis les moyens qui m'y conduiſent : ſouvent même je conſens d'y arriver par la voie de la douleur, quoique tout mon être ſe révolte contre cette déciſion de ma raiſon.

Notre vie n'eſt donc point, comme le diſent les fataliſtes, une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la ſurface de la terre, ſans pouvoir nous en écarter un inſtant ; & la loi qui régit les êtres intelligens ne ſauroit être la même, que celle qui retient les planetes dans l'orbite qu'elles décrivent autour du ſoleil.

« Je ſuppoſe, dit Spinoſa, qu'une pierre » qui tombe a la conſcience de ſa chûte, & » s'imagine qu'elle fait effort pour continuer » ſon mouvement; cette pierre, par cela même » qu'elle a le ſentiment de ſon effort, s'ima- » ginera qu'elle eſt libre & qu'elle perſévere » à ſe mouvoir, uniquement parce que telle » eſt ſa volonté : voilà quelle eſt cette liberté

» tant vantée : elle consiste seulement dans
» le sentiment que les hommes ont de leurs
» appétits & dans l'ignorance des causes qui
» les déterminent. (*)

Ce raisonnement, dont le *systême* nous a fourni la mille & unieme répétition, n'est qu'un sophisme, qu'avec le simple bon-sens on peut apprécier.

L'homme qui balance, délibere & se détermine, ne peut être comparé avec la pierre qui gravite vers le centre du globe par les loix éternelles du mouvement.

En admettant l'hypothese que la pierre a une volonté, elle n'est pas mue parce qu'elle veut, mais elle veut parce qu'elle est mue : il n'en est pas de même de l'homme; il se détermine parce que son ame est persuadée, & cette persuasion est due, non à des causes méchaniques, mais au suffrage de la raison.

Quand la pierre tombe, c'est par une néces-

(*) Spinosa in epistol. 584, 585.

ſité abſolue, fondée ſur les loix invariables de la gravitation : mais quand je me détermine à ſuivre la pente du plaiſir, ce n'eſt tout au plus qu'en vertu d'une néceſſité morale ; le fataliſte confond ſans ceſſe ces deux néceſſités ; il ſe fait une langue arbitraire, non pour mieux définir les êtres, mais pour en impoſer à la multitude & embarraſſer les philoſophes.

Il eſt un âge ſans doute où l'homme n'eſt pas plus libre que la pierre qui tombe ; c'eſt celui où ſes organes n'ont pas encore acquis tout leur développement ; mais un enfant n'a pas beſoin de liberté, puiſque les portes du monde moral lui ſont fermées ; la nature le conduit en liſieres, juſqu'à ce qu'il apperçoive ſes liſieres ; mais dès que l'œil de ſon entendement eſt ouvert, elle ne veille plus que de loin à ſa ſûreté : alors l'enfant devient homme, & l'homme a droit à la vertu.

Si du moins l'unique danger du fataliſme étoit de faire des ſophiſtes, il faudroit ſe

contenter de mettre ſes partiſans, dans la claſſe des hommes abſurdes qui ſe ſont battus deux cents ans pour l'honneur des quiddités & des entéléchies; mais ce ſyſtême détruit la morale encore plus que la logique, & voilà ce qui met les armes à la main du philoſophe, quoique né le plus tolérant des hommes.

Si le fataliſme eſt la loi de la nature, Dieu qui me rend coupable & qui m'en punit, n'eſt plus que le fléau des mondes & le tyran des êtres intelligens.

L'anéantiſſement de la liberté entraîne celle de toute religion : en effet, dès que tout eſt néceſſaire, il n'y a plus de rapport entre Dieu & l'homme; la chaîne de nos devoirs eſt rompue, & toute eſpece de culte eſt une inconſéquence de l'eſprit humain.

Dès qu'il eſt prouvé que c'eſt le torrent de la fatalité qui m'entraîne, je ne vois pas pourquoi le philoſophe caractériſe mes actions: elles ne renferment ni mérite, ni démérite: Regulus n'eſt pas vertueux, parce qu'il retourne

à Carthage pour y mourir : Néron n'eſt pas criminel, parce qu'il met le feu dans Rome, pour ſe repréſenter la ruine de Troye ; les héros & les ſcélérats ne ſont que les inſtrumens aveugles de la néceſſité.

L'HOMME SEUL.

Si le philoſophe n'a pas le droit de caractériſer mes actions, les légiſlateurs ont encore moins celui de les punir : un artiſte qui briſe ſa montre, parce qu'elle s'arrête, eſt un fol ſans principes ; dans le ſyſtême du fataliſme la loi n'eſt rien, le pacte ſocial eſt rompu & les hommes ſont deſtinés à s'entre-détruire, comme le cerf à être dévoré par le tigre, qui ſera un jour lui-même la proie des vers.

L'entretien qui ſuit, achevera d'éclairer, ſur la liberté, l'homme qui veut s'inſtruire & non diſputer. Charles XII revenoit de Turquie ſans argent & ſans ſoldats, mais toujours ferme dans ſes anciens projets de conquête, & croyant que ſon nom lui ſuffiſoit pour détrôner une ſeconde fois le roi Auguſte & faire trembler le vainqueur de Pultawa dans

PARTIE II.

Pétersbourg ; en paſſant par Leipſick, il alla voir Leibnitz & s'entretint avec lui avec cette noble familiarité qu'un grand roi doit avoir pour un grand philoſophe : voici cette ſinguliere converſation, elle méritoit peut-être de ſervir de dernier chapitre à la *Théodicée.*





Un Roy n'eſt qu'un homme dans le cabinet de Leibnitz.

ARTICLE II.

DIALOGUE ENTRE LEIBNITZ ET CHARLES XII.

LEIBNITZ.

MONSIEUR l'étranger, vous me paroiſſez ſinguliérement éclairé pour un militaire; Platon même s'inſtruiroit avec vous.

CHARLES XII.

Je ne connois Platon, que parce qu'on vous appelle le Platon de l'Allemagne; ma logique eſt la lumiere naturelle : je ne m'amuſe à penſer, que lorſque je n'ai point d'ennemis à combattre, & je n'ai lu de ma vie d'autres livres que Quinte-Curce (*).

(*) L'auteur immortel de la vie de Charles XII dit, que ce prince prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpiroit beaucoup plus encore que le ſtyle ; quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il penſoit d'Alexandre : *je penſe*, répondit-il, *que je voudrois lui reſſembler :* mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans : *Ah !* répondit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes ?*

PARTIE II.

LEIBNITZ.

Vous avez cela de commun avec un héros bien fou, bien respectable, qu'on appelle Charles XII.

CHARLES XII.

Un Héros !.... Leibnitz, vous parlez à un Suédois.

LEIBNITZ.

Je parle à un homme qui pense librement: vous êtes militaire & je suis philosophe; c'est la liberté de penser qui nous rapproche l'un de l'autre : au reste, si vous êtes Suédois, vous avez bien d'autres reproches à faire à Charles XII.

CHARLES XII.

Des reproches au vainqueur de Narva, au conquérant de la Pologne, au guerrier...

LEIBNITZ.

Tous ces Alexandres, en vérité, sont d'étranges gens; ils s'imaginent toujours que l'univers leur sait gré de l'avoir dévasté; ils ne savent pas que leurs défaites sont des cri-

L'HOMME SEUL.

mes envers leur patrie, & leurs victoires des attentats contre le genre humain; mais un Suédois ne se borneroit pas à ces plaintes contre son roi; il lui reprocheroit de réunir dans ses mains le glaive des conquérans & la verge flétrissante du despotisme: n'est-ce pas Charles XII qui écrivoit à la noblesse de ses états, que si elle n'étoit pas tranquille dans son esclavage, il lui enverroit sa botte pour la gouverner? -- Ah, monsieur, une botte, pour gouverner des êtres qui pensent!

CHARLES XII.

Leibnitz. . . . Cette botte, destinée à faire trembler la Suede. . . . Vous la voyez.

LEIBNITZ.

Quoi! vous tenez de ce monarque. . .

CHARLES XII.

Je suis Charles XII. -- Je vous estime assez pour me faire connoître à vous, & même pour me justifier (*).

(*) Charles XII encourageoit la hardiesse de penser dans les personnes qu'il aimoit: il disoit quelquefois au

PARTIE II.

LEIBNITZ.

Ah, sire ! avec tant de grandeur d'ame, pourquoi n'êtes-vous pas le héros d'un peuple libre ?

CHARLES XII.

Leibnitz, je traite mes sujets suivant leur nature ; qu'est-ce que la liberté ? Y a-t-il jamais eu un homme libre ?

LEIBNITZ.

Sire, l'homme libre est l'homme de la nature, les loix n'ont été faites que pour protéger la liberté, & les rois n'existent que pour protéger les loix.

CHARLES XII.

Voilà une rêverie de tous les hommes de cabinet ; mais les hommes d'épée, qui font mouvoir le monde, savent tous que, qui dit un roi, dit un despote, & que les hommes ne sont point gouvernés par les loix, mais par le canon.

---

comte de Croissy : *Veni, maledicamus de Rege.* Allons, disons un peu de mal de Charles XII. *Histoire de ce Prince, page* 342.

Vos philosophes appuient la liberté politique sur ce qu'ils appellent liberté naturelle ; mais c'est une chimere fondée sur une autre chimere. La nature n'a point fait d'être libre; nous obéissons tous nécessairement à l'impulsion d'un premier mobile: je me figure souvent l'univers comme une montre supérieurement travaillée; Dieu en est le ressort, les rois en sont les pivots, & le reste des hommes des roues subalternes.

L'HOMME SEUL.

LEIBNITZ.

Je ne sus jamais ni trahir la vérité, ni flatter les rois, & voici ma réponse.

Il est aussi essentiel à l'homme de naître libre, que de naître avec une tête; il se détermine parce qu'il a la faculté de penser, & il est libre, parce qu'il se détermine.

Mes cheveux ont blanchi dans l'étude de la nature, & je n'ai pu encore me faire une idée d'une cause aveugle : vous êtes surpris qu'il y ait dans l'univers un seul être libre, & moi je m'étonne qu'il y ait un seul être nécessaire.

PARTIE II.

Votre Majesté veut-elle me permettre de lui faire une question?

CHARLES XII.

Leibnitz, votre respect m'offense; je ne suis point ici le souverain de la Suede, je ne suis que Charles XII; mais, quand même je serois le maître de l'Allemagne ...... un roi n'est qu'un homme dans le cabinet de Leibnitz.

LEIBNITZ.

Ah! je vois bien qu'un roi tel que vous, est par-tout un grand homme; mais c'est en réfutant votre opinion que je veux mériter votre estime. — Sire, pensez-vous que l'homme soit un être intelligent?

CHARLES XII.

Oui, lorsqu'à Nerva, avec huit mille Suédois, je défaisois quatre-vingt mille Russes, & que dans Bender je soutenois, avec quarante hommes, un siege contre deux armées, j'avoue que je me suis cru digne de commander à des machines intelligentes.

L'HOMME SEUL.

LEIBNITZ.

Mais ſi vos ſujets ſont intelligens, ils ne ſauroient être des machines ; puiſqu'ils ont un entendement, ils ont une volonté ; ils peuvent donc préférer entre pluſieurs manieres d'être, celle qui contribue le plus à leur félicité : la liberté eſt donc un appanage eſſentiel de la raiſon.

CHARLES XII.

La raiſon!.... voilà le mot ; où eſt la choſe ? Sommes-nous les maîtres de réſiſter à la force invincible qui captive notre entendement ? Vous, Leibnitz, toutes les facultés de votre ame vous portent à penſer ; les miennes m'entraînent à combattre ; vous mourrez en faiſant des livres ; moi je périrai les armes à la main, malgré Bender & Pultawa, malgré mes ſujets, mes ennemis, & tous les rois.

LEIBNITZ.

Il eſt poſſible qu'il ne ſoit plus en notre pouvoir, vous, de n'être pas Alexandre ;

PARTIE II.

moi, de ne pas me traîner avec peine ſur les pas de Platon ; mais nous ne ceſſons d'être libres en ce point, que parce que nous avons abuſé de la liberté.

Il a été un tems où toutes les facultés de notre ame étoient en équilibre ; ce tems a été fort court, mais il a exiſté : la premiere fois que vous vîtes une épée, vous fîtes un raiſonnement & vous choisîtes, parce que vous étiez libre : votre pere vous parla des victoires du grand Guſtave, & votre détermination s'affermit : vous lûtes la vie d'Alexandre, & vous fûtes ſubjugué.

Dans la ſuite les fibres de votre entendement s'accoutumerent à n'avoir qu'une ſorte de vibration, & dès-lors vous ne vîtes la gloire que ſur un champ de bataille ; les rois, voiſins de la Suede, ſembloient endormis ſur leurs trônes ; vous osâtes les menacer, les combattre & les vaincre, & vous vous créâtes un caractere aux dépens de votre liberté.

L'HOMME SEUL.

Si j'osois me citer après le Héros du Nord, je dirois que mon ame a suivi la même marche ; j'étois libre lorsque je n'avois encore rien lu ; Platon me tomba entre les mains, & je préférai à l'inertie de l'opulence l'état sublime de philosophe ; je fis quelques foibles ouvrages qu'on daigna applaudir, & depuis ce moment le desir d'éclairer la terre est devenu aussi fort chez moi, que chez vous la passion de la gouverner ; mais si nous étions nés, vous à Leipsik & moi sur le trône de Stockolm, nous aurions probablement changé de rôle ; Charles XII n'eût été que Leibnitz, & moi j'aurois tenté d'être Charles XII.

CHARLES XII.

Eh bien, supposons que j'étois libre, avant de voir une épée ; mais étoit-il en mon pouvoir de continuer à l'être ? Etois-je le maître de déterminer mes sensations : de voir ou de ne pas voir, cette épée qui devoit me subjuguer ?

LEIBNITZ.

Ce n'est point l'action d'un objet extérieur

sur vos organes, c'est la réaction de votre ame qui a subjugué votre liberté ; dans le premier instant de cette réaction, vous balançâtes la gloire active de l'épée, avec le bonheur tranquille de la paix ; le desir de devenir un héros fut la raison suffisante (*) qui vous détermina, & dès-lors la Suede put se flatter d'avoir son Achille.

Les habitudes qui détruisent la liberté, ne forment point un argument contre son existence; Catilina auroit tort de dire qu'il n'a pu résister à l'ascendant qui l'entraînoit vers le crime, & le Bonze à la force de l'opinion superstitieuse qui met la gloire dans le suicide: l'ame n'a le pouvoir de se déterminer que

(*) On voit dans ce dialogue, que Leibnitz a soin d'éviter de parler des Monades, de l'harmonie préétablie, du principe des indiscernables & autres rêveries sublimes que Charles XII n'étoit pas à portée d'entendre ; cependant il lui échappe, malgré lui, des expressions, telles que *raison suffisante*, qui caractérisent toujours l'homme à systême : quand un philosophe crée de nouvelles idées, il forme une langue nouvelle, & bientôt c'est la seule qui lui devient familiere, parce qu'elle est son ouvrage.

dans le principe de l'habitude ; elle le perd toujours de plus en plus, à mesure que cette habitude s'enracine ; le Romain & l'Indien ont abusé de leur liberté, & j'en conclus qu'ils ont été libres.

L'HOMME SEUL.

Au reste, il suffit de replier un instant son ame sur elle-même, pour être convaincu que la liberté n'est pas une chimere. Je suis en repos : que me manque-t-il pour me mettre en mouvement ? Je me mets en mouvement : que me manque-t-il pour retourner au repos ? Ce pouvoir d'agir est l'ame de toute la nature ; il existe dans tous les êtres sensibles : l'huître qui paroît bornée à un sens, mais qui ouvre ou ferme à son gré son écaille, en jouit aussi-bien que l'habitant de Saturne, à qui peut-être le ciel a donné soixante & douze organes.

CHARLES XII.

Et qu'importe à ma raison que j'aie la frivole puissance de marcher ou de m'asseoir, cracher à droite ou à gauche, de me revêtir du manteau royal ou de cette grossiere redin-

gote ? Ce qui m'intéresse, c'est de faire un bon usage de mon entendement ; c'est de savoir apprécier la gloire ; c'est de la mériter : en un mot, puisque la nature m'a fait intelligent, je dois avoir une raison supérieure à celle de l'huître.

LEIBNITZ.

Voilà, Sire, le point où je desirois vous amener ; l'étendue de la liberté dépend du nombre des organes & de leur perfection ; car, plus l'ame a d'occasions de connoître, plus elle exerce sa faculté de se déterminer : à dix ans, lorsque vos sens internes n'étoient pas encore développés, votre liberté sembloit se réduire aux mouvemens de la machine : par exemple, à vous promener à Upsal ou à rester à Stokolm, à manier un sabre ou à tirer des armes à feu : aujourd'hui votre ame s'occupe de plus grands objets ; elle balance les destinées de l'Europe, elle décide peut-être en ce moment, s'il faut embraser le Nord ou donner des loix à l'Allemagne. Ah, Sire, si jamais

votre liberté devenoit fatale à ma patrie!....

L'HOMME SEUL.

CHARLES XII.

Leibnitz, la patrie d'un homme tel que vous eſt le pays qu'il éclaire, & jamais un homme de génie ne manque de patrie. -- Au reſte, je ne ſuis point ici ſur un champ de bataille, mais dans le cabinet d'un philoſophe; j'examine avec vous ſi je ſuis libre, & je ne penſe point à faire uſage de mon fantôme de liberté.

Oui, Leibnitz, vos raiſonnemens m'étonnent, mais ſans me convaincre; il me ſemble toujours que Dieu a enchaîné ma liberté; ſi j'agis, je ne ſuis qu'un agent néceſſaire (*); en

(*) C'eſt Collins, auteur du fameux livre de *la Liberté de penſer*, qui a le premier réuni ces deux mots contradictoires; ce philoſophe a été combattu par Clarke, mais avec un fiel qu'on ne devoit pas attendre d'un diſciple de Newton; il y a tant de bonnes raiſons à donner à Collins, pourquoi lui dire des injures?

Les erreurs des Fataliſtes ne viendroient-elles pas de n'avoir pas attaché un ſens fixe au mot *néceſſaire?* La néceſſité morale n'eſt point la néceſſité phyſique, & encore moins la néceſſité mathématique; le pape ne ſe promenera point tout nud dans les rues de Rome,

un mot, dans l'univers un ſeul être eſt cauſe, & tous les autres doivent être des effets.

LEIBNITZ.

Je ne vois pas, Sire, pourquoi la premiere cauſe ne nous permettroit pas d'être des cauſes ſubordonnées; vous êtes le deſpote de la Suede; mais vos officiers ſont les deſpotes de leurs régimens, & vos ſoldats mêmes ont été pluſieurs fois les deſpotes des payſans Ruſſes, Polonois ou Coſaques, chez qui ils campoient; je vois dans la nature que preſque tous les êtres ſont des pivots autour deſquels tournent quelques roues & deviennent en même tems les roues d'autres pivots.

Je n'ignore cependant pas, que le métaphy-

---

voilà la néceſſité morale; une roſe ne parviendra pas à la hauteur d'un cedre du Liban, voilà la néceſſité phyſique; le côté d'un quarré ne ſauroit être auſſi long que ſa diagonale, voilà la néceſſité mathématique. La premiere néceſſité proprement n'en eſt pas une: le pape qui ſe promene vêtu, parce qu'il n'eſt pas un inſenſé, ſent aſſez qu'il ne tient qu'à lui de ſe dépouiller de ſes habits pontificaux; la raiſon ne détruit pas la liberté, elle apprend à en faire uſage.

ſicien

ſicien le plus ſubtil ne ſauroit accorder la liberté de l'homme avec la préſcience de Dieu ; cet accord exiſte, mais nous manquons d'idées pour l'entrevoir ; & de termes pour l'exprimer. Toutes les fois que nous avons occaſion de parler des attributs de la divinité, nous nous trouvons dans une mer inconnue, ſans pilote, ſans carte & ſans bouſſole.

L'Homme seul.

Le ſyſtême qui fait de Dieu l'agent univerſel, offre trop d'abſurdité à dévorer : ſi Dieu me force à faire le mal, il ceſſe d'être bon ; s'il me force à faire le bien, je ceſſe d'être vertueux.

Votre Majeſté connoît ſur-tout quels reproches amers l'homme auroit à faire à l'Etre ſuprême, s'il étoit l'auteur du mal. Je ſuppoſe que dans la plaine de Pultawa, le coup de carabine qui vous bleſſa ſi dangereuſement, fût parti de la main d'un de vos propres ſoldats : c'eſt bien aſſez que Dieu eût chargé l'inſtrument meurtrier, qu'il eût allumé le nître, qu'il eût lancé le globe, qu'il eût diviſé

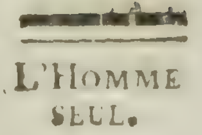
les chairs de votre jambe, brisé votre tibia, & fait éprouver à vos fibres toutes les palpitations de la douleur ; penseriez-vous encore qu'il eût placé le crime le plus atroce dans le cœur d'un de vos sujets, & forcé un guerrier de Charles XII à être un régicide ?

Continuons l'examen de l'hypothese : si ce monstre n'est qu'un instrument dans la main de l'Etre des êtres, comment oseriez-vous le punir ? toutes les loix humaines ne sont alors que des attentats contre la nature, & le sénat de Stockolm, qui feroit écarteler votre assassin, seroit aussi extravagant que Xerxès, qui faisoit battre de verges le Pont-Euxin.

Dieu même seroit le plus barbare des tyrans, s'il punissoit les crimes qu'il fait commettre (*); puisque le crime est sur la terre,

(*) On peut appliquer au systême de la fatalité la comparaison ingénieuse du pere Malebranche, sur la prémotion physique. --- Un ouvrier a fait une statue, dont la tête, qui peut se mouvoir par une charniere, s'incline respectueusement devant lui, pourvu qu'il tire un cordon ; toutes les fois qu'il le tire, il est fort

il ne peut m'empêcher d'être libre, sans cesser d'être Dieu.



Je ne sais si je me trompe; mais le dogme de la nécessité ne conduit qu'à des conséquences atroces; il ressemble à ces cyprès qu'on voyoit autour de quelques temples de la Grece, & qui ne donnoient jamais à ceux qui les consultoient, que des oracles de mort.

CHARLES XII.

Leibnitz, vous calomniez le dogme de la nécessité; loin d'anéantir l'ame, il apprend à braver la mort: tous les héros de Rome étoient fatalistes; ces braves Musulmans qui ont été sur le point d'engloutir la terre, le sont encore; il n'y a de lâches que ces hommes prudens qui s'imaginent vaincre leur des-

---

content des hommages de sa statue; mais un jour qu'il ne le tire point, elle ne le salue pas, & il la brise de dépit: cet ouvrier est-il bon? est-il seulement juste? --- Voyez l'ouvrage du pere Malebranche, qui a pour titre *Réflexions sur la prémotion physique*, *édit. de* 1715. Il y a peut-être autant de philosophie dans cette comparaison que dans le livre si théologiquement prolixe *de l'Action de Dieu sur les créatures.*

tinée. -- J'ai regardé vingt fois autour de moi, & je me suis toujours étonné de ce que les monarchies modernes subsistoient encore : donnez-moi une armée de dix mille fatalistes, & avant quatre ans j'ose conquérir l'Europe.

LEIBNITZ.

Et voilà justement, Sire, ce qui me rend votre systême suspect ; la nature ne dicte point aux hommes de braver la mort : s'il y a encore des êtres intelligens, c'est qu'ils ne luttent point contre le penchant primitif qui les porte à se conserver : la guerre est un art de notre invention, & ses héros sont ceux des hommes, & non ceux de la nature.

Rome que vous citez, a eu une foule d'hommes célebres, & un petit nombre de grands hommes: par exemple, ceux qui n'ont été que guerriers, n'ont été que célebres : Rome gouvernée par des conquérans, sembloit n'aspirer qu'à faire du fracas ; mais Rome gouvernée par Marc-Aurele, est devenue le modele de toute la terre.

L'HOMME SEUL.

Pour les Califes, qui conquéroient pour détruire, qui réuniſſoient à une religion meurtriere un gouvernement atroce, & qui faiſoient brûler dans le même bûcher les hommes & les livres; je ne vois de comparable au crime de les imiter, que celui d'en faire l'éloge.

Pardon, Sire, ſi je m'emporte contre cet art de la guerre, que vous chériſſez avec enthouſiaſme; mais vous avez ſi peu beſoin de la gloire militaire pour être un grand roi! On admire en vous la ſobriété de Scipion, la généroſité de Céſar, & la grande ame de Trajan; faites ſervir tant de qualités au bonheur des hommes : la Suede eſt aſſez vengée des attentats de trois rois; laiſſez reſpirer le Nord, que votre valeur fait gémir depuis tant d'années; oſez devenir le pere de votre peuple : vous avez conſacré la moitié de votre vie à étonner le monde par vos vertus terribles; conſacrez-en le reſte à les faire oublier.

CHARLES XII.

Leibnitz, votre courage redouble mon

eſtime pour vous ; vous jouez votre rôle de philoſophe, avec une ſupériorité dont je n'avois aucune idée ; adieu, je vais jouer le mien au ſiege de Frédericshall. — Je voudrois être Leibnitz, ſi je n'étois pas Charles XII.



ARTICLE III.

HYMNE A LA VERTU.

L'HOMME SEUL.

TOI qui ſubſiſtes malgré le blaſphême de Brutus, & les attentats de l'hypocriſie, appanage ſublime de la liberté des intelligences, ô vertu ! veux-tu faire le bonheur de la terre, inſpire également ceux qui la gouvernent & ceux qui l'éclairent ; dirige la volonté des rois & celle des philoſophes.

Montre-toi aux hommes ſans voile & ſans nuage ; car, jouets ſans ceſſe de leur imagination, ils te revêtent d'ornemens bizarres, & s'accoutument enſuite à n'adorer en toi, que ce qui n'eſt pas toi.

Apprends aux deſpotes, qu'il n'y a point de vertu ſans liberté ; au citoyen, qu'obéir aux loix, c'eſt obéir à ſoi-même ; à l'homme ſuperſtitieux, que la piété ne conſiſte pas dans le ſuicide ; & au philoſophe, qu'il doit étudier les loix de la nature dans ſon cœur & non dans les livres.

Déchire ſur-tout le triple bandeau qui faſcine dans le peuple l'œil de l'entendement; qu'il admire moins ce qu'il ne conçoit pas; qu'il ceſſe de s'indigner du progrès de la raiſon; & qu'il honore davantage la probité des hommes obſcurs, que les vices brillans des hommes en place.

O vertu! tous les êtres s'anéantiſſent devant toi; toi ſeule, tu nous tiens lieu de tous les biens donnés par la nature, ou créés par l'opinion: tu exiſtes, & le mal n'eſt plus ſur la terre.

Puiſſes-tu diriger avec le même ſuccès, mon entendement & ma volonté; car toutes les puiſſances de l'ame, te ſont également aſſujetties: lorſque je t'etudie, tu me parois une grande idée, & lorſque je te pratique, tu n'es plus qu'un grand ſentiment.

Je reconnoîtrai ta douce influence, lorſque je me plairai avec mon ame; lorſque l'amour de l'ordre s'élevera en moi au degré de la paſſion; lorſque je ſentirai que la nature a

imprimé en moi un grand caractere, & que j'oserai achever son ouvrage.

L'HOMME SEUL.

C'est alors que j'attendrai sans murmure & sans empressement, que la mort vienne me frapper ; si le ciel prolonge ma carriere, je souffrirai avec tranquillité, & peut-être avec reconnoissance : si je péris avant le tems, qu'aurai-je à redouter ? C'est la vertu elle-même qui me remettra dans le sein de la nature.



LIVRE III.

DU CORPS HUMAIN.

PARTIE II. ENFIN mon voyage dans le monde intellectuel eſt terminé, & je me retrouve dans un monde ſenſible, où je pourrai diriger mes pas, & prévenir mes chûtes.

La génération de l'homme ſera le premier objet de mes diſcuſſions ! j'examinerai enſuite ce qui conſtitue la beauté ; ce que la nature a fait pour varier l'eſpece humaine, & ce que les hommes font pour dégrader l'ouvrage de la nature.

Je rechercherai comment on peut travailler à la perfection de ſon être phyſique, augmenter ſa vigueur, entretenir ſa ſanté, & reculer autant qu'il eſt en nous, le terme fatal de ſa deſtruction.

Puiſque l'homme paroît un être mixte, il a des perfections qui tiennent à la fois au corps

& à l'intelligence : telles sont celles qui derivent des principes sur les mœurs ; principes admirables, qui ajoutent le charme de l'intérêt à celui de la beauté ; qui n'apprennent à s'abstenir, que pour multiplier les plaisirs de la jouissance, & contre lesquels l'homme dépravé ne réclame, que parce que son cœur lui a défendu d'être heureux.

Les hommes se sont fait aussi des perfections de préjugé qui dépendent des besoins factices de la société, de la diversité du climat qui les a vu naître, des lumieres de leurs législateurs, & souvent de leurs caprices ; tels sont l'honneur, les avantages qu'on retire de la noblesse, de l'opulence, &c. Toutes ces perfections émanent plutôt du rafinement des hommes policés, que des loix invariables de la nature ; peut-être aussi ne fait-on par-là que dégrader l'être, qu'on veut relever au-delà de sa juste hauteur ; comme les artistes blasés, qui ont voulu créer un nouvel ordre composite, ont dégradé l'architecture.

Quoi qu'il en ſoit, l'examen de ces perfections de préjugé ne tient pas immédiatement au tableau de l'homme phyſique; de pareilles queſtions ne trouveront leur place que dans la quatrieme partie de cet ouvrage.

Mes réflexions philoſophiques ſur la beauté naturelle & ſur la beauté de convention, conduiſent à diſcuter quelle eſt celle que nous avons le droit d'altérer, & ſi nous avons le pouvoir légitime de nous retrancher nous-mêmes de la claſſe des êtres, & de faire divorce avec Dieu, l'homme & la nature.

Cette queſtion importante du Suicide terminera la ſeconde partie de cet ouvrage, & complettera ainſi ce qui regarde les devoirs de l'homme envers lui-même.

Parmi les recherches, d'une utilité généralement reconnue, où m'a entraîné le ſujet que je traite, il en eſt dont le but ne peut être apperçu que par ces lecteurs d'un ordre ſupérieur, qui ſont accoutumés à embraſſer

d'un ſeul coup-d'œil tout l'enſemble d'un grand ouvrage, & à faire eux-mêmes les livres qu'ils liſent : telles ſont les queſtions ſur l'hermaphrodiſme, ſur l'analogie entre les ſexes, ſur le mêlange des eſpeces, &c. Au reſte les diſcuſſions de ce genre ſeront courtes : dans certaines matieres, dès qu'on eſt entendu, on a tout approfondi.

L'HOMME SEUL.



CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES OPINIONS ANCIENNES ET MODERNES SUR LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.

PARTIE II.

POURQUOI ne m'occuperois-je pas quelques momens des erreurs de nos ancêtres & de celles de nos contemporains, sur-tout si ces erreurs intéressent le philosophe, si elles portent l'empreinte du génie, & si elles donnent lieu d'admirer encore plus l'esprit humain.

Ce que les anciens & la plupart des modernes ont dit de la génération de l'homme, pourroit s'entendre dans le sens le plus étendu de la génération de tous les êtres organisés; car ils ne sont tous que les anneaux de la même chaîne; de plus, la nature n'a probablement qu'une loi, avec laquelle elle régit l'univers; elle produit, par la voie la plus simple, les phénomenes les plus extraordinaires; tandis que nous, avec nos machines compliquées, nous ne produisons rien.

ARTICLE PREMIER.

CHAR SUBTIL DE PYTHAGORE.

L'HOMME SEUL.

Il eſt inutile de percer le nuage des ſiecles qui ont précédé Pythagore, & d'examiner ce que des écrivains tels que Manethon & Sanchoniaton ont pu penſer de la génération de l'homme; les fragmens qui nous en reſtent ſemblent ſi peu authentiques, leur opinion eſt ſi fort enveloppée des nuages mythologiques de la Théogonie, que leur doctrine appartiendroit bien moins à eux qu'à leurs interpretes.

Pythagore intéreſſe bien plus les philoſophes, parce que ce légiſlateur de l'Aſie a fait une ſecte en Europe, & que ſon nom a encore ſubſiſté avec gloire, lorſque ſes livres & ſes diſciples n'étoient plus.

Cependant il ne faut pas trop juger de Pythagore par ce qu'en ont écrit Diogene, Laërce, Porphyre, Jamblique & Hiéroclès.

La doctrine du maître, à force d'être commentée par ces enthousiastes, ne nous est parvenue que défigurée; comme un rayon de soleil, qui parcourt l'athmosphere, ne parvient qu'altéré, au prisme qui le décompose.

Ce sage qui, persuadé de la sublimité de la science des nombres, avoit construit l'univers avec quelques regles d'Arithmétique (*), étoit moins visionnaire quand il parloit de la génération des animaux : il disoit que tout ce qui a vie naît d'une semence. Ainsi on peut le regarder comme le premier apôtre de doctrine des germes préexistans.

Il est vrai que cette grande idée étoit défigurée par les paradoxes qui l'accompagnoient. Pythagore assuroit que l'homme est une substance qui descend du cerveau de son pere, & qui est développée par une vapeur ignée.

(*) *Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficisci volunt omnia.* --- Cicer. *academ. Quest. lib. II.* --- Voyez aussi Aristote, *métaphys. Lib. XII, cap. 3.*

La

La ſubſtance formoit le corps de l'enfant, & ſon ame devoit ſon origine à la vapeur. Pour comble de ſingularité, cette ame étoit double ; l'une conſtituoit l'entendement, & l'autre la ſenſibilité : cette derniere, dans la langue du philoſophe, s'appelloit *le char ſubtil de l'ame :* ainſi, pour rendre ce ſyſtême avec ſon appareil oriental, quand le fœtus étoit développé, l'entendement montoit ſur la ſenſibilité, & les rênes à la main gouvernoit la machine.

L'HOMME SEUL.

Des rabbins, jaloux de la gloire de Pythagore, ont prétendu que ce philoſophe avoit puiſé dans le Pentateuque ſa diviſion des deux ames, & qu'il l'avoit altérée en faiſant de l'une un char ſubtil, au lieu d'en faire un vaiſſeau, comme il eſt clairement démontré dans les livres myſtiques de la cabale, qu'on a tant cités & ſi peu lus.

Sans entrer avec les rabbins dans leur *vaiſſeau ;* ſans monter avec Pythagore dans ſon *char ſubtil*, pour faire des hommes avec des

PARTIE II.

vapeurs, je me contenterai d'obſerver que le légiſlateur de l'Inde a rendu un grand ſervice à la philoſophie, en avançant que le néant ne pouvoit produire l'être : ce premier pas vers la lumiere, peut conduire le phyſicien à entr'ouvrir le voile de la nature; & Pythagore a plus mérité du genre humain par cette grande idée, qu'il ne s'en eſt joué par les rêveries qui l'accompagnent.

Hypocrate, dans la ſuite, ne fit que rectifier l'idée de Pythagore ſur les germes préexiſtans; il ſuppoſa que ces êtres inviſibles flottoient dans l'air, s'introduiſoient dans les animaux par la reſpiration, & ſubiſſoient un premier développement dans le ſang, & un ſecond dans l'utérus (*). Il eſt vrai que ſuivant ce principe la femelle pouvoit concevoir ſans le ſecours du mâle; mais peu importoit au docte médecin, pourvu qu'il établît un ſyſtême & qu'il fît ſecte.

(*) *De Diatâ, lib. I.*

ARTICLE II.

Homœomerie d'Anaxagore.

L'Homme seul.

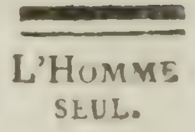
Anaxagore, un des oracles de la Grece & qui y mourut de faim, ne pouvant expliquer le myſtere de la génération, bâtit un ſyſtême fort ingénieux ſur les débris de celui de Pythagore; il prétendit que rien proprement ne naiſſoit & ne périſſoit; mais que les eſſences des êtres conſiſtoient dans un principe actif, d'où elles étoient émanées, & dans lequel elles ſe réduiſoient; car, ajoutoit-il, il y a dans la nature une matiere commune aux animaux & aux végétaux, qui ſert au développement de tous les êtres organiſés: cette matiere, toujours active, s'aſſimile ſans ceſſe avec des corps homogenes, & c'eſt en s'aſſimilant avec eux qu'elle paroît engendrer: il ſuit de cette théorie que les eſpeces animales ne ſauroient jamais s'épuiſer; tant qu'il y aura des individus, l'eſpece ſera dans ſa force; le

genre humain est aussi neuf aujourd'hui qu'il l'étoit, lorsque Prométhée vivifia son argille avec un rayon du soleil, & il subsistera de lui-même bien plus long-tems que les dieux; car les dieux ne sont rien, quand on les met en parallele avec la nature (*).

(*) Le fond de cette doctrine est assez développé dans Lucrece, le plus hardi des poëtes philosophes. --- Voici ce qu'il en dit au livre premier de son poëme, traduction de la Grange. --- Tome I, page 77, &c.

« Approfondissons maintenant l'homœomerie d'A-
» naxagore; c'est le nom que lui donnent les Grecs,
» & la disette de notre langue ne nous en fournit point.
» .... Les os, suivant lui, sont formés d'un certain
» nombre de petits os, les visceres d'un certain nombre
» de petits visceres : plusieurs gouttes de sang réunies
» donnent naissance au fluide qui coule dans nos veines;
» plusieurs molécules d'or composent ce métal pré-
» cieux : le feu & l'eau naissent de particules de feu &
» d'eau, & tous les corps, en un mot, de l'assemblage
» d'élémens similaires.

» Il prétend encore que les corps renferment en eux-
» mêmes les élémens de mille autres; mais que ceux-là
» seuls paroissent à l'œil, qui répandus en plus grand
» nombre dans les corps & placés à la surface, sont par
» cette raison exposés à la vue. » --- Lucrece réfute les principes d'Anaxagore, à mesure qu'il les expose; mais comme c'est avec la mauvaise physique de son siecle, il est inutile de s'y arrêter.



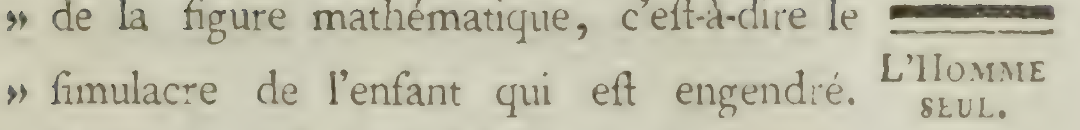
On voit dans ce ſyſtême, nommé par les Grecs *Homœomerie*, le germe des molécules organiques que l'ingénieux Buffon a rendues ſi célebres : au reſte, ſi Anaxagore avoit le génie de notre Pline, il n'avoit pas ſon microſcope; loin de faire comme lui, de belles expériences ſur la génération, il enſeignoit publiquement que le ſoleil n'étoit qu'une maſſe de feu, un peu plus groſſe que le Péloponeſe.



ARTICLE III.

Simulacres de Platon.

Partie II. Platon, le plus ſublime rêveur dont l'Europe s'honore, avoit une trop haute idée de ſon génie, pour ſuivre d'autres ſyſtêmes que ceux qu'il avoit créés. « O Athéniens, diſoit-il, » on vous trompe quand on explique la géné- » ration des êtres par des molécules orga- » niſées, ou par des germes préexiſtans; laiſ- » ſez là les ſophiſtes & écoutez les géometres. » Tous les corps de l'univers ſont des ſimu- » lacres réfléchis & des types de Demiur- » gos. ... Vous ne m'entendez pas, je vais » m'expliquer davantage. --- L'eſſence de » toute génération conſiſte dans l'unité de » l'harmonie triangulaire; le ſimulacre du pere » qui engendre, & celui de la mere dans » lequel on engendre, peuvent bien conſtituer » deux côtés du triangle; mais pour le rendre » parfait, il faut y joindre le troiſieme côté



L'HOMME SEUL.

» de la figure mathématique, c'eſt-à-dire le » ſimulacre de l'enfant qui eſt engendré. » Voilà la clef du ſyſtême de la nature : » tout s'explique, comme vous le voyez avec de » l'harmonie, des ſimulacres & des triangles. »

Les diſciples de Platon ne l'entendoient guere ; mais ils l'en admiroient davantage : pour les femmes d'Athenes, qui ſe faiſoient initier dans ces myſteres philoſophiques, elles feignoient d'entendre, & pour preuve de leur intelligence, elles alloient, en quittant Platon, eſſayer de mettre de l'harmonie entre leurs ſimulacres & ceux de quelques Grecs jeunes & aimables, tels qu'Alcibiade.



ARTICLE IV.

Faculté génératrice d'Aristote.

Partie II. Les Grecs n'étoient guere plus avancés, quand ils quittoient Platon pour écouter Ariſtote. Il n'y a rien de plus ſimple, diſoit ce dernier, que l'acte de la génération : la liqueur ſéminale du mâle ſe mêle avec celle de la femelle, alors la matiere prend une forme particuliere, & de-là s'enſuit un animal. -- Fort bien : mais quel eſt le principe de ce réſultat ? -- C'eſt la faculté génératrice. -- Encore mieux : mais qu'eſt-ce qu'une faculté génératrice ? -- Ici ſe taiſoit le précepteur d'Alexandre.

Depuis Ariſtote juſqu'à Deſcartes aucun phyſicien ne s'aviſa d'avoir un ſentiment à lui, ſur la génération : on ſe borna pendant tant de ſiecles à commenter les ouvrages de ce grand homme ou à les flétrir, à les mettre ſur l'autel ou à les brûler.

ARTICLE V.

Loix méchaniques de Descartes.

L'Homme seul.

Descartes lui-même adopta le premier principe d'Ariſtote, & n'oſa différer de lui, que par l'explication qu'il en donnoit : ce philoſophe ſuppoſoit donc que le fœtus ſe formoit du mêlange de deux ſemences; mais au lieu d'attribuer la génération à la *faculté génératrice*, il diſoit que ce phénomene s'opéroit par les loix du mouvement. Les molécules des deux ſpermes fermentoient enſemble, & il s'en formoit auſſi-tôt un cœur, un nez & des oreilles; une ſeconde loi méchanique empêchoit qu'il n'y eût deux nez & deux cœurs dans le même individu, & une troiſieme arrangeroit chaque moule, de maniere que le cœur ne fût pas ſur la tête, & le nez ſous les pieds. Si on avoit fait quelqu'autre objection à Deſcartes, il en auroit été quitte pour

PARTIE II. en créer une quatrieme. Ainſi, avec ſa fabrique des loix du mouvement, il eût été difficile au philoſophe, je ne dis pas d'être battu, mais de reſter court.



ARTICLE VI.

OVAIRES D'HARVEY.

L'HOMME SEUL.

ENFIN on s'apperçut, vers le renouvellement des ſciences, que des ſciences, que des ſyſtêmes en phyſique ne prouvoient rien, ſi ce n'eſt l'eſprit du philoſophe; on fit donc des expériences, & les myſteres de la nature furent ſur le point d'être dévoilés par les anatomiſtes.

Le médecin d'Aquapendente qui apprit, dit-on, à Harvey le ſecret de la circulation du ſang, fut le premier qui tenta des expériences relatives à la génération, attendant, pour juger la nature, qu'il l'eût aſſez obſervée; mais, ſoit qu'il ne fût pas encore aſſez dépouillé des anciens préjugés ſur les premieres cauſes, ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtrumens, il n'ajouta rien à la maſſe des vérités reçues ſur le principe de la génération.

Harvey eſt le premier des modernes dont

les idées méritent quelqu'attention. On ſait que le roi d'Angleterre, Charles I, lui abandonna toutes les bêtes fauves de ſes parcs pour faire ſes expériences, & que ce médecin en fit un maſſacre ſavant : à force de diſſéquer des matrices de biches, le phyſicien apperçut un point animé s'agiter dans la liqueur cryſtalline qui l'enveloppoit; ce point animé eſt l'origine du fœtus : on le voit bientôt ſe développer par degré, juſqu'à ce que l'être organiſé paroiſſe à la lumiere (*) ; ainſi c'eſt de l'examen de ce point qu'il faudroit partir, pour faire une hiſtoire philoſophique de l'homme.

Mais Harvey, en faiſant des expériences ſur l'êtree qui vient d'être engendré, n'en a point fait ſur l'acte même de la génération : auſſi, quand il a quitté le ſcalpel, il n'a plus créé que des ſyſtêmes. Ce médecin prétend que le fœtus ſe trouve en abrégé dans les

(*) *Guill.l. Harvey, de Cervarum & Damarum coïtu exercit.* LXVI.

L'HOMME SEUL.

ovaires de la femelle, qui communiquent avec la matrice par les trompes de Fallope, que le ſperme du mâle ſert tout au plus à détacher l'œuf & à le porter dans la matrice où il s'organiſe; & ainſi l'homme ne devient pas pere en donnant naiſſance au fruit, mais ſeulement en le faiſant tomber de l'arbre où l'a placé la nature.

Comme avec un peu d'eſprit & beaucoup d'érudition, on trouve tout chez les anciens, on leur a fait honneur, même de ce ſyſtême des ovaires; on le trouve, dit-on, dans un conte d'Hérodote, qui rapporte que le ſable d'Egypte avoit produit des poiſſons (*); & dans un paſſage d'Hypocrate, qui compare un fœtus de ſix jours à un œuf crud dont on a ôté la coquille (**). Cette opinion eſt

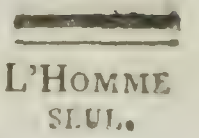
(*) *Hérod. Lib. II* Il eſt vrai qu'il ajoute que ces poiſſons nâquirent des œufs que les meres avoient laiſſés dans le ſable, au tems du débordement du Nil. — Ainſi ces œufs furent, ſans doute, fécondés par les rayons du ſoleil.

(**) *Tome I, page 135, de naturâ pueri, ex. 4.*

bien plus évidemment consignée dans un texte de Macrobe, où cet auteur dit que l'œuf est le résultat de la semence & le principe de génération (*). — Mais surement Harvey avoit trouvé son systême en dissèquant des biches, plutôt qu'en lisant les *Saturnales*.

Ce qui surement n'est ni dans Macrobe, ni dans Hypocrate, ni dans Hérodote, c'est l'explication qu'Harvey donne du systême des ovaires. Ce médecin interprete tout le mystere de la génération, avec des comparaisons de rhéteur. — Comment le mâle féconde-t-il la femelle? comme l'aimant en touchant le fer lui communique le magnétisme. -- Quel rapport y a-t-il entre le fœtus & la matrice? celui qui est entre le cerveau & les idées. -- La matrice conçoit le fœtus, comme le cerveau les idées qui viennent s'y arranger. -- Il faut avouer que la lecture d'Harvey seroit bien plus utile pour former des poëtes que des naturalistes.

(*) *Saturnal. Macrob. lib. 7, cap. 16.*



L'HOMME SEUL.

Environ quarante ans après Harvey, Malpighi, meilleur obſervateur que lui, s'aviſa de répéter ſes expériences ſur un œuf qui n'avoit point été couvé : le médecin Anglois s'étoit imaginé que rien ne ſe formoit les deux premiers jours de l'incubation, & que le troiſieme le fœtus s'annonçoit par l'organiſation du cœur : l'Italien, au contraire, apperçut dans le point animé de l'œuf qui n'avoit point été couvé, la membrane de l'amnios où nageoit le fœtus ; d'où il conclud avec raiſon que le fœtus exiſtoit en entier dans l'œuf avant l'incubation (*). L'anatomiſte ſuivit le développement de ſon poulet, depuis cet inſtant juſqu'au vingt-unieme jour qu'il caſſa ſa coquille ; & il acheva de ſe convaincre qu'Harvey avoit vu dans ſon œuf ſes propres idées, & non la marche de la nature.

Tous les anatomiſtes du dix-ſeptieme ſiecle

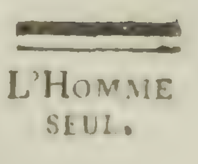
(*) Ce fait avoit déjà été obſervé par un *Joſeph de Aromataris*. --- *Voyez* Préface des Obſervations de l'Hollandois Schrader ſur le livre d'Harvey,

qui étudioient la génération des animaux, commençoient toujours par être de l'avis d'Harvey sur la production de tous les êtres organisés, par les œufs : quelques-uns allerent même plus loin, & crurent appercevoir les enveloppes du fœtus dans les ovaires des femelles. L'évêque Stenon, grand oncle de Winslow, prétendit le premier, malgré Vanhoorn, à la gloire de cette découverte : le médecin Anglois Graaf la disputa à Stenon, & ensuite le fameux Swamerdam à Graaf : il s'est trouvé après de grandes querelles sur cette nouvelle dent d'or de Silésie, qu'elle n'existoit point ; & que les physiciens, qui se contestoient l'honneur d'avoir vu les premiers les œufs des ovaires, n'y avoient rien vu.

On modifia dans la suite le système des ovaires ; mais Harvey modifié ne se trouva pas plus conséquent qu'Harvey dans son état naturel : ainsi l'œuf qui renfermoit le genre humain se cassa. Des anatomistes qui avoient de bons microscopes, & une plus

belle

belle imagination encore, virent ou crurent voir des animaux dans la ſemence du mâle; alors on abandonna les œufs de la femelle, & le monde philoſophique parut tourner ſur un axe nouveau.


L'HOMME SEUL.



ARTICLE VII.

Animalcules spermatiques de Leuwenhœck et d'Harsœker.

PARTIE II. C'EST Leuwenhœck & Harſœker qui opérerent cette grande révolution dans l'anatomie. Ces phyſiciens examinant à la lentille d'un microſcope le ſperme humain, y découvrirent une multitude d'animalcules qui nageoient en toutes ſortes de directions : comme ils aimoient beaucoup à calculer, ou du moins qu'ils avoient le coup-d'œil très-géométrique, ils compterent un jour cinquante mille de ces embryons dans une goutte de ſemence de coq, qui n'égaloit pas en groſſeur un grain de ſable. D'autres anatomiſtes répéterent ces expériences ſur d'autres animaux, & le microſcope fit preſque toujours voir dans chaque goutte de ſperme un océan habité par des milliers de poiſſons.

Comme le microſcope de la prévention

L'HOMME SEUL.

grossit beaucoup plus les objets que le meilleur microscope des artistes, un nommé Dalempatius écrivit dans une dissertation envoyée à Bayle, qu'il avoit reconnu dans la semence de l'homme de petites anguilles qui frappoient de la queue le fluide où elles nageoient ; & que dans le tems qu'il examinoit avec admiration ce phénomene, un de ces animalcules se defit de sa peau comme le serpent, & se métamorphosa en homme, de maniere que l'observateur apperçut distinctement ses jambes, ses bras, sa tête & sa poitrine; seulement son envéloppe resta derriere son col, & lui servit de capuchon (*). Au reste, puisqu'en divers siecles des hommes éclairés ont vu dans l'air des soldats de feu qui se livroient bataille, on peut pardonner à de jeunes physiciens de voir dans le monde infiniment petit du microscope, des anguilles, des chrysalides & des capucins.

(*) *Voyez* Nouv. de la république des lettres, année 1699, page 552, & Astruc, *de Lue Vener. Lib. VIII*, *cap.* 43.

PARTIE II.

Leuwenhœck, qui n'étoit pas jeune quand il faisoit ses calculs microscopiques, a peut-être renchéri sur Dalempatius : il a prétendu démêler dans les animalcules des spermes, le caractere des êtres de chaque espece. Un jour il sortit de son cabinet, avec le même enthousiasme qui fit sortir Archimede tout nud de son bain, lorsqu'il eut résolu le problême de la couronne : il appella ses voisins, & leur fit remarquer dans la semence d'un belier, de jeunes brebis qui marchoient en troupe & suivoient avec timidité leur conducteur. -- Que devoit répondre un homme tel que Locke, à un voisin de Leuwenhœck, qui après l'expérience lui auroit dit : *J'ai vu?* -- Rien : mais faire un nouveau chapitre sur la foiblesse de l'esprit humain.

Un prodige, je crois, encore plus grand que les découvertes de Leuwenhœck & de Dalempatius, c'est la connoissance réfléchie que les anciens avoient des animalcules spermatiques sans le secours du microscope : on

L'HOMME SEUL.

ne peut nier que cette idée ne se trouve clairement dans les œuvres de Platon & d'Hypocrate. L'oracle de la médecine dit expressément que *la semence des animaux est pleine d'animalcules qui se développent* (*) ; & le disciple de Socrate a écrit dans son Timée, qu'on *semoit dans l'utérus comme dans un champ, des animaux que leur petitesse déroboit à la vue* (**). Quoi ! ne ferions-nous que glaner d'après les anciens, soit lorsque nous moissonnons des erreurs, soit lorsque nous recueillons des vérités ?

Quoi qu'il en soit, de ce fait qui intéresse peut-être plus les bibliographes que les philosophes, il est certain que l'édifice, soit bâti, soit raccommodé par Leuwenhœck & Harsoëker, n'a qu'une base de sable : comment un million d'animalcules font-ils effort à-la-fois pour entrer dans l'œuf, & n'y en a-t-il qu'un qui s'y loge pour le féconder ? pour-

(*) Lib. I, *de Diæta*, *sect.* 17.
(**) *Platon. Tim. tome III*, *page* 91.

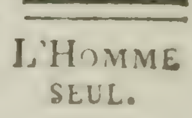
PARTIE II.

quoi l'appareil d'un million de causes pour ne produire qu'un effet ? reconnoît-on à ce méchanisme la main de la nature ?

Un naturaliste plein de talens & de connoissances, qui n'osoit rejeter les animalcules microscopiques, prétendit, il y a environ un demi-siecle, que c'étoient de petits vers qui vivoient dans le sperme, comme les Ascarides dans le corps humain, & il les retrancha de la classe des êtres générateurs (*) : on lui objecta que ces vers séminaux ne se trouvoient ni dans les enfans ni dans les eunuques, & il répondit que dans Origene ou Combabus ils étoient morts, & que dans les autres ils étoient si petits qu'on ne les voyoit pas : solution d'un homme qui cherchoit moins à éclairer qu'à ne pas rester court.

Quelques anatomistes qui croyoient deviner la nature, aussi aisément qu'ils unissoient Harvey & Leuwenhœck, firent dans la suite un

(*) *Lettre philosophique sur la formation des sels & des crystaux*, page 90.



ſyſtême mixte des œufs & des animalcules; ils ſuppoſerent que la petite anguille du ſperme s'élançoit impétueuſement dans l'ovaire, & là trouvant un œuf propre à la loger, le perçoit & y prenoit ſon premier accroiſſement, juſqu'à ce que ſon poids la fît tomber avec ſa chryſalide dans la matrice : ces anatomiſtes ont été bien étonnés dans la ſuite, quand le Pline de la France leur a prouvé qu'il n'y avoit dans l'acte de la génération ni œufs ni anguilles.



ARTICLE VIII.

JAUNE D'ŒUF DU BARON DE HALLER.

PARTIE II. L'OPINION des animalcules, comme celle des œufs, sont peut-être deux branches du système des germes préexistans, il est vrai que la femme des disciples d'Harvey n'a plus le privilege de renfermer dans son ovaire tout le genre humain, c'est l'homme de Leuwenhœch qui contient dans sa semence toute sa postérité; mais si un monde entier préexiste dans un germe, qu'importe au fonds que ce germe soit un amas d'œufs ou un troupeau d'anguilles!

Un des derniers défenseurs des germes préexistans & des plus éclairés sans doute, est le baron de Haller, le philosophe qui peut-être a le mieux étudié l'économie animale, & porté avec le plus de courage le flambeau de l'expérience dans toutes les parties de l'Histoire naturelle.

L'HOMME SEUL.

. . . . . Si pergama dextrâ
Defendi possent etiam hac defensa fuissent.

On ne sauroit contester que cet illustre physicien n'ait fourni pour son système le fait le plus décisif qu'on ait encore produit, en faveur de la préexistence des germes à la fécondation : il s'agit du jaune de l'œuf, qui compose un tout organique avec les intestins de l'embryon; or, ce jaune se voit dans les œufs qui n'ont pas été fécondés : le germe du fœtus préexiste donc à la fécondation (*).

(*) Voici comment Charles Bonnet, dans sa *Contemplation de la Nature*, expose cette découverte : « Une membrane tapisse intérieurement le jaune de » l'œuf, & cette membrane, qui n'est que la conti- » nuation de celle qui revêt l'intestin grêle du poulet » est commune à l'estomac, au pharinx, à la bouche, » à la peau & à l'épiderme : une autre membrane » revêt extérieurement le jaune, & cette membrane » n'est que la continuation de celle qui recouvre l'in- » testin. Elle s'unit au mésentere & au péritoine ; les » arteres & les veines qui rampent dans le jaune, tirent » leur origine des arteres & des veines mésentériques » de l'embryon Le sang qui circule dans le jaune, » reçoit du cœur le principe de son mouvement : le » jaune est donc essentiellement une dépendance des

Cette idée paroît portée jusqu'à la démonstration dans les beaux mémoires du baron de Haller, sur la formation du cœur dans le poulet (*), chef-d'œuvre de travail & de sagacité, dont les anciens ne nous ont point laissé de modele, & qu'on ne peut comparer dans les productions modernes qu'à l'histoire des Polypes.

Il faut voir dans les Œuvres de Charles

» intestins de l'embryon, & ne compose avec lui qu'un » même tout organique ; mais puisque le jaune existe » dans les œufs qui n'ont pas été fécondés, il s'ensuit » nécessairement que le germe préexiste à la fécon» dation. --- *Contempl. de la nature*, *tome I*, *p.* 165.

(*) *Voyez* sur-tout la derniere édition de Lausane, qui est en deux volumes in 12. --- L'auteur, en donnant sa physiologie, a dans la suite lié ensemble toutes les parties de son systême : il faut voir dans cet ouvrage important quelles couleurs brillantes il donne au paradoxe de l'évolution. --- *Elém. Physiol. tome VIII*, *lib. XXIX*, *page* 143. Comment il applique ses principes sur l'œuf générateur aux animaux vivipares. *Ibid. page* 154. --- Comment s'opere l'évolution dans les androgynes. *Ibid. page* 155. --- Dans les polypes, *Ibid. page* 158. --- Dans les animaux sans sexe, &c. *Ibid. page* 164. --- Avec une belle imagination on interprete tout dans la nature, même ce qui n'existe pas.

L'HOMME SEUL.

Bonnet (*), avec quel art ce philoſophe a défendu la découverte du baron de Haller, l'enthouſiaſme métaphyſique qu'il met à ſon analyſe, & ſur-tout l'adreſſe avec laquelle il fait ſervir ce fait à expliquer la génération de tous les êtres organiſés : il ſemble, à l'entendre, que le jaune d'un œuf non fécondé ſoit, comme la gravitation, une des clefs de la nature.

L'opinion de la préexiſtence des germes eſt, je le ſais, une des plus belles idées qu'ait enfanté l'eſprit de ſpéculation; elle doit plaire aux diſciples des Grew, des Cudworth & des Malebranche; mais de brillantes rêveries importent peu au progrès des ſciences, & le monde ne s'organiſe pas avec des principes de métaphyſique (**).

(*) Voyez ſur-tout ſa *Contemplation*, ſes *Conſidérations ſur les corps organiſés* & ſa *Palingénéſie*.

(**) J'ai moi-même panché long-tems vers le ſyſtême des germes préexiſtans : j'étois alors bien moins initié que je ne le ſuis dans les myſteres de la nature : tout ce qui étonnoit mon eſprit avoit droit à ma

PARTIE II.

De grands physiciens ont tiré, des expériences de Haller, des conséquences bien opposées à celles qu'en déduit ce célebre naturaliste; ils ont dit que l'union du jaune & du poulet pouvoit être l'effet d'une greffe analogue à celle qui change la forme des végétaux.

Ils ont prétendu que quand même le poulet préexisteroit dans la poule, il ne s'ensuivroit pas nécessairement que le cheval préexistât dans la jument ou l'enfant dans la femme, parce que les êtres vivipares peuvent à toute force ne pas s'organiser comme les êtres ovipares.

Ils ont ajouté que de la préexistence du poulet à la fecondation, il ne falloit pas conclure la préexistence du germe à l'animal générateur : il faut appuyer les hypotheses sur des faits, & non les faits sur des hypotheses.

---

croyance ; j'étois toujours tenté de croire une opinion vraie, parce qu'elle étoit sublime.

On est pour Platon à vingt ans :
On ne lit que Locke à quarante.

ARTICLE IX.

PRÉEXISTENCE DES GERMES AVEC SES DEUX BRANCHES, LA DISSÉMINATION ET L'EMBOITEMENT.

L'HOMME SEUL.

LE chevalier Vallisnieri eſt un des naturaliſtes qui a fait les meilleures expériences ſur la production des animaux; il réſulte de ſes obſervations (*) combinées avec celles de Malphigi, ſon maître en anatomie, que les prétendus œufs qu'on découvre dans les teſticules des femelles, ne ſont que des véſicules ou réſervoirs d'une liqueur deſtinée à contribuer à la génération : cependant, comme il étoit prévenu pour le ſyſtême d'Harvey, il s'imagina que l'œuf qu'il n'avoit jamais pu trouver, dans la multitude infinie d'animaux

(*) Voyez *Hiſtoria della generazione dell' Homo e degli animali*, ouvrage plein de recherches & de ſaine philoſophie, qui fut imprimé pour la premiere fois à Veniſe en 1721.

qu'il avoit disséqués se trouveroit un jour, & il mourut en le cherchant.

Vallisnieri est un des grands Apôtres des germes préexistans; il suppose que l'ovaire de la premiere femme (qui cependant n'en avoit point), contenoit des œufs, qui renfermoient d'autres êtres organisés avec leurs ovaires, jusqu'au terme de la destruction de l'espece humaine : cette quantité prodigieuse de générations contenues, par un ordre toujours décroissant, dans l'œuf d'une femme, n'effrayoit point l'imagination du naturaliste; il aimoit à voir les mondes, comme des boëtes d'enfant, renfermées les unes dans les autres : cette idée hardie étoit prouvée aux poëtes par *l'Essai sur l'Homme* de Pope, & le calcul de l'infini sembloit le démontrer aux géometres.

Cependant, comme le systême des germes préexistans menoit indirectement à conclure qu'une vierge pouvoit enfanter, les physiciens, alarmes de l'absurdité de ce corollaire, cor-

rigerent leur paradoxe par un autre. Ils prétendirent que tous les hommes furent renfermés, il eft vrai, dans l'ovaire de la premiere femme; mais qu'ils étoient fans vie, & que le fperme du mâle eft toujours néceffaire pour vivifier ces froides ftatues : cette idée confolante pour les hommes, réjouit beaucoup les deux fexes; & les peres fe trouverent flattés d'avoir au moins quelques parts à la production de leurs enfans.

L'HOMME SEUL.

Il y a deux moyens d'expliquer le principe de la préexiftence; ou bien les germes de tous les êtres font répandus par-tout, & s'organifent quand ils rencontrent des matrices qui leur conviennent; ou bien ils font tous emboîtés les uns dans les autres, & ils fe développent fucceffivement : mais le philofophe, qui fe décide par l'évidence, ne trouve pas même un certain nombre de probabilités dans ces deux hypothefes.

Le fyftême de la diffémination eft d'abord fi fingulier, que dans ce fiecle même où les

paradoxes les plus extraordinaires ont leurs enthousiastes, celui-ci a trouvé très-peu de partisans : on a de la peine à croire comment ces germes résident indifferemment dans les solides les plus denses, & dans les fluides les plus rares ; [par exemple] dans le diamant, & dans le feu solaire : on ne peut se figurer comment ils subsistent inaltérables au milieu des mixtes qui se dissolvent sans cesse. On demande par quelle voie ils pénetrent dans les testicules, & s'il est vrai qu'on puisse respirer des germes d'hommes ?

Cependant, quelle que soit cette opinion, ses partisans ont peut-être moins d'absurdites à dévorer que ceux de l'emboîtement. « Un » globule de lumiere, a dit un de ses plus » ingénieux défenseurs (*), entre par mil- » liards dans l'œil d'un animal vingt-sept » millions de fois plus petit que le ciron. Mais » l'esprit humain perce encore au-delà de ce

(*) *Considération sur les corps organisés*, tome I.

L'HOMME SEUL.

» globule de lumiere; il en voit ſortir un » autre univers, qui a ſon ſoleil, ſes planetes, » ſes végétaux, ſes animaux; & parmi ces » derniers un animalcule qui eſt à ce nouveau » monde ce que l'être microſcopique, dont » on vient de parler, eſt au monde que nous » habitons. »

Quand l'ingénieux Harſoëker eut bâti ſon hypotheſe des animalcules, & qu'il ſe fut propoſé de la ſubſtituer à l'hypotheſe des œufs, il ne manqua pas d'attaquer le grand principe de Valliſnieri ſur les développemens; il examina, la plume à la main, le rapport de grandeur qui ſe trouveroit, entre la graine d'une plante développée la premiere année de la création, & celle qui, après une ſérie étonnante de reproductions, ſe développeroit la derniere année du ſoixantieme ſiecle; & il trouva que ce rapport ſeroit, comme l'unité ſuivie de trente mille zéros eſt à l'unité (*).

(*) Voyez lettre d'Harſoëker dans la *Bibliotheque ancienne & moderne*, tome XVIII, année 1722.

Harsoëker, dont la plume étoit enchaînée par son attachement à des erreurs que leur antiquité rend respectables, ne tira pas même de cette objection tout le parti qu'il pouvoit en tirer : il devoit laisser aux sectaires l'hypothese absurde que le monde n'a que six mille ans d'antiquité, & examiner le rapport qu'il pouvoit y avoir entre la premiere graine qui fut fécondée, lorsque notre globe, élancé du sein du soleil dans son orbite, fut assez refroidi pour se prêter à la végétation, & le dernier germe contenu dans cette graine, dont le dernier des êtres animés verra le développement ; alors le calcul du physicien eût bien autrement effrayé l'imagination, & le systême de la préexistence des germes, à force de paroître au-dessus de la raison, eût été confondu avec ceux qui le contredisent.

Les partisans de Vallisnieri, aguerris aux calculs d'Harsoëker, lui répondirent en lui en opposant d'autres qu'il est difficile de contester : ils dirent qu'une baleine qui, de l'état

L'HOMME SEUL.

de germe a paſſé au point de développement où elle peſe cent trente mille livres, aura été dans le ventre de ſa mere, ſept cents quarante-huit millions huit cents mille milliards de fois plus petite, que lorſque par ſa taille coloſſale elle eſt parvenue à obtenir l'empire des mers (*) -- & l'apôtre des animalcules ſe crut terraſſé.

Obſervons en général que tous ces calculs, ce débordement de diviſions métaphyſiques, ces ordres d'infiniment petits, renfermés les uns dans les autres, peuvent plaire à l'imagination, mais révoltent trop étrangement la raiſon. La matiere n'eſt phyſiquement diviſible à l'infini que pour les fabricateurs des romans Ontologiques, & non pour le philoſophe de la nature.

Si tout le genre humain étoit renfermé dans

(*) On peut voir d'autres calculs de ce genre non moins étonnans dans les œuvres de Boyle, tome II, *Tractat. de utilit. philoſ. experiment.* & dans l'ingénieux Bourguet, *lettr. philoſ. ſur les ſels & les cryſtaux.*

les testicules du premier homme, ou dans les ovaires de la premiere femme, comment rendre raison des alternatives de ressemblance des enfans avec leurs peres ou leurs meres? Si le fœtus est l'animalcule spermatique de Prométhée, pourquoi en se developpant ressemble-t-il à Pandore? S'il n'est que l'œuf de Pandore, pourquoi a-t-il la figure de Prométhee?

Voici une objection bien plus insoluble: Pandore avoit dans son ovaire des œufs mâles & des œufs femelles, ou bien Prométhée renfermoit dans sa semence des vers des deux sexes: or, comment concevoir qu'il y eût à-la-fois dans le même réservoir des êtres qui pussent se développer à l'infini, & d'autres qui ne pussent se développer qu'une fois? Suppose-t-on aisément des œufs mâles & des vers femelles qui n'auront qu'une génération, tandis que des vers mâles & des œufs femelles auront une postérite qui ne pourra s'anéantir?

Le systême de l'emboîtement avec ses deux

branches des œufs & des vers, rend-il raiſon des variétés de l'eſpece humaine? Je voudrois bien ſavoir ſi dans l'ovaire de Pandore, ou dans les teſticules de Prométhée, il y avoit le germe d'une beauté de Géorgie & d'un negre du Zanguebar, d'un Américain imberbe & d'une Hottentote avec ſon chaſte tablier, d'un nain de la Laponie & d'un géant des terres Magellaniques?

L'Anatomie fournit contre l'emboîtement d'autres preuves qu'il eſt inutile d'expoſer (*); mais on peut juger, par la foule des difficultés que fait naître le ſyſtême qui a paru le plus

(*) Il eſt certain qu'il ſe forme dans les corps des êtres organiſés, des vaiſſeaux qui ne tirent point leur origine du développement de quelques parties: ſi on fait la ligature & qu'on coupe le canal pancréatique d'un chien vivant, il s'engendre un autre canal qui ſort du pancréas, & va ſe rendre dans l'eſtomac ou dans le duodenum: de plus, ſi quelques plaies pénetrent dans la ſubſtance de quelques muſcles, il s'engendre de nouveaux vaiſſeaux ſanguins, qui s'anaſtomoſant avec les anciens vaiſſeaux, portent la nourriture aux parties: dans ces deux cas, il ſe fait dans les corps une nouvelle génération.

PARTIE II. vraiſemblable au grand nombre des naturaliſtes, des abſurdités qui regnent dans les autres. On diroit que la nature nous a condamnés à ignorer toujours le grand ſecret de la génération, & qu'elle ne nous éclaire, de tems en tems, que par de fauſſes lueurs pires que notre ignorance.



ARTICLE X.

CRÉATIONS CONTINUELLES.

L'HOMME SEUL.

DES physiciens scrupuleux & pusillanimes ont cru déchirer le voile de la nature, en supposant qu'elle créoit à chaque instant par un acte particulier de sa puissance les êtres organisés : mais, depuis Descartes, il n'est plus permis en philosophie d'expliquer tout par l'opération de la premiere cause. Comment admettre une série infinie de créations, puisqu'une seule est un mystere incompréhensible à la raison? Les inquisiteurs eux-mêmes, qui forcerent Galilée à croire que le soleil tournoit autour de la terre, n'auroient point ajouté cet article, symbole d'erreurs qu'ils firent signer à ce philosophe.



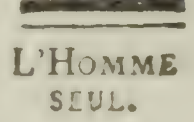
ARTICLE XI.

SYSTÊME DU HASARD.

PARTIE II. UNE opinion auſſi inſenſée, ſans doute, mais bien plus téméraire, eſt celle qui fait le haſard arbitre de la génération des êtres organiſés : cette idée nâquit comme la précédente, de l'impuiſſance d'expliquer par la raiſon les phénomenes de la nature : ainſi il y a un point où le dévot & l'athée ſe trouvent réunis ; le phyſicien qui ſe place entr'eux deux, eſt le ſeul qui ne ſoit pas abſurde.

Qu'eſt-ce qu'une génération fortuite ? Explique-t-on par le haſard les loix conſtantes de la reſſemblance dans les générations ? Pourquoi l'aſſemblage bizarre des attomes organiques ne donne-t-il pas naiſſance à chaque inſtant à de nouvelles eſpeces ? Pourquoi ne voyons-nous pas réaliſer la fable des Centaures, des Sphinx & des Hypogryphes ?

Au reſte, je ſais qu'on a calomnié ſur le


L'HOMME SEUL.

ſyſtême du haſard la mémoire de pluſieurs hommes célebres : comme il eſt bien plus aiſe d'impoſer un nom odieux de ſecte que de réfuter un ſyſtême, on a appellé Spinoſiſtes, des philoſophes qui expliquoient la génération avec les loix méchaniques du mouvement; on a fait des athées de quelques phyſiciens, qui n'étoient peut-être qu'inconſéquens. N'imitons point les théologiens & ne calomnions perſonne.



ARTICLE XII.

FORCE VÉGÉTATIVE DE NÉEDHAM.

PARTIE II. ON pourroit mettre à la ſuite de ces hommes célebres, Néedham, un des héros de l'Epigéneſe (*), à qui on doit la découverte des animalcules des infuſions, & qui a côtoyé avec le plus de ſuccès la région des infiniment petits du microſcope.

Ce naturaliſte prit différentes phioles pleines de jus de mouton, de ſang & d'autres ſubſtances animales, il les ſcella hermétiquement pour en éloigner tout œuf & tout inſecte,

(*) On donne ce nom au ſyſtême de ceux qui admettent une génération équivoque, & qui ne croient pas le concours du pere & de la mere eſſentiel à la formation du fœtus. --- *Extiterunt*, dit le baron de Haller, *clariſſimi viri qui utique abſque parentibus per æquivoquam generationem nova animalia produci, neque una omnia viſcera, omnes animalis partes exiſtere ſed per Epigeneſim nobiliſſimas particulas primum inde ſenſim & alias formari.* --- *Elément phyſiolog.* t. *VIII*, *lib. XXIX*, *fol.* 107.

L'HOMME SEUL.

& les tint ſur des cendres chaudes, afin de faire périr tout être organiſé qui pourroit y pénétrer ; cependant, au bout de quelque tems, il vit les vaſes fourmiller d'animalcules, dont tous les mouvemens indiquoient la ſpontanéité & la vie : cette expérience, répétée ſur d'autres infuſions qui n'étoient ni échauffées ni renfermées, produiſit le même réſultat.

La farine de bled niellé lui parut, toutes les fois qu'il l'humectoit, fourmiller d'êtres vivans & organiſés, qui n'avoient point de mouvement progreſſif, il eſt vrai, mais qui ſe contournoient ſur eux-mêmes en forme de vis, conſervant leurs oſcillations juſqu'à ce que le fluide où ils nageoient fût évaporé : d'abord trompé par leur figure, il les prit pour des anguilles, enſuite il les rangea avec plus de fondement dans la claſſe des Zoophytes.

Des infuſions de bled pilé produiſirent encore à l'obſervateur des zoophytes, qui en ſe

développant firent naître des animalcules : ces êtres microſcopiques ſe raſſemblerent au fond du vaſe, y perdirent tout mouvement, & enſuite ſe changerent en nouveaux zoophytes, qui ſe métamorphoſerent quelque tems après en animalcules d'une plus petite eſpece : l'opération fut réitérée, juſqu'à ce que les zoophytes & les animalcules, en ſe dégradant par degrés, parvinrent à une petiteſſe qui les rendit inacceſſibles au microſcope.

Enfin le naturaliſte, entraîné par le fil de ſes expériences, obſerva la liqueur ſéminale de l'homme & des animaux ; & il y retrouva les mêmes zoophytes qu'il avoit découverts dans ſes premieres infuſions ; la rapidité ſeule mit quelque différence entre leurs métamorphoſes.

Néedham partit de toutes ces obſervations pour conclure que le principe de la génération devoit être conſidéré comme une force végétative qui réſidoit dans chaque particule, & qui ſe réſolvoit en deux forces contraires,

celle de résistance & celle d'expansion (*). Il raisonna beaucoup sur cette nouvelle clef de la nature, mais elle ne lui servit à ouvrir aucune porte dans la physique : on se permit de plaisanter sur ses syllogismes, mais on admira ses expériences.

Qu'est-ce qu'une force végétative, sinon une forme plastique de Cudworth, une qualité occulte des anciens, un être de raison ?

Cette force inconnue, qui organise par des voies inconnues la matiere, dont nous connoissons fort peu les propriétés, est-elle propre à répandre un grand jour dans les abymes inaccessibles de l'Ontologie ?

Est-il probable que cette force végétative, comme le fait entendre son inventeur, ne produise ses effets que par degrés, & que le tout harmonique du corps humain ne se forme que pieces par pieces ? Par exemple, com-

(*) Voyez *Nouvelles observ. microscop.* par Néedham, Préface, page 11.

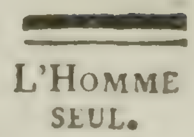
ment le cœur du fœtus peut-il s'organiſer avant le cerveau? Si ce fait eſt vrai, pourquoi conteſter à Pline l'Hiſtoire des peuples Acéphales ou des hommes ſans tête?

On pourroit conteſter juſqu'à la juſteſſe des expériences de Néedham; Muſchembroeck prétend que des vaſes, même fermés avec ſoin, n'empêchent pas que des êtres microſcopiques n'y viennent dépoſer leurs œufs (*); de plus, la chaleur d'un feu modéré ne ſuffit pas pour détruire l'organiſation: il y a des inſectes qui ſupportent ſans périr celle de l'eau bouillante (**). Un ſage naturaliſte parle même d'une fille qui n'étoit pas incommodée d'une chaleur, qui faiſoit monter à cent quinze degrés le thermometre de Réaumur (†), quoique celle de l'eau bouillante ne le faſſe monter qu'à quatre-vingt-dix. Enfin Lyonnet, l'homme de la terre qui, après Réaumur, a le

(*) Introd. page 64.

(**) Duhamel, *hiſt. d'une inſecte de l'Angoumois, &c.*

(†) Ibid. page 260.


L'HOMME SEUL.

mieux connu les inſectes, prétend qu'il n'y en a aucuns dont on puiſſe démontrer la naiſſance équivoque : tous ces faits, ſans détruire invinciblement le ſyſtême de Néedham, juſtifient du moins le ſcepticiſme des ennemis de l'Epigeneſe.



ARTICLE XIII.

FORCE ESSENTIELLE DE WOLFF.

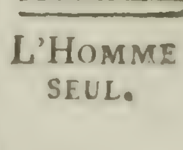
PARTIE II. IL n'y a pas loin de la force végétative de Néedham à la force eſſentielle de Wolff; auſſi on a combattu le philoſophe Allemand, avec les mêmes armes que l'Irlandois. On a plaiſanté ſur la qualité occulte qui eſt la baſe du ſyſtême de Wolff, & le baron de Haller lui a conteſté le réſultat de ſes expériences (*).

Il ſera toujours très-difficile d'expliquer comment une force, ſoit végétative ſoit eſſentielle, qui n'a d'autre propriété que de dilater les corps, ſuit un ordre conſtant dans les générations; comment elle met toujours, ſans ſe tromper, chaque membre à ſa place, & comment elle ne fait pas naître un Albinos d'une Géorgienne, & une aigle d'une tortue.

Wolff étoit un des hommes les plus ſavans

(*) *Elementa phiſiolog. tome VIII, lib. XXIX, page 113.*

de



de ſon ſiecle, mais il imaginoit beaucoup & il obſervoit fort peu ; il mettoit ſouvent les mots à la place des choſes : il a compoſé près de quarante volumes *in-quarto*, qui ne valent pas quarante vers de Lucrece, & qui n'iront pas, comme ces derniers, à la poſtérité.



ARTICLE XIV.

NATURES PLASTIQUES.

PARTIE II. NÉEDHAM & Wolff me conduiſent aux natures plaſtiques : je vais tâcher de déchiffrer ces modernes hyéroglyphes.

« Je vais découvrir à la terre penſante, » dit le viſionnaire Cudworth, un nouvel » ordre de vérités : il y a entre les ames & » la matiere une claſſe d'êtres immatériels, » actifs, ſans ſoupçonner leur activité ; je les » appelle des natures plaſtiques, & on leur » doit tous les phénomenes variés de la » végétation & de l'animalité. »

A peine cet oracle fut-il prononcé, que le naturaliſte Grew ſe mit à l'interpréter ; Bayle plaiſanta le Dieu & le prêtre, & il fut plaiſanté à ſon tour par le ſavant le Clerc (*) : toutes

(*) On peut voir les pieces du procès, d'un côté *Biblioth. choiſie*, tomes II, V, VI, VII, VIII, X & XI. *Paſſim ;* & de l'autre, *Rép. aux queſt. d'un*

ces plaisanteries réjouirent beaucoup le monde pensant, mais n'éclairerent personne.

L'HOMME SEUL.

Le phantôme des natures plastiques commençoit à disparoître, lorsque l'ingénieux Bourguet se plut à lui donner une nouvelle existence; il commença par augmenter l'échelle intellectuelle de Cudworth : il supposa six classes d'êtres immatériels, qui sont les anges, les génies, les ames humaines, celles des bêtes, celles des plantes & les natures plastiques (*). Cette fureur de faire des classes, dans le monde de la nature, où il n'y a peut-être que des individus, est moins digne d'un physicien qui observe, que d'un philosophiste qui commente Aristote.

On a déjà pu entrevoir que la nature ne fait point mouvoir trois roues pour or-

---

provinc. tome III, chap. 179, 180 & 181, & *Continuat. des pensées sur la comete*, page 91.

(*) Voyez l'exposition de son systême, *Lettre philosophique sur la formation des sels & des crystaux*, lettre III.

ganiſer un Samoyede, pour vivifier un éléphant & peut-être pour faire végéter une ſenſitive.

Les anges de Bourguet ne ſont pas tout-à-fait ceux de la théologie, car il leur donne un corps organique. Quoi qu'il en ſoit, voyez ſur leur exiſtence ce que nous avons dit ci-devant à l'article du diable.

Ses génies n'ont probablement exiſté que dans le cerveau exalté de Socrate, à moins qu'on ne réaliſe la fable ingénieuſe des ſylphes, des gnomes & des ſalamandres.

Reſtent les natures plaſtiques; mais leur défenſeur, en admettant leur exiſtence, en conteſte lui-même l'uſage, & il déclare le premier que ces êtres actifs étant ſuppoſés ſans intelligence, ne ſauroient varier d'eux-mêmes leurs opérations : ainſi il faudroit admettre autant de natures plaſtiques d'un ordre différent qu'il y a d'individus dans le monde organiſé : ce qui n'eſt pas tout-à-fait le méchaniſme de la nature.

Laiſſons les natures plaſtiques dans la lune, avec le bon-ſens des phyſiciens qui les ont fait naître ou réparées ; je n'ai pas le courage, pour les aller chercher, de monter l'hypogryffe de l'Arioſte.

L'HOMME SEUL.



ARTICLE XV.

PERCEPTIONS ÉLÉMENTAIRES DE MAUPERTUIS.

PARTIE II. UNE des opinions les plus hardies qu'ait enfanté l'imagination philoſophique, eſt celle des perceptions élémentaires (*). Maupertuis, le pere de ce ſyſtême, établit d'abord que l'intelligence eſt eſſentielle à la matiere; il voit clairement cette propriété dans les animaux, & par analogie il la ſuppoſe dans tous les êtres : quand on lui objecte que l'organiſation met des limites éternelles entre un éléphant & un grain de ſable, il répond que l'organiſation n'eſt autre choſe qu'un arran-

(*) Voyez le *Syſtême de la Nature*, imprimé dans les Œuvres de Maupertuis, édition de Lyon, tome II, page 139. Cet ouvrage parut d'abord ſous la forme d'une theſe, ſoutenue à Erlangen par un docteur Allemand, & fit beaucoup de bruit, comme en fera toujours *tout ſyſtême de la nature*, où l'on défigurera la nature par ſes ſyſtêmes.

gement de parties, & que dans ce ſens général il n'y a point d'être qui ne ſoit organiſé.

L'HOMME SEUL.

Le philoſophe de Saint-Malo part de ce principe, pour ſoutenir que les élémens propres à chaque corps ſe trouvant en quantité ſuffiſante & à des diſtances d'où ils peuvent exercer leur action, viennent s'unir les uns aux autres pour réparer ſans ceſſe les pertes de l'univers.

Les élémens intelligens nagent dans le fluide séminal du pere & de la mere; mais comme chacun eſt extrait d'une partie ſemblable à celle qu'il doit former, il conſerve un ſouvenir de ſon ancien état & tend à le reprendre; de-là la conſervation des eſpeces & le phénomene des reſſemblances.

S'il ſe fait des réunions bizarres d'élémens ſurnuméraires, voilà des monſtres par excès: ſi quelques élémens oublient de s'unir, voilà des monſtres par défaut.

S'ils partent de différentes eſpeces entre leſquelles cependant il y ait encore quelques rapports, ils font naître des métis.

PARTIE II.

Pour les élémens, qui n'ont qu'un ſouvenir confus de leur ancienne ſituation, ils peuvent donner lieu aux générations équivoques ; ainſi les élémens qui auront perdu la mémoire pourront donner naiſſance aux anguilles des infuſions de Néedham.

C'eſt un ſpectacle très-plaiſant de voir comment tout s'arrange dans la nature avec les perceptions élémentaires : cette idée feconde eſt une baguette qui ſert à Maupertuis pour créer des monſtres & des demi-dieux, des déſerts & des jardins d'Armide.

Mais d'abord ce ſyſtême n'explique pas comment les élémens primitifs purent acquérir de la mémoire.

De plus, qu'eſt-ce qu'un élément qui eſt extrait d'un autre ? Un élément par ſa nature n'eſt-il pas un être ſimple & inaltérable ?

Les conſéquences qu'on peut tirer de l'hypotheſe de Maupertuis, ſuffiſent pour la battre en ruine ; il eſt certain que ſuivant l'idée du philoſophe, le monde n'eſt plus qu'un amas

L'HOMME SEUL.

de perceptions élémentaires, d'où il réſulte une perception unique qui eſt l'ame du grand être : voilà donc le monde un grand animal, comme l'a dit Zénon, comme l'a penſé Spinoſa, & comme ſûrement ne le diſoit, ni ne le penſoit Maupertuis.

Le ſyſtême des perceptions élémentaires eſt une des idées les plus folles qu'ait fait naître le cerveau exalté d'un philoſophe : il eſt bien ſingulier que le Lucien moderne, qui s'eſt permis tant de plaiſanteries ſur l'académicien qui a applati le pôle, n'ait rien dit ſur ſon ſyſtême de la naure : cependant l'élément ſéminal qui oublie ſon origine, afin de faire un monſtre, méritoit une place dans la diatribe du docteur Akakia, autant que l'idée de borner les preuves de l'exiſtence de Dieu à une formule d'Algebre, celle de changer les aſtres en meules de moulin, & celle de conſeiller aux hommes à imagination de s'exalter pour devenir prophetes.

ARTICLE XVI.

TACT SOURD ET OBTUS DU CRÉATEUR DE L'ENCYCLOPÉDIE.

PARTIE II. UN philoſophe bien ſupérieur par ſes lumieres à Maupertuis, & qui a joui pendant ſa vie de toute ſa célébrité, a tenté de rectifier ſon ſyſtême, ce qui vaut encore mieux que d'en plaiſanter l'auteur; il ſubſtituoit à l'intelligence des élémens une ſenſibilité infiniment inferieure à celle que la nature a donnée aux animaux les plus ſtupides & les plus voiſins de la matiere morte. Cette ſenſibilité eſt une eſpece de tact ſourd & obtus, qui eſt l'origine de l'activité des molécules organiques: comme il n'y a pour chacune d'elles qu'une ſituation commode, elle la recherche ſans ceſſe par une inquiétude automate, comme un animal s'agite dans le ſommeil, lorſque l'uſage de preſque toutes ſes facultés eſt ſuſpendu, juſqu'à ce qu'il ait trouvé la diſpoſition la plus propre

au repos (*). Cette idée est ingénieuse, sans doute, mais il faut la mettre à côté des rêves ingénieux de Platon. L'HOMME SEUL.

Je demande à l'auteur de l'*Interprétation de la Nature*, ce que c'est qu'une matiere morte, & si le mot de vie, pour le philosophe, n'est pas synonyme à celui d'existence?

Un tact sourd & obtus n'est-il pas une sensation? & y a-t-il un intervalle immense entre une sensation & une perception?

L'inquiétude automate de la molécule organique vaut bien en physique la mémoire de l'elément, excepté qu'elle n'explique pas aussi ingénieusement la formation des monstres & le phénomene des ressemblances.

(*) *Interprétation de la nature*, paragr. LI. *De l'impulsion d'une sensation.* --- L'auteur, dans ce chapitre, définit l'animal un système de différentes molécules organiques, qui par l'impulsion d'une sensation, semblable à un toucher sourd & obtus, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure & à son repos.

ARTICLE XVII.

Molécules organiques de Buffon.

PARTIE II.

Enfin, le Pline de la France écrivit son Histoire naturelle, & ceux qui connoissoient son génie, crurent qu'il alloit entr'ouvrir au moins un coin du voile de la nature; mais la lecture de son traité de la génération les désabusa bientôt : ils y virent des expériences fines plutôt que des preuves, des vues hardies & non un scepticisme éclairé, de l'esprit enfin à la place de la vérité.

Cependant ce philosophe débutoit par rompre deux anneaux de la grande chaîne du préjugé; les physiciens du siecle dernier s'étoient partagés entre le systême des œufs & celui des animalcules spermatiques; notre observateur démontra aux uns que l'œuf, dans les animaux vivipares, étoit un être de raison, & aux autres que le ver du sperme, s'il existoit, ne pouvoit être le fœtus.

Cet écrivain ingénieux, après avoir renversé les hypotheses de ceux qui l'avoient précédé, établit la fienne : il fuppofe qu'il y a dans un être une infinité de molécules organiques femblables, parce que chaque partie contient un germe de la même efpece ; ainfi un individu eft un tout uniformément organifé, qu'on peut confidérer comme un affemblage de germes ou d'autres petits individus : ces molécules, toujours vivantes & toujours actives, compofent une matiere commune à l'animal & au végétal : leur mouvement peut être arrêté par les particules inorganiques des mixtes ; mais dès qu'elles parviennent à fe dégager, elles produifent par leur réunion ce que nous nommons un être organifé.

Cette matiere répandue par-tout, comme les germes préexiftans dans le fyftême de la diffémination, fert à développer tout ce qui vit & végete fur le grand théatre de la nature.

Le fuperflu de cette matiere organique

eſt renvoyé de chaque partie du corps, de l'un à l'autre ſexe, dans les organes de la génération qui leur ſervent de réſervoir.

A la fin du quart-d'heure voluptueux, quand Ovide & Corinne ſatisfaits ne ſont plus liés que par cette douce ſenſibilité qui ſurvit à la jouiſſance, leurs molécules organiques qui ſe trouvent réunies s'arrangent dans un moule intérieur par une attraction particuliere, & Corinne devient mere.

Si les molécules fournies par Ovide ſont plus nombreuſes ou plus actives que celles de ſon amante, l'embryon eſt mâle; ſinon il eſt du ſexe de Corinne.

Si la maîtreſſe d'Ovide recevoit dans ſes bras un autre Romain plus robuſte ou plus voluptueux, les molécules organiques du nouvel amant l'emportant en activité, l'enfant qui en résulteroit reſſembleroit à ſon pere, & la trahiſon de Corinne ſeroit découverte.

Si par une ſuite de cette dépravation que le luxe & la ſatiété entraînent, Corinne ſe

livroit à un de ces hommes disgraciés de la nature, qui ne suppléent à la privation de quelques membres que par la vigueur de leur tempérament, plusieurs moules manquant au pere, & ne pouvant être représentés en petit dans le fœtus, l'enfant viendroit au monde mal organisé, & Corinne seroit punie de son crime par la naissance d'un monstre.

Quelquefois les molécules disséminées partout, ne trouvent point de matrice convenable ; alors elles forment ces especes de zoophytes qu'on connoît sous le nom des animalcules des infusions.

Il y a des corps dont le méchanisme est très-composé, & qui par conséquent ne renferment qu'un petit nombre de parties similaires ; alors ils doivent se reproduire avec peine & moins se multiplier. C'est ce qu'on remarque dans l'homme & dans les quadrupedes, dont la population est presque dans le rapport de l'unité à l'infini si on la compare avec celle de quelques animaux qui

forment un tout plus homogene, tels que les huîtres & les pucerons.

Les corps organisés les plus simples, sont ceux dont toutes les parties sont formées de molécules organiques ; ce sont aussi ceux qui se reproduisent le plus aisément : un polype est un assemblage de petits polypes ; aussi l'acier qui coupe un de ces insectes, ne fait qu'en multiplier les individus.

L'audacieux physicien paroît expliquer tous les phénomenes de la génération avec les molécules organiques ; mais Harvey & Leuwenhoech, qu'il réfute, les expliquoient aussi avec leurs vers spermatiques : ainsi cet appareil imposant ne prouve pas la marche de la nature, mais seulement l'adresse du naturaliste.

Le systême que je viens d'exposer étoit celui d'Empédocle, de Plotin & d'Anaxagore (*). Cependant il n'a point fait fortune

(*) *Voyez* les preuves de cette assertion dans les *recherches sur l'origine des découvertes*, &c. par M. Dutems, tome I, page 97.

chez

L'HOMME SEUL.

chez les anciens, & on ne voit pas que ses premiers auteurs aient joui même de la gloire vulgaire de faire secte.

Qu'est-ce qu'un moule intérieur? Est-ce aux destructeurs des natures plastiques, à mettre des mots à la place des principes, & à interpréter par des qualités occultes les mysteres de la nature?

Une molécule organique qui n'est ni animal ni végétal, & qui produit des animaux & des végétaux, est-elle bien claire à l'esprit de l'initié, quand même il auroit toute la sagacité de l'Hiérophante?

Le baron de Haller & d'autres naturalistes célebres, ont renversé avec des armes victorieuses ce frêle édifice (*) : ils ont opposé des raisons à ses sophismes, & des expériences à ses expériences : cependant comme on admire plus la physiologie latine qu'on ne la

(*) Voyez sur-tout *Elementa physiologiæ*, *t. VIII*, *lib. XXIX*, *page* 118.

lit, le procès entre ſon auteur & le Pline de la France, n'a pu encore être jugé.

On a demandé au philoſophe du jardin du roi, comment ſes molécules organiques, qu'il ſuppoſe inaltérables, peuvent être moulées dans ſon moule intérieur? Si ſes élemens ſe modifient, ils ne ſont plus élémens; s'ils reſtent inaltérables, ils ne peuvent concourir à la formation des corps organiſés.

Comment, ſuivant ces principes, des individus qui naiſſent du mêlange de deux eſpeces, ont-ils des organes qui ne ſe trouvent ni dans le pere ni dans la mere? Par exemple, pourquoi l'abeille-ouvriere eſt-elle ſans ſexe, & ne reſſemble-t-elle ni au bourdon, ni à la reine-abeille? Le phénomene des fourmis qui ſont ſans ailes, tandis que leurs peres & leurs meres ſont ailés, eſt bien plus inexplicable encore dans le ſyſtême des molécules.

L'inventeur des moules réſoudra-t-il, avec ſes principes, le problême du fœtus mâle qui naît avec deux mains, tandis que ſon pere

L'HOMME SEUL.

eſt né manchot (*); & celui de ces Hottentots qui naiſſent avec l'organe complet de la génération, quoique preſque tous les peres, par principe de religion, ſe faſſent couper un teſticule (**).

Voilà donc des ailes, des mains & des organes de la génération que la Nature a formés ſans le ſecours des moules ! Pourquoi donc les autres parties en auroient-elles beſoin ? Il faut que le moule intérieur produiſe tout, ou qu'il n'exiſte pas; qu'il ſoit le ſeul être générateur, ou bien un être de raiſon.

Le ſyſtême de Buffon a pour baſe la reſſemblance des enfans à leurs peres, & on peut nier tout-à-fait cette reſſemblance; ſi on lit avec attention les ouvrages des plus célebres naturaliſtes (†), on ſe convaincra que

(*) Fait reconnu, même des anciens : *A mancis integri generantur*, dit Ariſtote. *Hiſt. anim. lib. VII, cap. 6.*

(**) Voyez Kolbe, *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance*, page 273.

(†) Voyez ſur-tout la préface que le baron de Haller

depuis que le genre humain existe, il n'y a jamais eu deux hommes qui par la structure intérieure & extérieure de leur corps se soient parfaitement ressemblés. On a déposé dans les mémoires des académies mille descriptions des arteres de la tête, & il y a une variété singuliere dans tous les desseins. Cette variété semble même une des loix que s'est prescrite la nature : elle a réservé la simplicité pour ses plans, & prodigue la richesse & la magnificence dans les détails.

Voici encore un côté foible par lequel s'écroule l'édifice de notre ingénieux naturaliste; quand même on supposeroit que les molécules organiques se rendent en effet de toutes les parties du corps dans la liqueur séminale, je voudrois bien savoir par quel méchanisme s'exécute leur arrangement : ne doivent-elles pas nager sans ordre dans le fluide qui leur tient lieu de réservoir ? Pour-

---

a mise à la tête de la traduction allemande de l'*Histoire naturelle*.

L'HOMME SEUL.

quoi donc l'univers n'eſt-il pas rempli de monſtres, dont les uns auront un œil ſur la main, d'autres le nez ſur l'epine du dos, &c. ? Si on ſuppoſe une puiſſance particuliere qui arrange avec intelligence ces molécules, il valoit tout autant ne pas créer les moules intérieurs ; il faut que l'édifice ſoit l'effet de la combinaiſon aveugle des matériaux, ou qu'il ſoit tout entier l'ouvrage d'un architecte.

Cependant un moule eſt une choſe ſi commode pour ceux qui veulent fondre d'un ſeul jet la ſtatue de la nature, que Charles Bonnet, un des grands adverſaires de l'Epigeneſe, s'en ſert auſſi pour expliquer le myſtere de la génération ; ce naturaliſte qui n'oſe pas décider que l'hypotheſe de la diſſémination ſoit une erreur, quoiqu'il regarde celle de l'emboîtement comme une vérité (*), après avoir réfuté le ſyſtême de Buffon, tente de

(*) *Voyez* les aveux qu'il fait de ſon incertitude, *Conſidérat. ſur les corps organiſés.* Paſſim *Palingénéſie philoſoph.* tome I, page 101.

le concilier avec ſes idées en concentrant le moule organique dans les parties génitales (*) : idée ingénieuſe, ſans doute ; mais avec de l'eſprit on ne fait que le roman de la nature.

Ce qui caractériſe les ouvrages ſublimes de l'être générateur, eſt l'uniformité de ſes opérations : il n'établit pas deux loix pour gouverner les machines animales ; ainſi le moule organique eſt par-tout ou nulle part.

Au reſte, l'auteur des molécules auſſi bien que l'écrivain ingénieux qui a voulu en étayer l'édifice, ont tous les deux rendu des ſervices importans à la phyſique & à l'hiſtoire naturelle ; & ce n'eſt qu'aux admirateurs de leurs perſonnes qu'il eſt permis de critiquer leurs ouvrages.

(*) *Conſidérat. ſur les corps organiſés.* Paſſim.



ARTICLE XVIII.

CERVEAUX MICROSCOPIQUES DU MÉDECIN LE CAMUS.

L'HOMME SEUL.

C'EST ſans doute dans l'attelier des moules intérieurs que le médecin le Camus forgea ſes cerveaux microſcopiques (*); ce phyſicien partant du principe que la nature n'a qu'une loi pour la formation de tous les êtres organiſés, ſuppoſe que le cerveau n'eſt qu'un germe animo-végétal, qui renferme le principe générateur des animaux de la même eſpece. La ſemence, dit-il, eſt compoſée de cerveaux microſcopiques, émanés du grand cerveau de l'individu; ainſi mon entendement eſt un magaſin de graines qui ſe féconderont pour donner naiſſance à ma poſtérité; & il n'eſt plus beſoin des allégories de

(*) Ce ſyſtème eſt développé dans des *mémoires ſur divers ſujets de médecine*, qui ont paru en 1760.

la mythologie, pour expliquer comment Pallas nâquit du cerveau de Jupiter.

Il n'y a que deux moyens d'interpréter ce systême : ou bien le cerveau générateur est composé de petits embryons qui attendent une matrice pour se développer, & alors je ne vois guere pourquoi les femmes sont autre chose que des cerveaux ; ou bien la matrice elle-même fait un corps à la tête que la semence de l'homme a fournie ; & cette idée est aussi absurde que celle qui attribueroit à la coque d'un œuf la naissance d'un poulet. — Ne dégradons pas, même par des justes plaisanteries, les ouvrages d'un médecin dont nous respectons la mémoire.



ARTICLE XIX.

Apprentissage de la Nature de J. B. Robinet.

L'Hom seul

Si jamais il y eut ſur la génération un ſyſtême extraordinaire, c'eſt celui que J. B. Robinet a conſigné dans le livre intitulé : *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'être, ou Eſſai de la Nature, qui apprend à faire l'homme* (*). Après la lecture de cet ouvrage, on croit avoir fait un long rêve, & cependant on eſt long-tems à déterminer en quoi ce rêve eſt diſtingué du réveil.

Le principe qui ſert de baſe au ſyſtême, eſt une vérité éternelle : c'eſt que la nature n'eſt qu'un ſeul acte, que cet acte comprend

(*) L'idée de ce titre & peut-être du ſyſtème entier, eſt tirée d'un texte de Pline où il appelle le lizeron, petite fleur qui a beaucoup d'analogie avec le lys, l'apprentiſſage de la nature, qui apprend à faire un lys. *Tyrocinium naturæ lilium formare diſcentis.*

PARTIE II.

les phénomenes paſſés, préſens & futurs; & que ſa permanence fait la durée des choſes; d'où il ſuit que tous les êtres ont été formés d'après un ſeul deſſein primitif, dont ils ſont des variations graduées à l'infini : c'eſt d'après ce prototype que la nature travaille, pour former par degrés l'homme qui eſt à la tête de l'échelle animale, & ce travail eſt appellé par notre philoſophe ſon apprentiſſage.

La premiere ébauche de la forme humaine ſe trouve dans les foſſiles. Par exemple, il y a des pierres qui ont la figure d'un cœur (*), & d'autres qui imitent le cerveau (**); pluſieurs ont la forme du pied (†), de

(*) Ce ſont celles que les naturaliſtes ont déſigné ſous le nom de Lithocardites, de Bucardites & d'Antropocardites : le ſavant d'Argenville, *Conchyl. page* 312, *planche XXVI*, repréſente quatorze pierres différentes qui ont la figure d'un cœur. J. B. Robinet n'étoit pas inſtruit de ce fait : il auroit ſans doute été l'objet d'un nouveau chapitre de ſes conſidérations.

(**) Ce ſont les Encéphalloïdes.

(†) Il parle d'une eſpece d'antropodite où l'on reconnoit nos petits os, nos veines & nos rotules : imi-

l'œil (*) & de l'oreille (**) ; d'autres deſſinent au naturel le ſein d'une belle femme (†) ; & ce qui eſt encore plus merveilleux, il y a des *Priapolites*, qui repréſentent l'organe de la génération dans l'homme ; des *Hyſtera petra*, qui imitent celui de la femme, & des *Hyſterolithes*, qui faiſant voir les deux ſexes réunis, deviennent le type des hermaphrodites.

Il eſt donc clair, ſuivant ce ſyſtême, que la nature en formant une *Olite*, une *Encéphalloïde*, ou une *pierre mamillaire*, s'eſt eſſayée à produire l'oreille muſicale de Pergoleſe, le cerveau générateur de Newton, ou ce ſein allant, venant, arrondi par l'amour, qui ſervit autrefois de modele à la Vénus de Médicis.

---

tation qui a fait prendre à quelques perſonnes ce pied pour celui d'un homme, changé en pierre par la tête de Méduſe.

(*) Tel eſt le Leucophthalme de Pline le naturaliſte.

(**) Ce ſont les olites. Il y a auſſi une petite huître, ridée, ovale, qu'on pourroit prendre pour une pierre auriculaire.

(†) Il a fait graver une de ces pierres mamillaires.

PARTIE II.

Ce qui eſt encore plus clair, car J. B. Robinet le dit, c'eſt qu'un caillou oriental eſt l'ébauche d'un enfant en maillot, parce que ſa marbrure en renferme l'image (*); qu'une agathe qui repréſente la tête d'un negre, peut bien avoir ſervi de moule à la tête d'un Caffre (**); & qu'un rocher de Malthe, connu des chevaliers ſous le nom de *moine pendu* (†), eſt probablement le type d'un cordelier mourant au gibet.

On ne réuſſit jamais dans ſon premier apprentiſſage; auſſi la nature, qui s'eſt eſſayée aſſez groſſiérement dans les foſſiles à faire l'homme, va le mouler avec bien plus d'adreſſe dans les plantes.

On découvre, dit J. B. Robinet, une analogie merveilleuſe entre l'homme & les végétaux : l'homme a un corps & des membres,

(*) C'eſt le *Puer infaſciis*. Voyez l'ouvrage que j'analyſe, page 34. --- C'eſt ici qu'il faut citer, encore peut-être ne me croira-t-on pas.

(**) Ibid. page 35.

(†) Ibid. page 36.

& l'arbre un tronc & des branches ; l'écorce de l'arbre eſt compoſée de trois membranes, auſſi bien que notre peau : la ſeve tient lieu de ſang à la plante ; ſes fibres ligneuſes lui ſervent de veines lactées, & ſes feuilles ſont les poumons : on découvre dans les parties ſexuelles des végétaux un rapport ſingulier avec nos organes de la génération. Enfin, la plante vit, reſpire & tranſpire ; elle dort, & elle veille ; elle eſt malade, & elle ſe porte bien : voilà bien des apanages de l'humanité ; ſi elle en avoit davantage, elle ſeroit un homme (*).

L'HOMME SEUL.

(*) Comme l'idée de l'analogie entre l'homme & les végétaux eſt au fond très-vraie, je me fais un plaiſir d'analyſer ce chapitre 36 des *conſidérations*. Il ſervira de nouvelle preuve à un chapitre antérieur de la *Philoſophie de la Nature*.

Les parties ſexuelles des plantes ne s'éloignent pas beaucoup, pour la forme, des parties naturelles de l'homme & de la femme ; les étamines, parties mâles des plantes, portent des gouſſes ſpermatiques analogues aux teſticules ; & le pyſtile a ſa baſe, ſes conduits & ſon ſommet, qui repréſentent la matrice, les trompes & la vulve d'une femme.

PARTIE II.

Au reste, la nature de tems en tems donne une idée de ses talens méchaniques, en perfectionnant le type humain dans les plantes: on a trouvé dans la forêt d'Aldorff, un champignon portant un groupe de six hommes (*). Ailleurs on a observé deux femmes nues, représentées par un navet & une mandragore (**).

Le fœtus plante a des filets ombilicaux, des lobes qui lui servent de placenta, & des enveloppes qui répondent à notre *chorion* & à notre *amnios*.

Il y a dans le corps humain deux fluides généraux, le sang & la lymphe : il y a dans les plantes deux fluides, la seve & une liqueur visqueuse analogue à la lymphe.

La plante pompe par ses racines & par les pores de ses feuilles, un suc qui est porté dans des utricules qui lui servent d'estomach ; là il fermente & se digere; il se rend ensuite dans les organes excrétoires, où s'évacuent les matieres peu propres à s'assimiler avec la substance.

Les maladies des plantes ont beaucoup de rapport avec les nôtres : elles sont sujettes aux pustules, aux engorgemens, aux abcès, à l'inflammation, à la fievre, à la gangrene, &c. Au reste, cette analogie semble portée à la démonstration dans l'*Anatomie des plantes* de Grew, & dans le *Traité de l'ame des plantes* du docteur Dedu.

(*) Considérat. &c. page 59.

(**) Ibid. pag. 58 & 60.

L'HOMME SEUL.

Notre portrait eſt encore plus parlant dans les animaux que dans les plantes : on voit un ſerpent des Indes orientales (*), qui porte un maſque de tête humaine ſur ſon dos, & des carpes anthropomorphes, qui peuvent rendre vraiſemblable la fable des Syrenes.

Plus on monte de degrés dans l'échelle, & plus les imperfections diſparoiſſent ; l'homme marin, atteſté par tant de voyageurs, ne differe, dit-on, de nous que par l'élément qu'il habite, par ſes écailles & par ſa ſtupidité (**).

L'Ourang-Outang qui vit dans les bois, qui ne manque pas d'eſprit, & qui eſt ſans écailles, remplit l'intervalle qui eſt entre le triton & l'homme.

Enfin, la nature après s'être amuſé à créer des hommes difformes, tels que les Negres de Manille avec leurs queues, & les Hotten-

(*) C'eſt le *Cobra di Capello*.

(**) Ici J. B. Robinet ne fait guere que copier Telliamed ; c'eſt au public à juger de leur double autorité.

PARTIE II. totes avec leurs tabliers, & les hommes fort laids, tels que les Lapons & les Kalmoukes, avant de casser son moule, a produit les Persans & les Georgiennes, les plus beaux individus de l'espece humaine : ces chefs-d'œuvres dont on ne trouve guere dans notre Europe les images que dans les belles statues de l'antiquité : la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvedere & l'Antinoüs.

Tel est le systême de l'auteur du livre *de la Nature* : comme il est appuyé tantôt sur des faits & tantôt sur des sophismes, il est à certains égards un chef-d'œuvre de delire & un chef-d'œuvre de raison.

Il est évident qu'il y a un rapport singulier entre tous les êtres ; qu'ils vont tous en se dégradant par nuances insensibles, & que s'il est une propriété qui leur soit commune à tous, c'est la faculté de vivre.

Mais que d'absurdes corollaires ose-t-on tirer de ces axiomes, & quel rôle subalterne fait-on jouer à la nature !

Peut-on

L'HOMME SEUL.

Peut-on ſuppoſer que l'être générateur faſſe ſon apprentiſſage ſur la ſcene du monde comme un éleve de Pigal dans l'attelier de ce ſculpteur ? La nature ne fait rien d'ébauché ; pourquoi lui prêter nos petits eſſais, nos moules & notre impuiſſance ?

La nature en faiſant des priapolites & des mandragores, a voulu faire des priapolites & des mandragores, & ne s'eſt point eſſayée à faire l'homme.

Pourquoi l'homme feroit-il le premier objet du travail de l'être générateur ? eſt-il ſon chef-d'œuvre ? Sait-on ſi dans cette multitude de planetes qui font leur révolution autour de notre ſoleil & des étoiles fixes, il n'y a point d'intelligence ſupérieure à la nôtre ? Sans nous égarer dans cette immenſité de mondes, avons-nous ſeulement parcouru toute la ſurface de ce grain de ſable qu'on nomme la terre, & connoiſſons-nous les habitans des terres auſtrales ?

Si la nature a eu beſoin d'un prototype

pour créer l'homme, je ne vois pas pourquoi il ne lui en auroit pas fallu aussi pour créer les mondes; car il est probable qu'une planete, telle que Saturne, n'est pas un des modeles sur lesquels l'homme a été travaillé; & s'il y a seulement deux prototypes necessaires, le systême de notre philosophie est renversé.

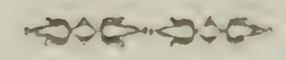
Il sera toujours infiniment absurde de chercher le moule de l'espece humaine dans une conque de Vénus & dans un priapolite.

Il sera infiniment absurde de supposer que cette conque & ce priapolite, qui ne sont ni d'autres fossiles, ni d'autres coquillages, sont le type d'une jouissance.

Il sera infiniment absurde de composer un homme avec des cailloux, des pierres mamillaires, des agathes, des raves & des mandragores, parce qu'il y a des fossiles qui représentent un cerveau, un pied & des mamelles; des pierres précieuses sur lesquelles des têtes sont dessinées, & des plantes qui sont taillées en homme.


L'HOMME SEUL.

Milord Shafteſbury a compoſé un livre, pour prouver que la vérité étoit inacceſſible au ridicule; & je ſerois tenté de croire que dès qu'on peut rire d'un ſyſtème, on eſt en droit de le rejetter : la raillerie entre les mains de Lucien, peut être une pierre de touche pour diſtinguer les opinions des hommes des vérités immortelles de la nature.



ARTICLE XX.

MOUVEMENT GÉNÉRATEUR.

PARTIE II.

Il m'est tombé entre les mains une dissertation physique sur la génération, traduite du latin, & imprimée il y a douze ans (*) ; où l'au-

(*) Il est bon de marquer la date précise de l'impression, car le style pourroit faire croire à quelques Bibliographes que l'auteur a été contemporain de Rabelais : voici quelques phrases de la dédicace au roi de Prusse.

« Ainsi que nous ne pouvons nous empêcher aujour-» d'hui, malgré notre attachement à la vie, de desirer » d'être les contemporains des Césars, lorsque nous » lisons leur vie, de même, &c. Or, si c'est un vœu » sage & sensé que nous formons en desirant avoir » existé dans le siecle des Césars, pour leur donner » des marques de notre amour : certes, sire, vous » le sentez, & il ne peut y avoir qu'un esprit bas » & rampant, qui ne sent ni la bonté ni les hauts » faits, qui ne forme pas ces desirs. Si les siecles » futurs, enviant notre bonheur, desirent avoir vécu » avec nous, je dois être exempt de blâme quand » je parois assez hardi pour vous offrir cet essai de » talens ordinaires, &c. »

Assurément ce n'est pas dans ce style que Trajan a été loué par Pline ; Louis XIV par Bussi-Rabutin, & Fréderic lui-même par Voltaire.

teur s'écarte des routes vulgaires, & bâtit un syftème qui peut prêter à la critique, mais non à la plaifanterie.

La génération, dit notre anonyme, n'eft qu'une combinaifon du mouvement, & fi la femence devient féconde, c'eft parce qu'elle fermente dans les tefticules de l'homme & dans l'ovaire de la femme : ce mouvement en faifant circuler les humeurs, devient la bafe des tempéramens ; lui feul entretient l'activité de nos organes ; lui feul, en agitant nos faifceaux fibrillaires, enfante nos paffions, & il ne nous manque que le fecret de le perpétuer dans nos frêles machines, pour acquérir l'immortalité.

Avec ce mouvement générateur, notre philofophe explique tout : une modification particuliere du mouvement dans les organes de la génération produit un mâle plutôt qu'une femelle ; une autre fait un manchot & une troifieme fait un embryon à deux têtes.

Il en eſt de la génération ainſi que de la Chymie : comme la variété des matieres qu'on met dans les fourneaux fait varier les produits qui réſultent de la ſéparation de leurs principes, de même, la variété des ſemences fait varier les produits de la génération.

De toutes les hypotheſes que la philoſophie ancienne & moderne a fait naître, pour jeter quelques lumieres dans la nuit de notre berceau, celle-ci auroit pu, je ne dis pas conduire le plus ſûrement à la vérité, mais du moins ſatisfaire le plus l'eſprit humain.

Mais il auroit fallu que l'auteur de ce ſyſtême ne l'eût pas conçu d'une maniere vague, & qu'il ne l'eût pas exprimé encore plus vaguement qu'il ne l'a conçu.

Il auroit fallu qu'il eût appuyé ſes principes ſur des expériences : car les faits ſont preſque la ſeule logique de l'hiſtoire naturelle.

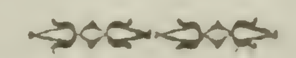
Il auroit fallu, ſur-tout, qu'en admettant une cauſe méchanique de la génération, il eût concilié ſon hypotheſe avec l'idée du

ſuprême ordonnateur de la grande machine de l'univers.

L'HOMME SEUL.

Au lieu de tout cela, l'anonyme s'amuſe à parler de l'ovaire de la femme, qui n'a point d'ovaire ; à aſſurer que Paſiphaé a pu faire naître le Minotaure, & à prouver qu'une vierge peut concevoir & enfanter ſans miracle.

Il viendra peut-être dans la ſuite quelqu'homme de génie, qui partant de ce principe du mouvement générateur fera mouvoir le monde phyſique ſur un autre pivot : la même idée qui meurt dans un cerveau ſtérile, germe quelquefois avec ſuccès dans une tête mieux organiſée : une pomme tombe d'un arbre dans un jardin de Londres, le peuple des phyſiciens n'y voit que la chûte d'un fruit, Newton y apperçoit le principe qui fait graviter les mondes.



ARTICLE XXI.

Hypothese turque du philosophe Ibn-Elbaka.

Partie II.

Je ne crois pas à la jument Alborak, qui conduisit Mahomet vivant dans les sept cieux : je ne pense pas qu'il y ait de la sagesse à introduire dans la physique les calculs du Coran & de l'Apocalypse, je n'ai jamais poursuivi la chimere du grand œuvre : mais malgré les absurdités de ce genre qui accompagnent l'hypothese du bon Musulman Ibn-Elbaka, il me semble qu'elle peut figurer avec distinction avec les moules, les formes plastiques, & toutes les rêveries que je viens de réfuter : je vais l'exposer avec tout son appareil oriental, mais sans y ajouter la plus légere réflexion : ce qui s'y rencontre de vrai, sera aisément apperçu par les lecteurs qui suivent la chaîne de mon ouvrage : pour les erreurs, elles y sont exposées avec tant d'absurdité qu'elles

portent avec elles leur contre-poison.

L'HOMME SEUL.

« Il faut conclure de mon systême (*), que » le principe du corps humain vient de la » terre qui d'abord a végété, & de l'état de » végétal a ensuite passé à celui d'animal: » cet animal a servi d'aliment à l'homme, & » cet aliment a été d'abord du sperme, » ensuite de la chair, des veines & des os » dont l'être est né, & après la naissance il » subsiste, ou il ne subsiste pas. -- Sachez » donc, vous qui cherchez le grand œuvre, » que de tant de millions d'atomes de la terre, » à peine un seul devient assez actif pour » végéter; que la plus petite partie de mille » millions de végétaux devient animale; » que de mille millions d'animaux une seule » molécule devient humaine, & que de mille » millions de molécules humaines, il n'y en » a qu'une qui devienne une goutte de sperme;

(*) Ce fragment est tiré d'un livre italien, qui a pour titre: *Della litteratura de Turchi*, édition de Venise, pages 75 & 76.

PARTIE II.

» ce n'eſt pas tout encore : de mille millions
» de gouttes de ſperme une ſeule devient
» ſemence : de mille millions de parties de
» ſemence, une ſeule arrive à la matrice, &
» de mille millions de ces particules ſéminales
» qui arrivent à la matrice, il en naît un ſeul
» homme, & de mille millions qui naiſſent,
» un ſeul ſubſiſte, & de mille millions qui
» ſubſiſtent un ſeul eſt Muſulman, & de mille
« millions de Muſulmans, un ſeul a la vraie
» foi, & de mille millions de fideles un
» ſeul eſt philoſophe, & de mille millions de
» philoſophes, un ſeul devient adepte. -- Le
» but de tant de générations eſt donc un
» adepte : ainſi la nature entiere a contribué
» à ſon exiſtence ».



ARTICLE XXII.

ORONDAL, Hiſtoire philoſophique écrite ſur les mémoires de Zoroaſtre.

L'HOMME SEUL.

JE ne ſaurois mieux terminer l'hiſtoire des erreurs humaines ſur la génération, que par la rêverie d'un des plus anciens défenſeurs de l'Epigeneſe : il s'agit d'un petit écrit fait ſur les mémoires de Zoroaſtre, un des premiers légiſlateurs de l'Orient : ce n'eſt point l'ouvrage que nous avons de ce philoſophe ſous le nom d'Oracles (*), ni ſon fameux Zend, un des évangiles de l'Aſie, ni le Sadder qui en eſt l'abrégé ; je parle ici d'une bagatelle échappée à ce grand homme, dans le tems qu'il s'ennuyoit dans ſon ſerrail de Bactra, comme tout roi philoſophe doit s'ennuyer quand il a un ſerrail.

Un roi de la Bactriane, ſucceſſeur de Zo-

(*) *Oracula verſibus hexametris græcè cura ſervati Gallæi, in-4°, Amſtelodami, 1689.*

roaſtre, qui avoit auſſi un ſerrail, & qui n'étoit pas philoſophe comme le ſublime auteur du Zend, trouva cette hiſtoire dans les archives de la couronne, & la rédigea telle qu'elle eſt ici; je ne garantirai point la vérité, mais ſeulement la fidélité de ſa traduction : le Parſis de qui je la tiens a eu la complaiſance de la rendre en françois mot pour mot, & c'eſt ſur cette verſion que j'ai fait l'écrit qu'on va lire; ſeulement j'ai pris la liberté d'en retrancher les alluſions fréquentes aux attributs d'Oromaze & d'Arimane, les allégories trop recherchées, & tout ce fatras de langage myſtique & théurgique, que les Orientaux prennent ſouvent pour du ſtyle ſublime : j'ai tâché de faire parler Zoroaſtre & ſon rédacteur, comme ils auroient parlé eux-mêmes, s'ils avoient vécu dans ce ſiecle de lumiere & de raiſon; & ſi une traduction de ce genre n'eſt pas de nature à ſe faire citer, elle l'eſt du moins à ſe faire lire.

Les notes, qui ſont au-deſſous du texte,

L'HOMME SEUL.

ſerviront à éclaircir divers points d'hiſtoire naturelle, & à concilier la phyſique ancienne avec la nôtre : elles ſont toutes de moi, & je l'annonce avec empreſſement, afin qu'on ne faſſe pas honneur de mes erreurs à Zoroaſtre.



ORONDAL.

PORTE I. (*)

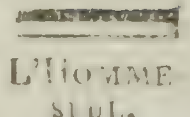
HYMNE ANTÉRIEURE A ZOROASTRE.

PARTIE II.

« JE te salue, ô roi de la nature ; toi, » qui as jeté dans l'étendue, des millions de » spheres étincelantes, pour former l'archi- » tecture de la machine qui embrasse tous les » êtres ; toi, qui as ordonné aux mondes de » graviter les uns sur les autres, & qui fais » résulter des loix éternelles du mouvement, » l'équilibre & le repos de l'univers.

» On dit que dans cette petite fourmilliere » qu'on nomme la terre, il y a des taupes » qui ne savent pas si tu es, & des tigres » qui voudroient que tu ne fus pas : je ne te

(*) Ceux qui ont lu le docteur Hyde, savent que les Orientaux nomment *Porte*, ce que nous appellons *Chapitre*.


L'HOMME SEUL.

» demande pas leur anéantiſſement, car je » ſuis comme eux un être organiſé; mais je » te remercie de n'avoir pas permis que je » devinſſe ou aveugle ou ingrat.

» Je me ſuis ſervi de l'intelligence dont tu » m'as doué, pour t'étudier dans les merveilles » du globe que j'habite; les facultés que je » tiens de toi, m'ont conduit à la nature, & » la nature m'a ramené vers toi.

» J'ai cru appercevoir qu'avec le ſeul feu » élémentaire tu as compoſe tous les êtres » que je découvre, ſoit par mes yeux, ſoit » par mon entendement; & je t'adore ſous » l'emblême de ce feu, dont la pureté me » peint ton eſſence & que j'entretiens depuis » tant d'années, pour me tracer une foible » image de ton éternité.

» Et toi, ô ma fille, adore auſſi cet être » ſuprême qui t'a miſe dans mes bras; mais » ne répete point l'hymne que j'ai chanté: » tu ne connois point Dieu comme archi- » tecte de ces millions de globes qui roulent

PARTIE II.

» dans l'espace : que t'importe que tous les » êtres gravitent les uns vers les autres ? Que » te fait même l'éternité de leur auteur, à toi, » qui n'es pas à portée de la comprendre : » à toi, dont l'existence est bornée à un » instant qui s'écoule : à toi, qui dois plus au » souverain de la nature, en qualité d'être » sensible, qu'en qualité d'être raisonnable ?

» Que ta priere ne soit que l'effusion de » ta reconnoissance ; elle ne doit point être » l'ouvrage d'une philosophie, que tu as » peu exercée : Dieu la desire simple comme » ton ame ; elle sera plus sublime que la » mienne.

» Tu es dans le printems de l'âge, & ton » cœur seul doit parler à la divinité : quand » l'hiver sera sur ta tête, tu feras parler à la » fois le cœur & l'intelligence ; il faut bien, » quand une partie de nous-même est glacée, » que l'autre supplée à sa foiblesse.

» Remercie l'être bienfaisant par excellence, » de t'avoir fait naître dans une isle déserte,

L'HOMME SEUL.

» où tu n'as à subir ni les chagrins de l'obéissance, ni les fatigues du commandement; » où tu vivras tranquille & fortunée, à l'abri » des erreurs & des terreurs humaines, loin » des esprits foibles & des persécuteurs, du » spectacle flétrissant des esclaves & des » caprices destructeurs du vulgaire des rois.

» Il faut le remercier de ce que tu habites » le plus beau climat de la terre, n'ayant point » de marécages à dessécher, & de plantes » parasites ou venimeuses à détruire : sans » être obligée de captiver la mer par des digues, » de disputer quelques vils alimens aux bêtes » féroces, & de faire au péril de ta vie la » conquête de la nature.

» Tu dois le remercier encore de ce que » tu as la paix avec ton ame & avec tous les » êtres qui t'environnent; tandis que par-tout » où les hommes sont rassemblés, le feu » de la guerre embrase jusqu'à l'air qu'on » respire, & fait tarir la source des générations.

PARTIE II.

» O ma fille, combien Dieu te deviendroit » cher, si dans le silence de cette solitude, » ton ame émue pouvoit interroger quelqu'au- » tre que ton pere ! si ce sein qui s'ouvre aux » desirs pouvoit palpiter sous des yeux qui » en accélérassent le développement ! Le ciel » qui te protege exécutera peut-être un jour » ce prodige : il te doit du moins de te laisser » le calme de l'ignorance, s'il te refuse les » transports de la volupté. »



PORTE II.

DU LIEU DE LA SCENE ET DES ACTEURS.

L'HOMME SEUL.

TEL étoit l'hymne que le respectable Orondal chantoit à l'être suprême : il avoit le visage tourné du côté de l'Orient, & la main étendue sur un autel de gazon où bruloit le feu pur & léger de l'Alcohol (*), feu qui se conservoit depuis quinze ans, & qu'il avoit allumé.

(*) Les chymistes donnent le nom d'*Alcohol* à l'esprit de vin rectifié au dernier degré ; c'est le seul corps de la nature entiérement inflammable. Les premieres expériences que fit sur ce sujet Boerhaave, déconcerterent toute la physique moderne, qui cependant ne marchant qu'à l'appui des faits, ne sembloit pas aisée à déconcerter. On fut très-surpris d'apprendre que ce liquide enflammé n'exhaloit aucune fumée, ne noircissoit pas les corps qu'on exposoit sur sa surface, & se consumoit entiérement sans déposer de cendres ; on le fut encore plus d'entendre assurer qu'un charbon ardent plongé dans l'alcohol, loin de l'allumer, l'éteignoit lui-même : les uns nierent les faits, d'autres les répéterent & accuserent la nature de se contredire : il n'y eut qu'un petit nombre de sages qui avouerent que Boerhaave étoit un grand homme, & qu'ils ne connoissoient pas parfaitement la marche de la nature.

PARTIE II.

Orondal n'avoit encore que cent vingt ans : au feu de ses yeux, à la vigueur de sa démarche, & encore plus à celle de sa raison, on l'auroit cru dans l'automne de l'âge ; ce qui paroîtra un prodige aux rois mes contemporains qui sont déjà vieux à cent ans (*) ; mais aussi pourquoi ont-ils un trône & un serrail ?

Zima, fille d'Orondal, tous les jours, au lever & au coucher du soleil, versoit dans un vase de porphyre la liqueur odoriférante qui servoit d'aliment au feu sacré : c'étoit une beauté piquante, qui unissoit la fraîcheur de

(*) J'ai voulu, en partant de ce fait & d'un texte de Salomon qui fixe la vieillesse de l'homme à quatre-vingts ans, calculer l'époque où cette histoire fut écrite par Zoroastre ; mais comme la solution de mon problême m'a conduit quelques trois mille ans avant le tems où les historiens placent le regne de ce fameux roi de la Bactriane, je ne veux pas faire part au public de mon calcul : je n'irai point pour un conte, quelque philosophique qu'il soit, me brouiller avec les chronologistes ; & sous prétexte que Zoroastre n'a jamais menti, brûler les livres d'Usférius, du chevalier Marsham & du pere Pétau.

quinze ans à l'ingénuité de dix : ses charmes sont au-dessus de mon pinceau : les génies bienfaisans créés par Brama l'auroient prise pour une habitante du ciel, si elle n'eût pas vécu dans une isle deserte ; & elle auroit eu un culte, si elle avoit pu avoir des adorateurs.

Zima étoit donc parfaitement belle ; ce qui n'est pas rare en Asie : mais de plus elle n'en savoit rien ; ce qui est un peu moins commun, dans nos grandes villes, où les jeunes filles apprennent bientôt ce secret, non de leurs rivales, mais de leurs amans, de leur cœur & de leurs miroirs.

Au reste, Zima dans son desert avoit toutes les jouissances, excepte celle qui donne du prix aux autres : d'abord elle habitoit le plus beau climat de l'Asie, une terre où les fruits & les fleurs naissoient sans culture, & qui eût été le berceau du genre humain, si le genre humain pouvoit avoir un berceau.

Cette isle éloignée de Bactra de plus de deux

cents cinquante paraſanges (*), n'avoit aucune terre dans ſon voiſinage ; ſeule au ſein de l'Océan, elle ſembloit ſeparée de toute la nature.

Il n'y avoit autour d'elle aucun port où le plus foible vaiſſeau pût mouiller ; environnée de toutes parts de rochers eſcarpés, elle paroiſſoit au navigateur le repaire des aigles & des vautours, plutôt que la demeure d'un philoſophe.

Cette isle, malgré le préjugé, renfermoit la

(*) La *Paraſange* de la Perſe, ſuivant les commentateurs qui ont le mieux défriché les landes de l'antiquité, renfermoit trente ſtades de la Grece, & il faut huit ſtades pour former un mille d'Italie. Il s'enſuit que l'isle d'Orondal étoit ſituée à environ neuf cents trente-ſept milles, c'eſt-à-dire, à plus de trois cents douze lieues de Bactra : j'ai cherché dans Ptolomée, dans Cluvier & dans tous nos géographes des traces de cette isle ; mais, ſoit que le globe ait ſubi quelque grande révolution, ſoit peut-être qu'il n'y ait eu qu'un foible intervalle entre la naiſſance de cette isle & ſon anéantiſſement, je n'ai pu aſſeoir ſur ce ſujet que de foibles conjectures ; ce qui me fait beaucoup de peine, ſoit à cauſe de mon amour pour la géographie, ſoit à cauſe de mon reſpect pour la mémoire de Zoroaſtre.

plupart des biens qui peuvent faire chérir l'existence; & si l'amour avoit pu s'y introduire, l'homme y auroit été aussi fortuné, que Brama l'est dans la sphere du feu, d'où il gouverne les mondes.

Cependant les rochers dont l'isle étoit ceinte, ne receloient point dans leur sein de mines d'or ; puisque ses habitans jouissoient de la nature, ils n'avoient pas besoin de l'acheter.

On n'y trouvoit aussi ni perles ni diamans; qu'en auroit fait Zima ? belle, jeune & à demi nue, elle se paroit de ses charmes : tous les brillans de l'Asie n'auroient pu que lui nuire, puisqu'ils n'étoient point elle.

A la place de tous ces riens futiles, on y voyoit des berceaux flexibles de grenades, qui parfumoient au loin l'air qu'on respiroit; des bosquets touffus de lilas qui ne recevoient que ce demi-jour si favorable à la volupté, & des bassins exposés au soleil levant d'où l'onde s'échappoit en cascades colorées, &

venoit rafraîchir l'émail des fleurs, autour de la grotte où Zima goûtoit les douceurs du sommeil. . . . .

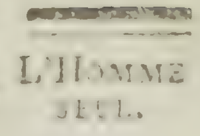
. . . .

. . . .

. . . .

Je vois déjà, à ce tableau, s'échauffer l'imagination de mes femmes : ce soir quand renfermé seul avec Zirphé, mes mains presseront l'albâtre de son sein, que nos bouches seront unies & nos ames confondues, elle ne manquera pas de me dire : ô mon bien-aimé, volons vers l'isle d'Orondal ; dérobe-moi au tourment d'avoir des rivales ; viens dans ce sanctuaire de la Divinité, jouir du ciel & de mon cœur ; que t'importe la Bactriane ? ne retrouveras-tu pas dans la tendresse de Zirphé, ton trône, ton serrail & l'univers ?

Ah ! Zirphé, que me demandes-tu ? -- cette isle dont je t'entretiens a été engloutie par un tremblement de terre, arrivé il y a trois



cents quinze ans (*). Tu soupires! console-toi : tant que tu respireras, tu n'auras point de rivales ; tu posséderas sans partage ma main & mon cœur ; & ce palais sera pour toi l'isle d'Orondal.

(*) Il est probable que cette isle dut sa naissance comme sa destruction à un tremblement de terre, occasionné par l'éruption d'un volcan caché sous les eaux : les fastes de la physique renferment sur ce sujet plusieurs faits aussi extraordinaires que la naissance de l'isle d'Orondal. Pline le naturaliste parle d'une isle d'Hyera, formée de masses ferrugineuses & de terres lancées du fond de la mer. Séneque prétend que de son tems l'isle de Santorin parut tout d'un coup à la vue des navigateurs ; & en 1720 un volcan produisit une isle nouvelle auprès de celle de Tercere. Voyez *Transact. philosoph. abr. tome VI, part. II, page* 154. --- Ces faits doivent nous apprendre que toutes les fois que les anciens ont écrit quelque chose d'extraordinaire, ils n'ont pas écrit une absurdité : admirons leurs connoissances naturelles, respectons leurs histoires & lisons jusqu'à leurs romans.



PORTE III.

COMME LE SEIN ET LES DESIRS DE ZIMA SE DÉVELOPPENT.

PARTIE II.

CEPENDANT Zima, reine dans son isle, ne voyoit son pere que pour l'aimer, ne s'adressoit à Dieu que pour le bénir, & ne connoissoit la nature que pour goûter ses bienfaits ; elle sembloit devoir être heureuse, elle ne l'étoit pas ; il lui manquoit une jouissance, sans laquelle toutes les autres ne sont rien.

Une fille de quinze ans, qui habite sous un beau ciel & qui est oisive, s'ennuie bientôt de n'avoir à parler qu'à Dieu, à son pere, & à ses arbres : Zima erroit donc dans son isle, triste, sans en soupçonner la cause, & cherchant avec inquiétude le plaisir qu'elle ne connoissoit pas.

Lorsqu'elle venoit faire sa priere au soleil levant, les rayons de cet astre faisoient fermenter dans ses veines un feu qui l'étonnoit ;

ſi elle ſe baignoit, l'impreſſion de l'onde faiſoit frémir en elle délicieuſement toutes les fibres du toucher : voyoit-elle deux oiſeaux ſe careſſer ? elle preſſentoit le plaiſir dont ils étoient enivrés, & ſe doutoit bien qu'il étoit d'une nature différente de celui qu'elle goûtoit dans les froids embraſſemens d'Orondal.

L'aſpect de ſon ſein l'entretenoit ſur-tout dans ſes rêveries ; elle avoit vu ſes deux roſes long-tems renfermées dans leur germe, & ſon œil curieux meſuroit chaque jour la marche graduée de leur développement, juſqu'à ce qu'elles furent entiérement épanouies : elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce ſein d'albâtre avoit un mouvement alternatif, & palpitoit, lorſqu'elle ſe laiſſoit aller à ſes vagues deſirs de félicité ; ce rapport ſecret entre l'ame & une gorge naiſſante, devoit paroître ſans doute un ſingulier phénomene à Zima, puiſque de nos jours il fait déraiſonner tant de philoſophes.

PORTE IV.

CONFIDENCE D'UNE FILLE A SON PERE, QUI N'EST PAS DANS NOS MŒURS.

PARTIE II.

IL étoit minuit, la nature entiere étoit dans le ſilence, & la lumiere incertaine de la lune ne pénétroit que foiblement dans la grotte d'Orondal; cependant Zima & ſon pere ne dormoient pas; Zima tourmentée de ſes quinze ans, & Orondal d'un problême d'algebre qu'il n'avoit pu reſoudre : la jeune inſulaire rompant la premiere le ſilence : Mon pere, dit-elle, les hommes dont vous dites que le continent eſt peuplé reſſemblent-ils à vous ou à moi? -- Mais, ma fille. . . ce ſont des hommes, & nous, nous en ſommes auſſi. -- Si je ſuis un homme, reprit Zima, certainement vous ne l'êtes pas : je vois une barbe blanche deſcendre en ondoyant ſur votre poitrine, & mon menton n'eſt pas ombragé du plus léger duvet; ma gorge captive fait effort con-

tre le tiſſu léger qui l'enveloppe, & vous . . . je crois que vous n'en avez point : lorſque je m'incline ſur le bord d'une fontaine, il me ſemble toujours que votre viſage eſt moins attrayant que l'image fugitive que j'apperçois dans l'onde : non, nous ne ſommes point formés ſur le même modele ; & mon pere me trompe, ou il eſt trompé par la nature.

Une pareille confidence étoit plus embarraſſante pour Orondal, que tous ſes problêmes d'algebre ; il auroit bien deſiré que ſa fille n'eût jamais l'idée d'un bonheur qu'elle ne pouvoit goûter ; mais il étoit vrai, & il inſtruit Zima à l'être : il réſolut donc de lui répondre, ſans lui donner des lumieres trop cruelles & ſans la tromper : Zima, Zima, dit ce ſage vieillard, tu vas remplir d'amertume & ta vie & la mienne : n'importe ; j'ai cherché pendant cent ans la vérité, & je n'irai point la trahir ſur le bord de ma tombe : tâche de t'endormir ; demain, au lever de l'aurore, je te montrerai un monument qui

te sera cher, malgré les larmes qu'il te sera répandre : alors un grand secret te sera dévoilé.

L'attente d'un grand secret n'etoit pas un moyen bien propre à endormir Zima; aussi s'agita-t-elle le reste de la nuit; & au point du jour les roses de son teint parurent fannées pour la premiere fois.





Ô Nature t'animeras-tu un jour cette cendre ?

[illegible]

PORTE V.

ZIMA DÉCOUVRE QU'ELLE A UN SECOND PERE.

L'HOMME SEUL.

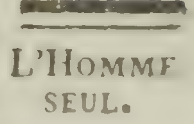
LES rayons du ſoleil levant commençoient à peine à colorer le pic des montagnes, lorſque Zima & ſon pere ſortirent de leur grotte, & s'avancerent en ſilence vers le bord de la mer. Après trois heures de marche, ils arriverent dans un bois touffu où l'aſpect lugubre des cyprès, l'abſence de la lumiere, & le ſilence de la nature inſpiroient une certaine horreur religieuſe; vers le milieu étoit un obeliſque, qui avoit pour baſe un tombeau entr'ouvert. Orondal arrivé au pied du monument, prend une urne qui y étoit enfermée, la baiſe les larmes aux yeux, & la montrant à Zima qui s'attendriſſoit ſans en ſavoir la cauſe : O ma fille, lui dit-il, cette cendre que j'offre à tes yeux, a été un être vivant tel que toi. -- Zima frémit, ſon ame

n'étoit pas encore ouverte à l'idée de destruction. -- Orondal continua : -- Cette cendre m'est bien chere ; c'est celle de l'objet respectable qui t'a donné la vie. --- Quoi, dit Zima avec ingénuité, la nature m'a donc donné deux peres ; car vous l'êtes ; vos bienfaits & le plaisir que j'éprouve en vous serrant dans mes bras m'en assurent. -- Oui, ma fille, je suis ton pere ; mais je ne suis pas le seul qui ait droit à ta reconnoissance : plus un être est simple, moins la nature fait de frais à sa production ; ce grain que tu foules aux pieds suffit pour faire naître un arbre ; le puceron que ton doigt écrase, a peut-être lui seul donné la vie à vingt mille pucerons (*),

---

(*) L'infatigable Réaumur, le hardi Leuwenhoeck, & l'auteur justement célebre de la *Palingénésie philosophique*, ont confirmé par leurs expériences le système de Zoroastre : en effet, qu'on prenne un puceron au moment où il sort du sein de sa mere & qu'on l'enferme dans un bocal, il ne tardera pas à faire des petits : la postérité de cet insecte vierge en fera ensuite d'autres sans s'accoupler, & dans l'espace de trois mois la race du premier puceron sera parvenue jusqu'à la neuvieme

mais



L'HOMME SEUL.

mais la machine humaine eſt ſi compliquée, qu'il faut toujours le concours de deux êtres pour en produire un troiſieme. -- Zima verſa quelques larmes, puis ſaiſiſſant l'urne : O mon ſecond pere, s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je

---

génération, ſans que la nature ait eu beſoin du concours des deux ſexes : il eſt probable cependant que le puceron engendre avec une ſorte de volupté : mais combien ces plaiſirs ſolitaires ſont foibles au prix des nôtres !

Leuwenhoeck a, dit-on, obſervé un animalcule dont la génération eſt encore plus ſinguliere que celle du puceron ; il ne vit que trente heures, ou pour mieux dire, il eſt immortel ; car ſa mort n'eſt qu'un ſommeil d'un moment, après quoi il ſe diviſe en huit parties, qui ſont huit autres animalcules : ceux-ci, trente heures après, en produiſent chacun huit autres, ce qui forme :

Dans la premiere multiplication,		8
	ſeconde,	240
	troiſieme,	1920
	quatrieme,	15360
	cinquieme,	122880
	ſixieme,	983040
	ſeptieme,	7864320

Ainſi, en moins de neuf jours, voilà un ſeul inſecte qui en engendre près de huit millions. O nature, combien de principes de vie tu renfermes dans ton ſein ! & il y a ſur ce globe de malheureux ſectaires qui prêchent la doctrine de l'anéantiſſement.

jamais pu épancher mon ame dans ton ſein? combien je t'aurois aimé ! car tu me reſſemblois ſans doute encore plus que le vieillard reſpectable qui m'amene à ta tombe : ce petit cyprès ne differe point de l'arbre élevé qui l'ombrage ; il faut bien que je ſois ton image ; peut-être tiens-je de toi ma figure, & ma raiſon d'Orondal. — Zima s'arrêta pour rêver ; enſuite jetant ſur l'urne des regards pleins de feu : ô nature, dit-elle, puis-je eſpérer qu'un jour tu ranimeras cette cendre? Peut-être, dit Orondal ; & ce peut-être la fit rêver encore.



PORTE VI.

HISTOIRE D'ORONDAL.

L'HOMME SEUL.

CEPENDANT Orondal s'apperçut que sa fille à chaque instant étoit plus émue ; & craignant que sa sensibilité ne lui fût fatale, il l'arracha de ce séjour funebre, & prit avec elle le chemin de la grotte. Durant la route Zima porta de nouveaux coups à la philosophie d'Orondal. Pourquoi, dit-elle, sommes-nous seuls dans ces climats, n'ayant donné l'être à personne, & trahissant l'espoir de la nature ? -- Ma fille, tous les âges ne sont pas également favorables à la fécondité : vois ce cedre à moitié desséché, il a épuisé tous ses sucs générateurs, & jamais il ne naîtra de lui des rejettons qui lui ressemblent : je suis ce cedre, & sans ma chere Zima, j'entrerois tout entier dans la tombe. -- Pardon, mon pere ; mais achevez de m'éclairer : suis-je le seul être à qui vous ayez donné le

Partie II.

jour ? -- Non ; tu es le soixante & douzieme enfant que j'ai fait naître : famille nombreuse, sans doute, mais que le souffle destructeur du despotisme a desséchée. Orondal soupira alors & ses yeux parurent humides ; Zima les essuya avec un baiser, & le vieillard voyant qu'il ne lui étoit pas possible d'avoir des secrets pour sa fille, s'assit avec elle sur le bord d'une anse que la mer formoit à une lieue de sa demeure, & lui parla ainsi :

Cette isle ne m'a point fait naître, & j'ai vu le jour dans le vaste continent, dont cette mer nous sépare ; mon pere qui avoit élevé son souverain, étoit devenu son ministre, & en qualité de son premier esclave, jouissoit du droit d'opprimer : il déplut au nain de son maître qui l'amusoit par ses saillies, & le roi lui fit trancher la tête : le bouffon qui se jouoit de tout, par une bizarrerie digne de lui, me fit donner sa place, & je sortis de l'échafaud, le visage encore tout couvert du sang de mon pere, pour m'asseoir au pied du

trône : j'avois alors trente ans ; on ne me connoiſſoit à la cour que ſous le titre de philoſophe ; mais il avoit paru très-plaiſant au petit monſtre de Bactra, de voir comment s'y prendroit un être libre pour aduler un maître, & l'éleve de la nature pour commander à des hommes ; je vis le piege, & je n'y tombai pas : le prince étoit un homme féroce, qui faiſoit périr ou rendoit ſemblables à lui tous ceux qui pouvoient l'approcher ; il fallut que je fiſſe ma cour au tigre, pour ſortir ſans danger de ſon repaire ; parvenu à la faveur, j'obtins enfin un exil honnête ; je ſecouai alors la pouſſiere de mes pieds, & ceſſant d'être miniſtre d'un deſpote je redevins homme (*).

(*) Il y a dans ce récit bien des choſes que Zima n'étoit pas à portée d'entendre, ſans avoir eu des connoiſſances antérieures ; mais il paroît qu'Orondal l'avoit inſtruite de tout, excepté de la différence des ſexes, de l'amour & des myſteres de la génération. --- Ce ſage ne ſavoit pas que dans ces matieres une fille de quinze ans, renfermée dans une isle déſerte avec un homme, a bientôt deviné la nature.

Un être qui te ressembloit, Zima, & qui étoit à peu près de mon âge, m'accompagna dans ma retraite : cet être qu'on appelle une femme, s'unit à moi pour en produire d'autres ; & tranquille avec mes livres, mon cabinet de physique & mes enfans, j'oubliai Bactra & l'univers.

Cependant l'Asie se renversa sur elle-même; les souverains subjuguerent leurs voisins pour être subjugués à leur tour : le trône de la Bactriane, sur-tout, n'ayant de force ni contre les conquérans, ni contre les usurpateurs, fut envahi tour-à-tour par des barbares & par des rebelles ; ce mouvement terrible des empires qui se détruisoient, ne parvint pas jusqu'à moi : la tempête étoit autour des trônes, & le port dans les déserts.

J'avois cent cinq ans lorsqu'on m'amena dans ma retraite le dernier rejetton de la race de nos rois, échappé par un bonheur inespéré au désastre de sa famille : c'étoit un enfant de sept ans, d'une figure intéressante,

qui portoit sur son visage l'empreinte de ses malheurs & l'espérance de les réparer un jour ; on l'avoit nommé Zoroastre ; je l'élevai avec mes enfans, & lui imprimai une marque ineffaçable sur la poitrine, afin que dans la suite les vengeurs de nos rois pussent le reconnoître.

Dans un état soumis au pouvoir absolu, il n'y a point de danger à être obscur, mais il y en a à être juste ; l'usurpateur du trône de la Bactriane soupçonna bientôt que j'avois dérobé à sa fureur une victime ; sur ce simple soupçon, il jura d'exterminer toute ma famille : à l'approche des satellites du tyran, je me renfermai avec ma femme & Zoroastre dans le tombeau de mon pere (*) : mais ma maison fut brûlée, & soixante & onze enfans que j'avois, égorgés sur ses decombres : la même nuit je portai l'enfant royal à un

(*) Voilà l'histoire de l'Orphelin de Tchao ! Comme toutes les nations se copient les unes les autres ! où est l'histoire originale ? Est-ce à la Chine, est-ce dans la Bactriane ?

républicain, qui m'en répondit ſur ſa tête ; & m'étant traîné ſur le bord de la mer, je m'embarquai ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour la découverte d'un nouveau-monde (*).

Le projet hardi du navigateur ne réuſſit qu'en partie ; une tempête ayant fait échouer le vaiſſeau ſur les rochers qui bordent notre isle, je me ſauvai à la nage avec ma femme,

---

(*) Ce ſont de plaiſantes gens que ces philoſophiſtes ! Ils prétendent que perſonne avant Colomb n'a pu découvrir le Nouveau-Monde ; cependant, ſi vous en exceptez nos voyages autour du globe, il eſt prouvé que les anciens ont fait ſur l'Océan des routes bien plus hardies que nos célebres navigateurs : je n'en voudrois pour preuve que ce fameux périple d'Hamon, dont le préſident de Monteſquieu a ſi bien démontré l'authenticité. Quelques hiſtoriens reſpectables ont même penſé que l'isle Atlantique de Platon & la Thulé de Séneque, pouvoient être l'Amérique : il eſt vrai que Bochart le nie, par la raiſon, dit-il, qu'un tel trajet ne pouvoit ſe faire ſans le ſecours de la bouſſole. *Géograph. ſacr. part. II*, *lib. I*, *cap.* 35 & 38. --- Mais d'abord qui nous a dit que les Phéniciens n'avoient pas la bouſſole ? Les Chinois s'en ſervoient de tems immémorial, lorſque Marc Paul l'introduiſit en Europe : de plus, n'y a-t-il dans la nature aucun ſecret qui puiſſe ſuppléer à l'uſage de l'aimant ? Nous faiſons le monde bien jeune, c'eſt que notre raiſon l'eſt encore.

à l'aide d'un coffre d'une très-grande surface qui renfermoit des instrumens de physique (*); & j'abordai dans un Nouveau-Monde, sans doute, puisqu'étant sans habitans, le crime n'avoit pu s'y introduire.

L'HOMME SEUL.

Le lendemain de notre naufrage, ma chere Zima, tu vis le jour; c'étoit avant le terme prescrit par la nature : aussi ta naissance coûta la vie à ta mere. Je lui ai érigé le foible monument où je viens de te conduire; mais depuis quinze ans je suis toujours venu seul l'arroser de mes larmes : je me flattois sans cesse que quelque homme digne de toi aborderoit dans cette isle, & déroberoit mon nom à l'opprobre de l'anéantissement : je ne pensois pas que mon secret me seroit si-tôt arraché, & que tu dusses connoître ta mere, avant l'instant où tu pouvois la remplacer.

Cette confidence d'Orondal fut pour l'ame

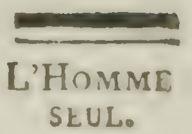
(*) Si on fait ici des objections, on en trouvera la réponse ci-après, *Porte XII*, soit dans le texte, soit dans la note.

PARTIE II. de Zima l'aurore d'un nouveau jour. Dès-lors un nouvel ordre de devoirs se développa à ses yeux : elle s'occupa moins de ce qui manquoit à son bonheur, que du soin d'augmenter celui de son pere ; & l'instinct secret de la nature qui l'appelloit à l'amour, se tut quelques momens pour laisser parler la reconnoissance.

Cependant la nuit agitée que Zima avoit passée, les fatigues de la marche & les divers saisissemens que son ame avoit subis, avoient détendu les ressorts de sa foible machine : ses genoux se déroberent sous elle ; son œil se ferma, & elle s'endormit. . . . . .

. . . .

Et toi, Zirphé, dérobe-toi aux regards inquiets de tes rivales, & viens veiller avec ton bien aimé. J'ai cependant un reproche à te faire ; tu t'es attendrie au récit des malheurs d'Orondal ; sais-tu que je suis



jaloux de ta sensibilité? suis-je Orondal, pour que ton ame passe ainsi toute entiere dans tes regards? Viens, que je te punisse d'avoir un cœur pour d'autres que pour moi: viens . . . . je t'en dirai davantage, quand je t'aurai embrassée.



PORTE VII.

LA POPULATION DE L'ISLE S'ACCROIT D'UN HOMME.

PARTIE II.

PENDANT que Zima dormoit, Orondal alla sur le bord de la mer recueillir son ame, & interroger la nature. Déjà sa pensée sublime planoit au-dessus de la terre, lorsque des cris perçans partis du sein des rochers attirerent ses regards vers l'entrée du golfe; il vit un jeune homme couvert de sang & d'écume, qui luttoit contre les vagues, pour franchir les rochers & aborder au rivage : Orondal dont la tête seule, malgré l'hiver de l'âge, étoit encore dans sa vigueur, incapable de sauver cet infortuné, lui tendit les bras en signe d'amitié ; enfin, les flots se laisserent dompter, & l'intrépide nageur vint à terre : le philosophe l'accueillit avec cette sensibilité douce & généreuse que la nature a donnée à tous les êtres bien organisés, & qui vit en-

L'HOMME SEUL.

core dans le cœur de l'homme, lorſque tout eſt mort chez lui; il le mena dans ſa grotte pour l'y faire rafraîchir, & de là ſous un berceau de palmiers, peu éloigné de l'endroit où il avoit dépoſé ſes inſtrumens de phyſique & ſes curioſités d'hiſtoire naturelle : car l'inconnu avoit beſoin de repos; & comment, à ſon âge, auroit-il dormi auprès de Zima, dans la grotte du philoſophe ?

Orondal, pendant que l'inconnu embraſſoit ſes genoux, tournoit ſes yeux baignés de larmes du côté de l'orient : Grand Dieu ! s'écrioit-il, s'il étoit digne de toi. . . Si Zima qui te repréſente ſur la terre. . . Fais trois heureux, je meurs ſatisfait. . . mais s'il apporte du commerce des hommes, les vices qui les dégradent; s'il vient empoiſonner l'air pur que je reſpire; ſi ces regards pleins de feu ne partent que d'une ame cadavéreuſe . . . ne punis que moi, & que l'ingrat que j'embraſſe ſoit le ſeul habitant de ces déſerts !

PORTE VIII.

PETIT ENTRETIEN D'ORONDAL ET D'UN INCONNU QUI A TROIS PERES.

L'INCONNU.

PARTIE II.

QUOI ! tu n'es point un antropophage ?

ORONDAL.

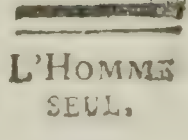
Jeune homme, vois l'hiver ſur ma tête, & l'été dans mon entendement ; crois-tu qu'à l'âge de cent vingt ans, je me ſuffirois à moi-même dans ces déſerts, ſi je m'étois accoutumé à dévorer des hommes ? crois-tu qu'on vieilliſſe au milieu des outrages faits à la nature & au ſein des remords ?

L'INCONNU.

Être reſpectable, tu es donc un Dieu !

ORONDAL.

Jeune enthouſiaſte, tu raiſonnes comme tu ſens, & tu ſens avec la plus grande vivacité : vois le délire de ton imagination ardente ;


L'HOMME SEUL.

en un inſtant tu as réunis les deux idées les plus contradictoires ; tu as fait de moi un dieu & un antropophage.

Moi, un Dieu ! & je ſuis près de ma tombe ! & le plus petit des inſectes rend mon exiſtence malheureuſe ! & mon cœur glacé ſe ferme à preſque toutes les jouiſſances ! ce blaſphême abſurde n'eſt utile qu'à l'adulateur : eh ! qu'as-tu beſoin de me flatter ? ne ſuis-je pas plus foible que toi ?

Dieu remplit l'univers, & le féconde par ſa préſence ; il preſcrit aux mondes la route qu'ils doivent ſuivre autour de la ſphere de feu qu'il habite ; & moi, le dernier des êtres intelligens, je raiſonne bien ou mal dans un point de l'eſpace, je jette quelques conjectures ſur l'origine des choſes, & d'une main tremblante j'entr'ouvre de tems en tems le rideau derriere lequel ſe cache la nature.

L'INCONNU.

La nature ! -- Voilà un beau mot ; il préſente une idee ſublime ; mais ce n'eſt peut-

PARTIE II.

être qu'un mot : du moins je l'ai consultée souvent, & jamais elle n'a daigné me faire part de ses oracles.

ORONDAL.

Eh ! qui es-tu pour avoir le droit d'interroger la nature ?

L'INCONNU.

Hélas ! je l'ignore encore.

ORONDAL.

Tu soupires. -- Jeune homme, ne crains point d'épancher ton ame dans mon sein : réponds-moi, quel est ton nom ?

L'INCONNU.

Je suis malheureux : voilà mon nom ; je n'en ai pas d'autre.

ORONDAL.

Je respecte ton secret & ta douleur : quelque jour ton amitié sera moins défiante. -- Revenons à la nature.

L'INCONNU.

Cruel ! tu ne peux prononcer ce nom sans me rappeller mes malheurs : être obscur,

jeté

L'HOMME SEUL.

jeté ſur la terre pour éprouver des ſenſations douloureuſes, je n'y ai jamais été lié par les nœuds ſacrés de la nature : trois hommes tour-à-tour ſe ſont dit mes peres ; l'un que je ne vis jamais, a, dit-on, été empoiſonné dans ſon palais ; l'autre qui m'a nourri un jour, a été brûlé dans ſa cabane ; le dernier qui a partagé mon naufrage, vient d'avoir la mer pour ſépulture. -- Quelle lumiere me guidera dans ce chaos d'événemens terribles ? Un homme peut-il avoir trois peres ? que ſignifie le mot de pere ? & qu'eſt-ce que la nature ?

ORONDAL (*à part.*)

Ce cœur tout entier à Zima s'étonne de s'attendrir pour un étranger. . . .

(*à l'inconnu.*)

La machine humaine, quelque compliquée qu'elle ſoit, ne peut s'organiſer que par la volonté d'un ſeul pere : tu as donné ce titre à trois hommes, & peut-être il n'y en a aucun qui ait droit de le porter ; mais viens à moi,

je veux être ton bienfaiteur ; & si je réussis à te rendre heureux, je mériterai seul d'être ton pere : quant à la nature, je t'exposerai mes doutes sur son essence, & je t'apprendrai à replier ton ame sur elle-même pour la forcer à te répondre ; car il est peut-être aussi difficile de l'interroger que de devenir son interprete.



PORTE IX.

ZIMA DEVINE QU'ELLE POURRA DEVENIR MERE.

LE jeune homme étoit dans l'extase : il se croyoit transporté dans un de ces mondes qu'habitent les intelligences de feu, dont Brama fait ses ministres ; Orondal l'embrassa, promit de venir le retrouver le lendemain au point du jour, & reprit le chemin de la mer, inquiet du sommeil forcé de sa fille, & brûlant de faire son bonheur ; mais résolu de le lui cacher, jusqu'à ce qu'il connût celui qui devoit en être l'instrument. L'HOMME SEUL.

Il étoit à peine à cent pas de la grotte, que Zima accourut avec transport, & s'elançant dans ses bras : Ah ! mon pere, s'écria-t-elle, Brama nous a exaucés, je remplirai les vœux de la nature, & vous n'entrerez pas tout entier dans la tombe. -- Comment, ma fille ? -- Mon ame étoit trop agitée pour dormir long-

PARTIE II.

tems : j'ai été vous chercher ſur les bords de la mer : j'ai vu..... pardonnez - moi ; j'en ſuis encore toute émue : j'ai vu ſur le ſable l'empreinte des pas d'un homme nouvellement abordé dans ces déſerts. -- Mais ces pas ſont ceux de votre pere. -- Oh ! point du tout ; je les ai long-tems examinés : d'abord ce ne ſont pas les miens, parce que j'ai les pieds infiniment plus petits : pour les vôtres je ne les ai point confondus avec ceux de l'inconnu ; vos pieds ont fait dans ce ſable humide une trace profonde, & les ſiens en effleurent à peine la ſuperficie ; on auroit dit que vous marchiez enſemble : inquiete & curieuſe, j'ai ſuivi l'empreinte de ces pas, ils m'ont amené à la grotte : j'ai cherché par-tout avec empreſſement ; mais je n'ai trouvé perſonne. . . . Mon pere, je vous ai tant entendu parler des eſprits de feu qui gouvernent les mondes ſous les ordres de Brama : l'un d'eux ſeroit-il venu viſiter un philoſophe ? Pourquoi a-t-il diſparu ſans ſe faire voir à Zima ? Ces êtres ſupérieurs aiment-

ils beaucoup les habitans de la terre ? Pourrois-je m'unir à un esprit de feu pour faire des hommes ?

L'HOMME SEUL.

Orondal étoit toujours dans le systême que pour le philosophe de la nature, le mensonge n'est jamais bon à rien; mais il étoit dangereux pour Zima qu'elle fût si-tôt éclaircie; il se contenta donc de lui dire que la nuit n'étoit pas trop longue pour réfléchir sur tant de questions, & il lui promit le lendemain de lever tous ses doutes : Zima n'insista pas davantage ; & comme la lumiere du soleil commençoit à disparoître, elle s'étendit sur son lit de verdure, cherchant dans le sommeil un repos qui n'étoit ni dans son cœur ni dans son entendement.



PORTE X.

EFFETS DE LA SYMPATHIE.

PARTIE II.

L'INCONNU, de ſon côté, ne dormoit pas: il ſe promenoit dans la plaine, rêvant aux réponſes philoſophiques d'Orondal, & tout en rêvant il ſe trouva à l'entrée de la grotte: la lumiere pâle du crépuſcule n'étoit pas encore tout-à-fait éclipſee : il cherche des yeux le vieillard reſpectable qui avoit offert de lui tenir lieu de pere ; il voit . . . comment rendre tous les traits d'un pareil tableau? . . . Zima couverte d'une gaze légere, qui deſſinoit encore ſes charmes en les voilant, paroiſſoit endormie ſur des touffes de fleurs ; ſes levres entr'ouvertes laiſſoient échapper une haleine douce & embeaumée, qui le diſputoit au parfum des roſes ; ſon ſein qui n'étoit encore connu que de ſon pere & du zéphir, palpitoit d'un mouvement égal ſous la chevelure ondoyante qui lui ſervoit de voile ; ce qui rendoit Zima encore plus intéreſſante, c'étoit

un ſentiment de pudeur répandu ſur toute ſa perſonne, & qui l'accompagnoit juſques dans le déſordre du ſommeil : ce ſpectacle auroit créé des ſens à une ſtatue de marbre : l'inconnu ivre d'amour & ſentant toute ſon exiſtence frémir de volupté, ſuivoit l'inſtinct de la nature qui l'entraînoit impétueuſement aux genoux de Zima, lorſqu'Orondal ſe retournant le vit, s'élança au-devant de ſes pas & l'entraîna hors de la grotte. Téméraire, lui dit-il, qui t'amene dans ce ſanctuaire où l'innocence repoſe ? Viens-tu abuſer de l'ingénuité d'une fille, & de la foibleſſe d'un vieillard ? Retire - toi, ſi tu reſpectes encore Orondal, Zima & la vertu.

Le départ précipité de l'inconnu n'avoit pu ſe faire ſans réveiller Zima. A peine Orondal fut-il rentré, que ſa fille s'adreſſant à lui : Mon pere, dit-elle, je ne ſais ſi Brama m'a ſéduite par des ſonges ; mais j'ai cru voir devant moi un être qui nous reſſemble. Quel feu dans ſes regards ! ce feu a auſſi-tôt paſſé dans mon cœur : ah ! ſi cet être charmant vouloit habiter notre isle !

s'il y venoit avec moi, féconder la nature...

Ma fille, je vous l'ai dit, il faut connoître la nature, avant de se livrer à ses jouissances.

Eh bien, si c'est un des ministres de Brama, il me dévoilera tous ses secrets : si ce n'est qu'un homme comme nous, nous les étudierons ensemble,

Insensée, tu desires de devenir mere !

Je ne suis pas née, sans doute, pour végéter dans ces déserts : tous les êtres qui m'environnent, croissent & se multiplient ; faut-il que moi seule je ne naisse que pour mourir ?

Fille cruelle, tu oublies que ta naissance a coûté la vie à ta mere.

Mon pere, ce souvenir me déchire le cœur : je respecte sa mémoire, & je me propose d'aller tous les jours verser quelques larmes sur sa tombe ; mais ne m'avez-vous pas dit que j'étois le soixante & douzieme enfant qu'elle avoit fait naître ? eh bien, quand j'aurai soixante & douze fois rendu hommage à la nature, je consens d'entrer à jamais dans son sein.

PORTE XI.

D'un livre de trois pages, qui a couté cent ans de travaux et d'expériences. (*)

L'HOMME SEUL.

L'INCONNU dormit un peu, malgré l'image de Zima qui étoit tracée en caracteres de feu dans son ame : il se leva à la pointe du jour, & respectant la défense d'Orondal, il dirigea ses pas du côté opposé à la grotte ; il se trouva bientôt dans un cabinet de verdure où étoient disposés avec ordre une foule d'instrumens de physique & de curiosités d'histoire naturelle ; comme il en ignoroit l'usage, il se contenta d'admirer en silence ; bientôt appercevant un livre relié avec une sorte de magnificence, il l'ouvrit avec transport & y lut pour titre :

(*) Il ne faut pas confondre une de ces petites pages imprimées avec ce que pouvoit contenir d'écriture une grande feuille du *Papyrus* Egyptien : j'ai consulté mon Parsis sur ce chapitre, & il m'a dit qu'il ne tenoit tout entier qu'une demi-page de l'original.

PARTIE II.

CONJECTURES SUR LA NATURE, *ouvrage commencé par Orondal la vingtieme année de ſa vie* : il voulut enſuite le feuilleter, & il n'y vit d'écrites que trois pages. Quoi ! dit en lui-même l'inconnu, cet homme céleſte a employé cent ans à écrire trois pages de conjectures ſur la nature, & nos jeunes gens de Bactra font en deux mois de gros volumes, qu'ils intitulent du nom faſtueux de ſyſtêmes. -- Tâchons de nous éclairer avec les doutes d'Orondal. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Je vois d'ici toute ma cour redoubler d'attention ; chacun s'épuiſe en conjectures ſur les conjectures d'Orondal ; on ſe dit à l'oreille : Que peut nous apprendre un livre de trois pages ? -- Ces trois pages ſont-elles vraiment du maître de Zoroaſtre ? -- Voyons un peu ce code de la nature en trois pages. -- Sérieuſement vous vous flattez donc que je vais vous

L'HOMME SEUL.

lire ce chef d'œuvre : point du tout ; vous, reines de mon cœur, vous ne l'entendriez pas, & vous en feriez l'aveu avec ingénuité : vous, mes visirs, ce ne seroit que pour me flatter que vous feindriez de l'entendre ; & toi, mon grand Bramine, tu pourrois bien en comprendre quelques mots, & me faire brûler ensuite si tu devenois plus puissant que moi. -- Non non ; je garderai pour moi le manuscrit de Zoroastre : seulement pour vous faire connoître l'esprit du philosophe, je vais vous en lire quelques morceaux détachés : écoutez-moi, & devinez le reste. . . . .

. . . .

« Hermés Trismégiste a dit : Donnez-moi » de la matiere & du mouvement, & je referai » le globe que j'habite : pour moi, je ne » demande à Brama que du feu élémentaire » pour créer de nouveau la grande machine » de l'univers.

» Bon Hermés, qu'entends-tu par ton mou- » vement ? est-il distingué de ce que tu appelles

PARTIE I^r.

» matiere ? le feu, principe du mouvement, » n'eſt-il pas de la matiere ; le feu n'eſt-il pas » le mouvement ?

» Prétendus philoſophes, qui meſurez la » nature ſur la petite échelle gravée dans votre » entendement, écoutez une de ſes loix éter- » nelles : Le feu eſt le principe de tout ; c'eſt » par lui que tout naît, que tout ſe méta- » morphoſe, & que tout paroît s'anéantir.
» . . . .
» . . . .
» . . . .

» Il vit, ce rocher que tu foules aux pieds » comme un être mort, & ce ſtalactite qui » végete dans ma grotte, & que tu traites de » jeu de la nature ; comme ſi la nature avoit » des caprices à l'exemple de ta raiſon ! & » cet atôme que ton orgueil dédaigne & qui » deviendra peut-être un homme (*).

(*) Je ne ſuis point, à l'exemple des Saumaiſe, des Dacier & des Caſtelvetro, enthouſiaſte de l'auteur que je commente ; j'expoſe ſes doutes, mais je ne fais point de ſyſtême : ſi je m'étends ici ſur l'idée de l'Epi-

L'HOMME SEUL.

» Le feu qui fait vivre tout, a tout organisé : les végétaux dont je me nourris, le » roc sur lequel je repose, l'air même que je » respire sont organisés ; ainsi les êtres vivans » s'assimilent avec d'autres êtres vivans, & » le résultat est souvent un être qui ne ressemble à aucun de ses principes (*).

» Le mouvement, cause de la génération » des êtres, est donc essentiellement inhérent à la matiere ; c'est par lui qu'elle se » développe, qu'elle végete, qu'elle s'anima-

---

génese, c'est que de très-grands hommes dans tous les cultes l'ont adoptée : c'est qu'elle se concilie très-bien avec le dogme sacré de la providence ; c'est que si c'est une erreur, ce n'est qu'une erreur de physique, qui n'intéresse en rien ni les mœurs ni les loix, ni même les religions de la terre.

(*) Les combinaisons chymiques mettent cette vérité dans tout son jour. --- Il y a cependant, parmi les sels & les crystallisations, des corps qui conservent la configuration de leurs principes, parce qu'ils sont formés de particules homogenes : c'est ainsi que l'octaëdre de l'alun est formé d'une infinité de petites pyramides, & que les prismes hexagones du crystal de roche viennent d'une multitude de petits triangles équilatéraux.

» lise (*), & qu'elle se décompose (**).
» J'ai vu autrefois toutes ces merveilles, dans
» mon laboratoire chymique de Bactra : au-
» jourd'hui confiné dans mon desert, je ne
» les vois plus qu'avec l'œil de l'entendement,

. . . .

. . . .

(*) C'est dans les *Nouvelles observations microscopiques* de Néedham, qu'il faut étudier la gradation qu'observent les êtres en s'animalisant ; il est très-curieux de voir comment une plante infusée s'exalte en fermentant, se partage en globules doués de vie, se change en zoophytes qui ont un mouvement spontané, & enfin se métamorphose en anguilles. --- Il est au reste bien singulier que Zoroastre se soit rencontré avec Néedham, soit qu'il ait fait avec les yeux ses observations microscopiques, soit qu'il ait inventé le microscope.

(**) Ce mouvement est si inhérent à la matiere, que souvent il ne le perd pas à nos yeux, lorsque la machine animale est détruite. Quand un animal est froid & peu sujet à transpirer, tel que la carpe & le serpent, sa chair palpite encore, long-tems après qu'il n'est plus : un cœur de grenouille, exposé au soleil sur un vase échauffé, s'agite pendant plus d'une heure après avoir été arraché : si l'on coupe d'un seul coup la tête d'un coq-d'inde, on le voit aussi pendant quelque tems se tourner, marcher & battre des ailes.

. . . .

» Plus un corps eſt petit, plus il s'approche
» de l'organiſation élémentaire ; & plus alors
» les parties qui le compoſent doivent avoir
» d'activité ; le monde d'une goutte d'eau,
» qui renferme un ſi grand nombre d'animaux
» de différentes eſpeces, ſubit, ſans doute,
» plus de révolutions que le monde que nous
» habitons, où les empires ſe renverſent
» avec fracas les uns ſur les autres, où l'Eu-
» rope ſe heurte contre l'Aſie, & où l'Océan
» ne peut ſortir de ſes limites, ſans anéantir la
» race des hommes.

» J'ai long-tems étudié l'être, non en lui-
» même, mais dans les livres des hommes :
» je m'imaginois alors que les principes élé-
» mentaires étoient auſſi variés que les corps
» qui ſont le fruit de leurs combinaiſons :
» inſenſé ! j'ai blaſphêmé quarante ans la
» vérité ; aujourd'hui, que faiſant divorce avec
» les hommes & leurs vains ouvrages, je
» n'habite plus qu'avec Brama, mon enten-

PARTIE II.

» dement & la nature, je m'apperçois que la
» même pâte a servi à la composition de tous
» les êtres, & que l'ordonnateur suprême n'a
» varié que les levains.

» Les ouvrages de nos artistes, petits comme
» notre intelligence, avec un grand appareil
» de forces, produisent très-peu d'effet : pour
» la nature, il n'y a rien de plus simple que
» ses plans, & de plus magnifique que leur
» exécution : voyez les animaux ; le feu est
» l'unique principe qui serve à les engendrer,
» mais en même tems quelle prodigieuse
» variété dans les formes de la génération !
» le puceron est sans sexe (*), & l'huître en
» a deux (**) ; le cerf ne devient pere, que

(*) On peut aussi ranger dans la classe des animaux sans sexe l'animalcule des infusions & un petit ver qui ronge la vigne, & que le baron de Haller a très-bien observé. Voyez *Physiolog. tome VIII. page* 3.

(**) On a encore observé l'hermaphrodisme dans le moule. *Johan. Mery*, *page* 420. --- Dans la limace, *Lyonnet*, *page* 50, & dans le buccin. *Lister*, *exercit. Anatom. II*, *page* 55. --- Pour les hommes hermaphrodites qui fécondent & qui sont fécondés, ils sont

quand

L'HOMME SEUL.

» quand ses feux se partagent, & le ver à soie » rend fécond un cadavre (*) ; l'homme » crée son semblable au milieu des jouissances » les plus voluptueuses, & le polype donne » la vie à sa race sous le couteau qui le déchire.

. . . .

. . . .

. . . .

» Fabricateurs de systêmes, pourquoi ren» dre compliquée une machine qui peut mar» cher à l'aide d'une roue ? Laissez-là votre » vain appareil d'œufs, de molécules & d'ani» malcules ; voyez ces végétaux dont se nour» rira l'amant de Zima, fermenter dans son » estomac, acquérir un mouvement plus rapide » dans ses réservoirs générateurs, s'élancer » comme un trait enflammé dans la matrice

possibles, mais jusqu'ici ils ne subsistent que dans les romans historiques du baron de la Hontan, & dans les romans philosophiques de l'auteur *de la Nature.*

(*) Ceux qui ne voudront pas en croire Zoroastre, peuvent consulter Swamerdam : ce naturaliste dit en propres termes du ver à soie, *Init mortuam fæminam*, *Bib. natur. page* 431.

PARTIE II.

» qui doit les recevoir, ſe développer enſuite
» par la chaleur féconde de l'utérus ; &
» enfin former un être intelligent qui fer-
» mera les yeux d'Orondal, qui comme lui,
» interprétera la nature, & qui le fera oublier.

» Le philoſophiſte qui ouvre toutes les
» portes de la nature avec la clef des qualités
» occultes, veut qu'il n'y ait point de naiſ-
» ſance ſans germes : mais qu'eſt-ce qu'un
» germe ? y a-t-il quelque corps qui ne ſoit
» pas déjà organiſé ? Ou tout eſt germe, ou
» il n'y en eut jamais.

» N'exprimons pas par des mots obſcurs
» les idées obſcures de notre entendement :
» la chymie a-t-elle beſoin de germe pour
» compoſer du vitriol ? une infuſion végétale
» eſt-elle le germe des anguilles ? mon couteau
» eſt-il le germe des polypes ?

» Eſt-il vrai même que les corps ne ſe
» fécondent que dans la matrice des corps
» homogenes ? je connois des plantes dont
» les piſtils ne ſont pas dans la fleur, mais

» dans le pied (*) ; quelques-unes qu'on multiplie en mutilant la racine (**), & d'autres qui croissent jusques dans le corps de » l'animal qui les dévore (†) : des feuilles de » chêne font naître l'insecte du kermès (††) ; » tout le monde sait aussi que dans le serrail du

(*) S'agiroit-il ici d'une plante telle que le *Bikens* du Nouveau-Monde, dont la seve, au lieu de produire dans la fleur, produit dans le pied. Voyez *Défense des recherch. philosoph. sur les Américains*, *page 66*.

(**) Je trouve dans un naturaliste moderne, que si on coupe une racine de campanule de l'épaisseur de trois lignes, chaque fragment mis en terre produit une plante homogene. Voyez le *Dictionn. des arbres de la France*, par M. *Buchoz*, *art. Campanule*.

(†) J'avois compulsé vainement tous mes livres d'histoire naturelle, pour justifier cette observation de Zoroastre, lorsque je lus par hasard dans le journal de médecine, du mois de février 1772, le fait suivant: *Un habitant des Essarts en Poitou rendit, dans une maladie de langueur, quatre cents noyaux de cerises, dont un grand nombre avoit subi un commencement de végétation, le noyau étoit ouvert & il sortoit de l'amende un germe de plusieurs lignes.*

(††) Ce sont des galles plutôt que des feuilles que naît le vermisseau du kermès. Voyez le *Mémoire de M. Garidel sur l'Histoire naturelle de ce gallinsecte*. Au reste, il est aussi singulier qu'une excroissance d'arbre serve de matrice à un ver, qu'une de ses feuilles.

» dernier roi de la Bactriane, un fœtus humain » se développa dans le bas-ventre d'une » Indienne ; & que le grand anatomiste, en » disséquant la sultane favorite, trouva une » tête d'enfant dans un de ces réservoirs que » l'ignorance appelle un ovaire (*).

» Mon pere a vu en Ethyopie, un peuple » entier qui ne vit que de sauterelles : vers l'âge » de quarante ans, des insectes ailés s'engen- » drent dans leur sang, percent leur peau & » les dévorent (**). Quel rapport y a-t-il

---

(*) Ce premier fait est cité par-tout, mais si peu exactement que je n'ai pu le vérifier nulle part ; pour le second il est encore arrivé de nos jours. Voyez les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, *année* 1690, *page* 91. --- Toutes mes recherches me convainquent de plus en plus que la physique des anciens n'est pas tant à mépriser ; que le manuscrit de mon Parsis vaut sans doute bien des parchemins respectables qu'on conserve au Vatican, & que Zoroastre étoit un grand homme.

(**) Ce peuple se nomme *Acridophage*, ou mangeur de sauterelles. L'amiral Drack, qui n'étoit pas un homme crédule, en parle dans son voyage autour du monde, & Buffon qui le transcrit ajoute : *Ce fait est très-extraordinaire, mais ne me paroît pas incroyable.* Hist. natur. édit. complete in-12, tome VI, page 216.

» entre le ſang humain & la génération des
» ſauterelles ?

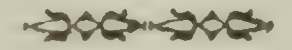
» Que diroient, au reſte, nos ſavans Ontho-
» logiſtes, ſi on leur démontroit que tous
» les êtres étant originairement homogenes.

. . . .

. . . .

. . . .

Eh bien, ne le diſois-je pas ? voilà mes viſirs endormis, comme s'ils aſſiſtoient à un conſeil d'état ; mon grand Bramine s'eſt éclipſé ; Zirphé ſeule m'écoute avec un intérêt qui ſuppoſeroit qu'elle peut m'entendre. -- O Zirphé, Zirphé, je ne crois pas aux prodiges . . . ſi ce n'eſt à celui de ton amour ; à ton âge & peut-être à tout âge, la profonde métaphyſique doit être une ſcience de mots ! Va, ce n'eſt pas Zoroaſtre, c'eſt moi que tu as écouté.



PORTE XII.

ZIMA AGITÉE PAR LA NATURE, S'INQUIETE ET A DU PLAISIR.

PARTIE II.

PENDANT que l'inconnu étudioit la nature dans l'ouvrage d'Orondal, Zima adoroit son auteur au pied de son autel; mais l'image de ce jeune homme fatiguant sans cesse sa pensée, elle ne remercia ce jour-là l'Être suprême qu'en l'offensant : je me trompe, Dieu ne s'offense pas de l'amour, puisque c'est lui qui le fait naître; & le cœur ingénu de la fille d'Orondal n'en étoit pas moins pur, parce qu'il se partageoit entre Brama & son amant.

Mon pere, vous me quittez, dit Zima avec inquiétude; mon cœur agité n'a jamais ressenti plus vivement qu'à cette heure le vuide de votre absence. . . . . Si l'esprit de feu venoit, & qu'il me trouvât seule! je ne sais pourquoi je crains ses regards. . . . & je sais encore moins pourquoi je les desire. . . . . Oh! non, soyez

tranquille, il ne viendra pas ; mon cœur en vain l'appelle ; le ſien, ſans doute, ne lui dit rien pour moi.

Cependant Orondal occupé à diſpoſer ſes inſtrumens pour une expérience de phyſique, feignoit de ne pas entendre Zima ; & Zima pour cacher ſon trouble regardoit l'autel, & agitoit l'eſſence qui ſervoit d'aliment au feu ſacré de Brama. Ma fille, dit le vieillard, il y a long-tems que tu deſires ſavoir quel eſt le feu humain qui approche le plus du feu élémentaire ; dans une heure tes doutes ſeront éclaircis : un grand ſpectacle s'offrira à tes yeux : le nouvel habitant de l'isle ſera préſent, & une épreuve me fera connoître s'il eſt digne de toi. -- Il y ſera, mon pere ! -- Zima alors laiſſa échapper le vaſe de porphyre, & l'autel fut inondé d'Alcohol.

Orondal trop prudent pour s'appercevoir de la diſtraction de ſa fille, alla derriere un rideau de palmiers diſpoſer une machine de rotation, dont les ailes étoient deſtinées à

PARTIE II.

préſenter au vent une grande ſurface, & il la plaça de façon qu'en touchant un fil de fer attaché à l'autel, il feroit tourner ſur elle-même une glace de douze pieds de diametre (*), montée ſur un axe de bois de cedre, & preſſée en tout ſens par des couſſins; il arrangea enſuite, à un pouce de la glace, des tubes légers couverts de feuilles de métal, & ſuſpendus aux arbres par des cordons de ſoie; attacha ſur le tronc d'un palmier qui formoit beaucoup d'ombrage, un verre taillé en parallélogramme où étoient gravés des caracteres magiques, & conduiſit du tube divers fils de fer, ſoit au verre, ſoit à un grand vaſe de porcelaine à moitié revêtu en dedans & en dehors d'une feuille d'argent, & qui ſe trou-

(*) Quoiqu'en aient dit quelques détracteurs des anciens, on a connu le verre dans les tems les plus reculés; cet ingénieux ſcélérat d'Ariſtophane en parle dans ſa farce des Nuées; il introduit ſur la ſcene Strepſiade, qui pour rendre Socrate odieux, enſeigne une nouvelle méthode de payer ſes dettes; c'eſt de placer entre le ſoleil & le billet une pierre tranſparente qui brûle la créance.

voit placé sur les marches de l'autel : quand l'appareil fut achevée, il embrassa Zima, serra sa main sur laquelle il répandit une larme, & alla trouver l'inconnu.

L'HOMME SEUL.

Zima abandonnée à elle-même, s'assit au pied de l'autel. -- Quel est donc cet être qu'on va éprouver pour juger s'il est digne de moi?.... Digne de moi ! Suis-je donc une intelligence supérieure ? Non, si je l'étois, mon cœur seroit moins agité..... Cet inconnu est donc mon égal.... Cependant cette idée qui devroit me rassurer, redouble mes craintes : mon pere m'a dit que j'étois femme, & qu'un homme seul pouvoit s'unir à moi pour me rendre mere...... Si l'inconnu étoit une femme ! d'où vient que mon sein palpite, & que mon cœur bat avec violence.... Eh bien, si c'est une femme, sa vue me rappellera ma mere : nous vivrons ensemble, je serai heureuse... Heureuse ! Non.... un mouvement secret m'apprend qu'un homme seul peut faire ma félicité ; & malheureusement l'inconnu ne l'est

pas.... Un homme ne doit-il pas reſſembler à mon pere, avoir ſa barbe reſpectable, ſa voix forte & ſes traits pleins de majeſté ? Pour l'inconnu, quoiqu'il ne m'ait apparu qu'un inſtant, ſes traits ſont reſtés gravés dans ma mémoire; ſa chevelure eſt blonde comme la mienne, le duvet le plus léger ne garnit point ſon menton, & la douceur plutôt que la majeſté ſe peint dans ſes regards : oui, c'eſt une femme; je n'en puis plus douter.... Cependant j'ai ſenti en la voyant que je l'aimois autant que mon pere..... plus que lui peut-être..... Aimerois-je avec cette violence une femme comme moi ?... O nature ! nature, ſi je dois être malheureuſe, laiſſe-moi mes doutes, & ne m'éclaire jamais.



PORTE XIII.

DE L'ART DE FAIRE DES HOMMES.

IL y avoit déjà long-tems que l'écharpe éclatante de l'aurore embrassoit l'Orient, lorsqu'Orondal entra sous le berçeau qui renfermoit ses curiosités d'histoire naturelle : l'inconnu se jettant à ses pieds : Homme sublime, lui dit-il, j'ai lu ton livre ; je l'ai lu, & si jamais je rentre dans Bactra, je brûlerai ma bibliotheque.

L'HOMME SEUL.

Dis-moi qui t'a dévoilé les opérations de la nature, soit qu'elle compose les êtres, soit qu'elle les décompose ? étois-tu au conseil de Brama, lorsque son souffle tout-puissant féconda les mondes ?

Ton ouvrage a tellement occupé toutes les facultés de mon entendement, qu'en le lisant j'ai senti l'univers entier s'éclipser devant moi : le croiras-tu ? j'ai oublié alors jusqu'à Zima, Zima qui représente si bien ce ciel que ton livre fait connoître.

Jeune homme, dit le vieillard, tu as respecté cette nuit ma défense ; Zima ni toi ne se sont éveillés avec des remords ; ton ame est digne de contempler la nature, & tes sens d'en jouir : suis-moi à l'autel du suprême ordonnateur des mondes, tu y verras un grand spectacle : Zima y sera, mais modere tes transports ; songe que ce lieu est le théatre de ma puissance, & que ma main, toute glacée qu'elle est, peut y devenir redoutable à la témérité.

Pendant la route on s'entretint du code de la nature en trois pages : il y avoit dans ce livre un ordre admirable ; mais comme il étoit écrit pour des philosophes, les idées intermédiaires que l'auteur laissoit à suppléer faisoient croire que la chaîne des vérités se cassoit à chaque instant. Orondal mit le jeune initié sur la voie de deviner les mysteres de la nature, & en déployant tous les ressorts de son entendement, il n'eut pas de peine à justifier la logique de son ouvrage.

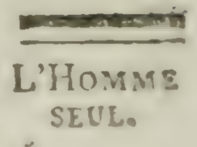
En paſſant ſous un rocher où étoient ſuſpendues quelques cryſtalliſations de figure pyramidale, l'inconnu s'arrêta, & après un moment de ſilence : Orondal, dit-il, ces ſtalactites en ſe formant ont-elles du plaiſir ? Pourquoi non, dit le philoſophe ; le plaiſir n'eſt-il pas fait pour tout ce qui a vie ? & quel eſt l'être qui en eſt privé ? il n'y a que le ſtupide détracteur de la nature qui s'imagine ne voir autour de lui que des cadavres.

L'Homme seul.

Le plaiſir augmente à proportion que les êtres générateurs ſont plus compoſés : il n'y a rien de plus ſimple que les concrétions lapidifiques qui arrêtent nos regards ; le mouvement lent de la chûte d'un fluide a ſuffi pour les former, auſſi n'ont-elles peut-être que le ſens du tact, & ce ſens encore eſt-il peu ouvert au plaiſir ? Il n'en eſt pas de même de l'homme ; c'eſt une machine hydraulique qui ne ſe meut qu'à l'aide d'une foule de roues, de pompes & de reſſorts, & ſes plaiſirs ſont proportionnés au nombre de ſes facultés : je conçois que

dans les mondes qui gravitent autour de la ſphere de feu où réſide Brama, il peut y avoir des êtres nés avec encore plus d'organes que nous, dont tous les pores ſeroient ouverts aux impreſſions de la volupté, & qui compteroient leurs deſirs par leurs jouiſſances.

Cependant les feux du ſoleil commençoient à embraſer l'horiſon : l'inconnu appercevant un arbre iſolé, propoſa à Orondal de s'arrêter un moment ſous ſon ombrage. -- Cette idée m'enchante, dit le vieillard ; cet arbre m'eſt cher, plus que tu ne penſes : c'eſt mon pere, -- Votre pere? -- Jeune homme, écoute-moi : je n'ai point cru outrager la nature, en faiſant ſervir la cendre d'un pere à la génération des êtres : j'oſai l'expoſer au ſoleil renfermé dans ſon urne, & couverte d'un cryſtal léger, qui ſans s'oppoſer au contact de l'air, arrêtoit les graines étrangeres qui auroient pu végéter ſur ſa ſurface : tous les jours j'arroſai cette cendre précieuſe avec de l'eau, portée par l'alambic à ſon dernier degré de pureté ;



enfin, les principes de vie que l'urne renfermoit ſe développerent, & je vis naître une plante que la botanique ne rangeroit dans aucune de ſes claſſes (*). Cette plante périt & eut une

(*) On a cru pendant long-tems que tout avoit été créé, & qu'il ne pouvoit plus naître d'êtres nouveaux; ce dogme abſurde de l'ignorance dut tomber à la renaiſſance de la phyſique: ne parlons ici que des végétaux.

En 1715, le botaniſte Marchand apperçut dans ſon jardin une plante inconnue, qui s'éleva juſqu'à ſix pouces; il la nomma *Mercurialis foliis capillaceis*. L'année ſuivante il en vit paroître au même endroit ſix autres, dont quatre reſſembloient à l'ancienne & deux autres formoient une nouvelle eſpece de mercuriale, qu'il nomma dans la langue diffuſe de Tournefort, *Mercurialis foliis in varias & inæquales lacinias quaſi dilaceratis;* ces deux plantes nouvelles ſe multiplierent depuis dans l'eſpace de huit pieds de terrein, & jamais on ne put leur découvrir aucune apparence de graine. Voyez *Mémoires de l'académie royale des ſciences, année* 1719.

De plus, il y a pluſieurs plantes décrites par les anciens qui ſe ſont perdues, & que nos Linné & nos Juſſieu n'ont pu retrouver.

Le climat ſeul ſuffit pour dénaturer entiérement l'organiſation des plantes: c'eſt ainſi que le tabac & le ricin, qui forment en Afrique des arbriſſeaux de trente ans de vie, dans notre Europe ne ſont que des herbes, que le printems fait naître & que l'automne voit mourir.

Il eſt vrai qu'une plante peut être neuve pour nous

postérité, dont la cendre augmenta le volume du limon générateur : au bout d'un certain nombre d'années, les principes de vie acquirent plus d'activité ; la plante devint arbuste, & aujourd'hui c'est un arbre qui le dispute en hauteur aux plus beaux cedres de ces déserts(*).

& ne pas l'être pour la nature. Il y a dans l'*Hortus* de la côte de Malabar des végétaux totalement inconnus, même sur la côte de Coromandel ; le théatre de la végétation n'est par conséquent plus le même dans des contrées aussi éloignées que la Laponie & la côte de Zanguebar.

Le chevalier Von Linné a décrit sept ou huit mille especes de plantes ; le célebre Sherard, qui en connoissoit seize mille, a trouvé bien des incrédules ; & voilà le savant Commerson qui a écrit de Madagascar à un de nos astronomes, que sa collection, qui monte à vingt-cinq mille, n'est pas le quart de toutes celles qui existent sur la surface du globe. *Journal d'un voyage autour du monde, traduit de l'Anglois, par M. de Freville, page 257.*

En un mot, rien de plus magnifique que le théatre de la nature ; ses décorations changent à chaque instant, parce que sa baguette magique fait passer les êtres par toutes sortes de métamorphoses ; & nous, pauvres philosophes, nous sommes dans le parterre, calculant péniblement l'effet des machines que nous ne voyons pas.

(*) Et tout cela dans l'intervalle de quinze ans ! ô Zoroastre, tu peins quelquefois des arbres, des mœurs, & peut-être des hommes de l'autre monde !

Cet

L'HOMME SEUL.

Cet arbre produit un fruit délicat dont Zima se nourrit, & qui s'animalise dans ses veines. Ainsi, supposé que jamais elle devienne mere, elle fera servir la cendre de mon pere à la production de sa race, ou plutôt c'est mon pere lui-même qui revivra dans sa nombreuse postérité.

Il étoit difficile de répondre à ce paradoxe; parce qu'il n'étoit point le fruit d'une imagination exaltée : le vieillard parloit de sang-froid, & c'étoit le jeune homme qui écoutoit avec enthousiasme.

Il se fit un quart-d'heure de silence; l'inconnu sortant le premier de sa rêverie : Orondal, dit-il, quoi ! avec des végétaux, je pourrois faire un homme (*) ?

(*) C'étoit un absurde visionnaire que ce Paracelse, qui s'imagina qu'en mettant dans une phiole de la semence de l'homme & du sang des regles d'une femme, & en faisant fermenter ce mélange dans un limon plein de suc & de chaleur, il en naîtroit un homme ! il y a bien autant de folie à vouloir créer un être intelligent avec le flux menstruel d'une femme, qu'avec les pierres de Deucalion.

PARTIE II.

Cet homme eſt tout fait, répond le philoſophe ; mais le bandeau du préjugé le cache à tes regards : jeune homme, dis-moi, ne te nourris-tu pas de végétaux ? —

Sans doute ; la chair des animaux n'a jamais enſanglanté mon palais ; & c'eſt parce que la nature m'a fait ſenſible & intelligent que je ſuis frugivore. —

Eh bien, ces végétaux, en ſe décompoſant dans tes veines, s'animaliſent, ſe convertiſſent en ta ſubſtance, deviennent toi (*) ; la ſemence que la nature a miſe en dépôt dans tes réſervoirs eſt la quinteſſence de ces végétaux : tu ne peux croître ſans t'en nourrir, & tu ne peux t'en nourrir ſans faire des hommes. --

Orondal, en analyſant dans votre livre

(*) Les mémoires de l'academie de Bologne font mention d'une ſinguliere expérience : ſi l'on pétrit longtems de la pâte & qu'on la mêle ſans ceſſe avec de l'eau nouvelle, on lui fait perdre entiérement ſa nature végétale, & par la diſtillation on en retire les mêmes principes que des ſubſtances des animaux. --- Je ne ſais pas ſi cette expérience a conduit les académiciens de Bologne aux principes de Zoroaſtre.

l'ouvrage de la génération, vous avez pris pour exemple l'amant de Zima. -- Zima que j'ai crû née pour n'avoir que des adorateurs, fouffriroit-elle un amant? fon ame fublime s'ouvriroit-elle à la douce impulfion de la nature? & l'amour fi profané dans les ferrails de Baćtra, viendroit-il embellir ces déferts? --

Zima! . . . Vous la voyez à l'autel; interrogez fon ame, lifez votre deftinée dans fes regards; mais refpectez en elle l'ingénuité & la vertu.



PORTE XIV.

L'ÉLECTRICITÉ AMENE LE DÉNOUEMENT (*).

PARTIE II.

O mes enfans ! voyez ce feu pur & léger qui brule fur cet autel; la nature avec cet élément a compofé tous les corps : il donne à l'air fon élafticité ; il remplit tout l'efpace du vuide parfait ; il étincele dans le diamant :

(*) Des philofophiftes qui fe croient habitans d'un monde tout neuf & dont l'efprit l'eft du moins, ont été révoltés de ce que l'électricité jouoit un rôle dans le livre de Zoroaftre : ils en ont conclu que le manufcrit de mon Parfis étoit dépourvu d'authenticité, & peu s'en eft fallu qu'ils l'aient attribué au Parfis lui-même ; comme le pere Hardouin attribuoit l'Enéide aux Moines du treizieme fiecle. -- J'ai mieux aimé relire mes anciens que de me fâcher contre des modernes : or, voici un texte de Timée de Locres, qui prouve que de tems immémorial on a eu quelques idées fur l'électricité. --- *Il fort de l'ambre une matiere fubtile, par le moyen de laquelle il attire des corps étrangers :* το δ' ηλεκτρον ενκειθὲντος τω πνοσ μαλος ἀναλαμβὰνει τω μοιον σῆμα, *Cap. V, paragr.* 3. --- Pour un philofophe folitaire qui a des machines, il n'y a qu'un pas de-là aux autres phénomenes de l'électricité.

il brûle dans la glace; il produit tous les êtres, les développe, les métamorphose, & survit à leur cendre (*).

Ce feu n'est peut-être élémentaire que dans le soleil, & dans les étoiles fixes qui servent de soleils aux mondes des autres systêmes : partout ailleurs, il est uni avec des corps hétérogenes. Les instrumens de la physique le dégagent en partie de ses entraves; mais il ne paroît vraiment libre qu'à l'œil de l'entendement du philosophe.

Voyez ce fil que ma main fait mouvoir (**), voyez. . . Zima ne voyoit que l'inconnu, & l'inconnu ne voyoit que Zima. -- Entendez du moins la voix de la nature, dont je suis

(*) Ce principe a fait naître quelquefois dans ceux qui s'en pénétroient un singulier enthousiasme; il y a des chymistes qui se sont intitulés philosophes *par la grace du feu*, comme les rois se disent souverains *par la grace de Dieu*, & quelques prélats évêques *par la grace du pape*.

(**) Ce fil conduisoit sans doute à la machine de rotation, dont il est parlé Porte XII, & que le vent mettoit en jeu. -- Il est bon de voir le spectacle du côté des machines, après l'avoir vu du côté du parterre.

l'interprete. — Les jeunes gens ivres de joie & de plaisir n'entendoient que leur silence. — Orondal s'apperçut que la langue de la physique est bien foible auprès de l'idiôme muet de l'amour; & cessant de parler, il tenta de captiver l'attention des deux amans par de grands spectacles : il alla en silence prendre leurs mains & les approcha du tube de la machine : l'inconnu se flatta un moment que le vieillard alloit l'unir à sa fille sur l'autel de Brama : le phenomene dont il fut témoin le tira de son erreur; des traits de feu s'élancerent du tube à la main des amans, & ils reculerent tous deux en jettant un cri d'effroi. Orondal les rassura en répétant l'expérience sur lui-même, & ils virent qu'il n'avoit voulu que leur prouver que le feu réside dans les corps qui semblent le plus inaccessibles à cet agent de la nature.

Cependant l'inconnu revenu de sa frayeur, reprenoit une nouvelle existence dans les regards de Zima : tous les feux de l'amour

étincéloient ſur ſon viſage : il s'approcha de ſon amante pour reſpirer ſon haleine ; ſon œil baiſoit ſon ſein, dont ſa bouche n'oſoit encore approcher. Orondal dans l'intervalle toucha, ſans qu'on s'en apperçut, avec un excitateur, le parallogramme de verre ſuſpendu au palmier qui ombrageoit l'autel, & le jeune étranger lut ces mots en caracteres de feu : RESPECTE ZIMA OU TREMBLE. -- Il trembla en effet ; & oubliant un moment qu'il aſſiſtoit à un ſpectacle de phyſique, il demanda à Orondal s'il étoit magicien.

Zima répondit pour ſon pere, & la magie de l'amante fit oublier celle du philoſophe. -- O intelligence céleſte, dit-elle avec ingénuité, toi, que je n'ai pu voir un inſtant ſans une douce émotion ; toi, qui es ſans doute deſcendu dans ce déſert pour faire mon bonheur, n'appréhende rien d'Orondal, il eſt mon pere... il peut devenir le tien... Comment déſapprouveroit-il le plaiſir que je goûte à te voir ? ce plaiſir me vient de la nature : il ne convient pas

plus aux philoſophes de le condamner, qu'à moi d'en rougir.

L'inconnu n'avoit point encore entendu parler Zima; les ſons enchanteurs de cette bouche qui ne s'ouvroit que pour dire *je t'aime*, acheverent de le tranſporter; ce n'eſt plus du ſang, c'eſt du feu qui circule dans ſes veines; il s'élance aux genoux de ſon amante, & liſant dans ſes regards attendris le pardon de ſon audace, il ſe releve avec tranſport pour l'embraſſer, & *reſpirer* ſon ame ſur ſes levres brûlantes de volupté : ſes pieds touchoient alors le vaſe de porcelaine plein de phlogiſtique qui étoit ſur les marches de l'autel : ſa main dans le mouvement qu'il fit pour ſe jeter au col de Zima, s'approcha d'un fil de métal qui les ſéparoit : il ſe ſentit alors frappé comme d'un coup de foudre, recula malgré lui, & tomba ſans connoiſſance aux pieds d'Orondal. Le vieillard empreſſé à le rappeller à la vie, détacha l'agraffe qui aſſujettiſſoit ſa robe, pour donner paſſage à l'air qui devoit le ram-

mer : mais quelle fut sa surprise quand il apperçut sur sa poitrine un signe qu'il avoit lui-même tracé ! -- O ma fille ! s'écria-t-il en se jettant dans ses bras, cette intelligence, cet esprit de feu, cet amant qui t'adore, c'est le dernier rejeton de la race de nos rois, c'est Zoroastre. -- Zoroastre, mon pere ! -- Et elle s'élança sur le corps du jeune homme, baignant son visage de larmes que la douleur & le plaisir à-la-fois lui faisoient verser. Zoroastre ne resta pas long-tems dans ce sommeil de mort; son cœur battoit sous la main embrasée de Zima, & reconnoissant son amante.... Où suis-je, dit-il d'une voix foible ? Zima, es-tu morte pour renaître avec moi ? Le barbare qui m'a frappé de son tonnerre n'a donc plus le pouvoir de nous séparer ! -- Jeune homme, dit Orondal, ce barbare a été ton pere ; il le sera encore : car tu es Zoroastre, & je t'unis à Zima. -- N'appréhende rien de la commotion que tu viens d'éprouver ; l'elément du feu que la physique a soumis à mon pouvoir n'a jamais été

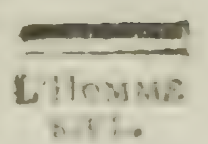
entre mes mains un instrument de mort : je n'ai voulu que t'exposer mes conjectures sur l'origine des êtres. . . Embrassez-moi, mes enfans : je sens que le plaisir acheve d'user les ressorts de ma foible machine. Je ne survivrai pas long-tems au bonheur de vous avoir unis : souvenez-vous quelquefois d'Orondal ; & en jouissant de la nature, ne blasphémez jamais contre la philosophie qui apprend à la connoître. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il y a long-tems que je ne parle plus, & Zirphé m'écoute encore. . . . ô Zirphé, ce livre, plus que tu ne penses, est fait pour laisser dans ton ame une trace profonde ; sais-tu que tu descends de cette Zima que Zoroastre a tant aimée ? Je suis en Asie le seul dépositaire de ce secret, & je l'ai renfermé trois ans, pour examiner en silence si ton cœur étoit digne du mien : l'épreuve



est faite : voilà ma main, monte avec moi sur le trône de la Bactriane. J'anéantis ce serrail & je donne la liberté à ces esclaves qui ont eu la vanité de se croire un moment tes rivales. . . . O Zirphé ! c'est avec toi seule que je veux étudier l'origine des choses ; ce n'est que dans tes bras que je veux me pénétrer du système de Zoroastre



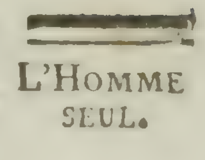
CHAPITRE II.

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LE CORPS HUMAIN.

PARTIE II.

IL étonna singuliérement le monde littéraire, ce Berkeley qui prouva, à la façon des géometres, que le corps humain n'existoit pas. De grands hommes refuserent de lutter avec lui, parce que l'erreur étoit plus séduisante sous la plume du sophiste, que la vérité ne devoit l'être sous celle du philosophe ; & peu s'en est fallu qu'un des plus hardis blasphêmes contre la raison, n'ait passé pour une des loix éternelles de la nature.

Le corps humain existe, & il est inutile de le démontrer, parce qu'il en est de cette vérité de fait, comme des axiomes de géométrie, qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas : quant à l'évêque de Cloyne, le seul homme après Pyrhon qui en ait douté de bonne-foi, à quoi serviroit pour le convaincre tout


L'HOMME SEUL.

l'appareil de mes raiſonnemens? S'il eſt conſéquent, il doit douter à-la-fois & qu'il ait écrit ſon paradoxe & que je l'aie réfuté.

Malgré les déclamations de quelques ſombres miſanthropes, l'homme eſt à la tête de l'échelle animale; ſon corps ſuffiroit pour lui aſſurer cette ſupériorité : quelle hardieſſe dans la charpente générale de la machine humaine! quel goût dans les formes, & quelle beauté dans les proportions ! Cette tête dont l'attitude eſt celle du commandement; ce caractere de vigueur imprimé ſur un ſexe, ces graces touchantes répandues ſur l'autre; cette ame ſurtout qui ſe peint dans les regards de tous deux, & qui ſemble multiplier leur exiſtence, atteſtent que l'homme eſt le chef-d'œuvre de la nature, qui d'ailleurs n'a fait que des chefs-d'œuvres.

Ce fou de la Mettrie qui nia audacieuſement tout ce qu'il n'entendit pas, & qui entendit très-peu de choſes dans les myſteres de la nature, croyoit les animaux bien ſupé-

PARTIE II.

rieurs à l'homme dans l'usage de leurs facultés : il le dit à chaque instant dans l'*Homme-Machine* ; mais il n'a pas même persuadé ses enthousiastes : l'origine de l'erreur de ce célebre Athée vient de ce qu'il n'a pas assez distingué l'homme naturel de cet homme que nos usages ont civilisé, amolli & dépravé ; c'est le sauvage robuste qui devoit lui servir d'objet de comparaison, & non ce Parisien petit & froid, qui se glorifie de ses sens factices & de son entendement mutilé, pour qui la nature est un être métaphysique, & que le plaisir a tué avant qu'il ait eu le loisir de le connoître.

L'homme sauvage est, relativement à sa taille, plus léger que les quadrupedes : le jésuite du Halde qui ne ment guere que quand il parle de sa société, a vu les montagnards de l'isle Formose défier les chevaux les plus rapides, & prendre le gibier à la course (*) ; ce

(*) Voyez *Lettr. Edif.* -- On sait aussi que les Chaters d'Ispahan font trente-six lieues en quatorze heures.

fait n'a pas encore été nié par les philosophes.

L'HOMME SEUL.

L'homme sauvage est le plus adroit des animaux ; il y a des Hottentots qui [illegible] pas toucheut d'un coup de pierre un but qui n'a que trois lignes de diametre : les anciens habitans des Antilles perçoient de leurs fleches les oiseaux au vol, & les poissons à la nage; & il ne manque à l'homme de la nature que d'avoir les besoins de l'homme en société, pour être en tout genre plus adroit que lui.

L'homme sauvage est aussi, relativement au volume de son corps, le plus fort des animaux. Les auteurs qui ont parlé du genre humain, dans les tems qui avoisinoient son berceau, nous entretiennent sans cesse des prodiges de sa vigueur : les législateurs par leurs institutions l'énerverent ensuite; mais ce ne fut que par des degrés insensibles. Voyez encore dans Homere quels hommes c'étoient que les Thésée, les Achille & les Hercule; descendez au siecle merveilleux de la chevalerie, & lisez les exploits des Bayard, des

PARTIE II.

du Guesclin & des Couci, vous vous croirez transporté dans une autre planete; & si vous n'êtes pas un peu philosophe, vous mettrez l'histoire de nos Paladins, avec les contes des Centaures & des Hypogryphes.

On voit encore, de tems en tems, parmi ces sauvages qui n'ont pas adopté nos loix pusillanimes & nos mœurs dépravées, des traits de vigueur physique supérieurs à ceux qu'on raconte des Hercule & des du Guesclin. En 1746, un Indien de Buenos-Aires, dans un spectacle public, attaqua un taureau furieux, armé d'une seule corde, le terrassa, le brida, le monta, & sur ce nouveau coursier combattit deux autres taureaux, également furieux, & les mit à mort au premier signal qu'on lui donna (*). L'inquisition le crut sorcier, parce qu'il étoit plus fort que tous ses Alguasils; & s'il n'avoit pas été de la religion d'Hercule, il auroit été brûlé.

(*) *Observ. sur l'Hist. natur.* de M. Gautier, tome I, page 262.

En

En France où on brûle très-rarement, parce qu'il n'y a point de saint-office, le maréchal de Saxe a pu être sans péril le Milon de son siecle : on raconte mille traits de sa vigueur ; un des plus étonnans est celui-ci qu'on connoît le moins : il prenoit une corde pour point d'appui, enlevoit entre ses jambes un cheval d'escadron & le tenoit suspendu jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé : l'antiquité dit qu'Hercule en fit autant du géant Antée, fils de la terre ; mais c'étoit dans un tems où l'on croyoit que la terre faisoit des enfans, & que ces enfans étoient assez grands pour jouer au palet avec des montagnes.

En général, on s'appercevra assez, dans le cours de cet ouvrage, que si l'homme désarmé le cede en force aux animaux de sa taille, il ne doit l'attribuer qu'à son éducation énervée, & non à une erreur de la nature.

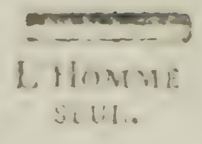
Des hommes éloquens, frappés de cette supériorité de notre espece sur les animaux, en ont tiré quelquefois des conclusions plus glo-

PARTIE II.

rieuses pour nous que légitimes : le Pline du siecle a dit, dans son histoire naturelle, que nous avions essentiellement la langue & la main au-dessus des animaux ; & plusieurs écrivains imitateurs ont répété ce paradoxe, croyant que le nom de l'auteur devoit les dispenser de l'examen.

D'abord les singes se servent de leur main avec une adresse singuliere, sur-tout ceux qui étant de la classe des bipedes, n'usent point en elle par le frottement l'organe du toucher : s'il y a une si grande uniformité dans leurs ouvrages, c'est qu'ils sont bornés à un petit nombre de besoins : s'ils étoient nés pour vivre en société comme nous, ils connoîtroient bientôt le luxe ; & qui sait si avec du luxe, ils n'auroient pas bientôt des Vaucanson ?

Le paradoxe sur la langue est encore plus insoutenable. Je n'entends sous le nom de langue que l'action de rendre, par un signe extérieur, ce qui se passe au-dedans de nous : or dans ce sens, il n'y a point d'animal qui



ne parle ; le cheval qui souffre ne hennit point de la même façon que le cheval amoureux ; le pigeon en roucoulant appelle la colombe & la fait fuir ; le lion connoît tous les besoins de ses petits à l'inflexion varié de leurs mugissemens.

Mais, dit le philosophe du Jardin du roi, il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs especes, auxquels on apprend à prononcer des mots, & même à répéter des phrases assez longues ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment (*). Ainsi, dit à ce sujet un naturaliste Anglois, la raison pour laquelle ils n'expriment point leurs pensées par des signes combinés & réguliers, c'est qu'il n'y a point de combinaison réguliere dans leurs pensées (**).

Il est bien étonnant que des animaux n'atta-

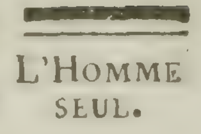
(*) Voyez l'*Hist. natur.* édit. in-12, tome IV, page 166.

(**) *Parallele des facultés de l'homme, &c.* trad. par J. B. Robinet, page 12.

chent point aux mots techniques que nous apprenons, l'idee qu'y mettent nos grammairiens! connoiſſent-ils les langues par principes? Avons-nous aſſez étudié leur nature, pour que les mots que nous leur apprenons ſervent d'intermedes entre leurs idées & les nôtres?

Il ne faut pas plus exiger du chien à qui Leibnitz apprit à prononcer quelques mots Allemands, qu'il réponde avec intelligence à ſon maître, que nous n'exigerions d'un Caraïbe qu'il conversât avec nous en Grec, parce qu'on a trouvé dans ſa langue un mot ou deux qui ſont dans un chœur de Sophocle.

Il faudroit faire un ouvrage auſſi gros que l'hiſtoire naturelle, pour raſſembler tous les traits qui annoncent une combinaiſon réguliere dans les idées des animaux. Pline, Ariſtote, le chevalier Von-Linné, le docteur Reimar, Réaumur & Lyonnet en citent des exemples ſans nombre; il y en a auſſi dans le Roman philoſophique de Bougeant ſur le langage des bêtes; il eſt vrai que ce jéſuite a eu tort d'affir-


L'HOMME SEUL.

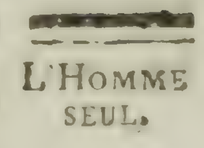
mer, ſans révélation, qu'un animal ne donnoit des ſignes d'intelligence, que parce qu'il logeoit dans ſon corps une ame du diable.

Buffon & ſes diſciples devoient ſe contenter de dire que l'homme a la langue & la main infiniment plus perfectionnées que le reſte des animaux; alors ils l'auroient maintenu à la tête de l'échelle animale, ſans lui donner des qualités excluſives que lui diſputent la nature & la raiſon.

L'homme a au-deſſus des animaux la faculté de s'accommoder de toutes ſortes d'alimens pour appaiſer ſa faim : il eſt à ſon choix carnivore, ichthyophage & frugivore, ſans que ſa ſanté s'en altere : la nature lui a donc donné un moyen de plus de ſe conſerver, & en effet il eſt infiniment rare que quelque individu de l'eſpece humaine meure phyſiquement de faim ; ce n'eſt point l'eſtomac vuide qu'il eſt difficile de ſatisfaire, c'eſt l'eſtomac blaſé : un pain noir & de l'eau font vivre le laboureur qui travaille ; l'habitant des villes, oiſif & dégoûté, meurt de faim à la table d'Apicius.

Au reste, c'est de cette facilité que nous avons de nous accommoder de toutes sortes d'alimens, que la plupart de nos maladies tirent leur origine : les animaux accoutumés à une nourriture simple & uniforme parcourent sans chanceler la carriere de la vie : pour nous, qui ne goutons que les mets composés, qui irritons encore notre appétit lorsque le besoin n'est plus, & qui faisons d'un sens de plaisir un organe de débauche, il n'est point étonnant que les ressorts de notre machine s'usent avant le tems, & que nous ayons le triste privilege de mourir à tout âge.

En général, c'est cette grande uniformité dans les actions des animaux qui les distingue essentiellement de l'espece humaine ; tous les vers à soie filent de la même façon leurs coques ; toutes les cellules des abeilles sont hexagones ; quand on sait les ruses de guerre d'une bête carnivore, on connoît d'avance tout ce qu'exécutera en ce genre sa postérité ; il n'en est pas de même de l'homme ; chaque



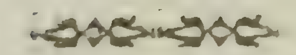
individu a une ame à lui ; ſon intelligence ſe varie ſuivant la maniere dont ſes fibres ſenſibles cedent à l'impreſſion des objets extérieurs, & peut-être qu'il n'y a pas un caractere qui ſe reſſemble, depuis le Caffre ſtupide qui fait ſon dieu d'une ſauterelle, juſqu'à ce Newton dont l'intelligence active plane au-deſſus des mondes qu'elle a meſurés.

L'homme eſt le plus beau des êtres ſenſibles; il n'y en a point dont le contour des membres ſoit mieux deſſiné, dont les formes ſoient plus adoucies, dont le viſage porte plus évidemment le caractere de la ſupériorité ; mais la fineſſe même de la peau, dont il s'enorgueillit avec tant de raiſon, entraîne avec ſoi un grand déſavantage ; il eſt obligé dans le plus grand nombre des climats de s'habiller ſous peine de la douleur, & même de la mort.

Voilà donc un beſoin de plus, que fait naître notre délicateſſe naturelle ; au reſte, ce beſoin même, à quelques égards, eſt un bien, puiſqu'il force notre induſtrie à ſe développer.

Sans cette néceſſité de ſe vêtir, nous n'aurions peut-être aucun des arts : ces arts dont le luxe peut abuſer, mais qui ſont un monument éternel de notre ſupériorité.

On s'appercevra aſſez, dans le cours de cet ouvrage, par combien d'autres titres l'homme mérite d'être placé au-deſſus de tous les êtres de la planete qu'il habite : on ne veut jeter ici que quelques idées générales, qui ſerviront de point d'appui pour juger les plans de réforme qu'on propoſe.



CHAPITRE III.

De la Beauté.

L'Homme seul.

Je voudrois étudier dans la nature le dessein prototype de la beauté, voir en quoi le beau primitif differe du beau arbitraire, & faire dériver ainsi de quelques principes invariables la chaîne des devoirs de l'homme envers lui-même.

La beauté ! . . . que ce mot n'allume point l'imagination de quelques femmes frivoles ; il y a trop loin de la *Philosophie de la Nature* à un livre de boudoir : Palmyre même, toute chere qu'elle est à mon cœur, ne me servira point de modele ; ce n'est point ma beauté que je dois peindre, c'est celle du genre humain.

Platon & le pere André ont bien dit des inutilités métaphysiques sur le beau : leur beau idéal n'est point celui de la nature ; & quelque brillante que soit l'imagination de ces écrivains,

il faut chercher ailleurs des lumieres sur la beauté.

Irons-nous consulter l'artiste Anglois Hogard, qui, dans son *Analyse du Beau*, fait dériver uniquement du degré de courbure d'une ligne le type original de la beauté (*)?

Un des hommes le plus en état de nous éclairer sur les principes de la beauté étoit Winckelmann; ce savant avoit passé sa vie à étudier les livres des anciens, leurs statues & leurs tableaux; il étoit plus artiste que métaphysicien, & n'avoit guere d'autres préjugés que ceux que donne l'enthousiasme pour les beaux monumens de la Grece & de Rome: voyez cependant comment il définit la beauté; je rapporte scrupuleusement ses termes: *L'idée de la beauté est comme un esprit produit par le feu de la matiere, qui tâche de se former une créature d'après l'original de la premiere créature raisonnable, projetée dans la sagesse*

(*) *Etat des arts en Angleterre*, édit de 1755, page 52.

de la Divinité (*). Ce feroit au fphinx, que cet antiquaire a fi bien decrit dans fon livre, à donner la clef de cette énigme.

L'HOMME SEUL.

Pope qui a parlé de l'homme en fi beaux vers, n'a pas défait le nœud gordien, il l'a coupé ; l'homme, dit ce poëte, eft parfait tel qu'il eft : ainfi un Samoyede, un Caffre & un Kalmouke, font auffi fouverainement beaux que ce Grec qui fervit autrefois de modele à la ftatue d'Antinoüs ; ainfi cette Négreffe du Monomotapa, avec fon nez épaté, fes levres bouffies & fes mamelles pendantes à fes genoux, eft une beauté auffi parfaite que cette Cléopâtre, qui coûta à Marc-Antoine l'empire du monde, ou cette Géorgienne capable d'embrafer les fens mêmes de l'homme blafé qui a un ferrail.

Laiffons-là Platon, le jéfuite André, Winckelmann & l'optimifme, & tâchons de prendre des idées juftes de la beauté.

(*) *Hiftoire de l'art chez les anciens*, édit. in-8°, tome I, page 254.

PARTIE II.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que le philosophe peut définir la beauté, l'accord expressif d'un tout avec ses parties.

Cette définition est d'autant plus exacte qu'elle convient également aux productions de l'art, & aux ouvrages de la nature ; elle me servira à désigner, non-seulement la femme, dont mon cœur est épris, mais encore le groupe de Laocoon, la colonnade du Louvre & la comédie du Misantrope.

En analysant l'idée que je me fais ainsi de la beauté, j'y trouve tous les attributs qui la caractérisent ; c'est-à-dire, le coloris, les formes heureuses & l'expression. Achevons de la décomposer, afin de la faire connoître.



ARTICLE I.

Du Coloris.

L'Homme seul.

Tout eſt coloré dans la nature ; faire abſtraction de la couleur en deſſinant la beauté, c'eſt peindre un être de raiſon ; voilà ce qui met tant d'obſcurité dans les fameux dialogues de Platon : il eſt impoſſible de ſe former une idée de ſon *ſouverainement beau*, comme du point mathématique des géometres & des monades de Leibnitz.

De toutes les couleurs, celle qui paroît le plus favorable à la beauté humaine, eſt le blanc ; c'eſt en effet celle qui eſt le plus imprégnée des rayons de la lumiere : auſſi dans preſque toutes les langues, l'idée d'éclat eſt renfermée dans celle de la beauté.

On pourroit expliquer par-là pourquoi chez tous les peuples policés le diamant eſt d'un plus grand prix que le rubis, la topaze ou l'émeraude.

Voyez les belles ſtatues qui nous reſtent

des anciens : quel eſt le connoiſſeur qui ne préféreroit pas l'Apollon du Belvedere, qui eſt en marbre blanc, au Scipion de Baſaltes noir du palais Roſpiglioſi, quand même ces deux chefs-d'œuvres ſeroient du même artiſte ? on ne ſe perſuade pas aiſement que ce qui eſt obſcur ſoit ſouverainement beau.

Les peuples même dont la peau n'a pas la couleur primitive de la beauté, en reconnoiſſent l'excellence ; les négreſſes ſe livrent avec fureur à un blanc, & les negres que ce dernier fait trembler lui érigent des autels.

Qu'on ne m'objecte point le goût dépravé de quelques Européens pour des négreſſes ; ce ne ſont point les charmes d'une peau baſanée qui les ſubjuguent ; c'eſt la délicateſſe des formes, c'eſt la régularité des proportions, & ſur-tout cette ardeur effrénée pour le plaiſir, qui dans les climats chauds multiplie les jouiſſances.

La nature a prodigieuſement varié les nuances qui diſtinguent la plupart des peuples du globe ; elle deſcend par degrés inſenſibles du

blanc des François au baſané des Eſpagnols, & de-là au gris-cendré des Siamois, à l'olivâtre des Mogols, au jaune des Bréſiliens, & enfin au noir des peuples du centre de l'Afrique ; & on peut aſſurer preſque toujours ſans ſe tromper, que plus elle s'écarte du blanc, plus elle affoiblit le caractere primitif de la beauté.

Cependant la blancheur toute ſeule ne conſtitue pas la beauté : il y a en Afrique un peuple dégénéré, connu ſous le nom d'Albinos, dont le teint eſt d'un blanc livide, & que les naturaliſtes mettent au-deſſous des negres, qui ſemblent les derniers hommes de la terre ; c'eſt que la beauté étant, comme nous l'avons déjà dit, l'accord expreſſif des parties avec le tout, elle exige une heureuſe harmonie même dans les nuances de la couleur primitive : un Albinos qui n'a qu'une couleur, eſt à un Italien plus favoriſé de la nature, ce qu'eſt une eſtampe au crayon, à un ſuperbe tableau de Raphaël.

PARTIE II.

C'eſt par-là qu'on peut expliquer pourquoi, en général, une ſtatue d'un grand artiſte plaît moins qu'un tableau de main de maître; il lui manque eſſentiellement un des trois caracteres de la beauté, je veux dire la magie du coloris; & ſi Prométhée eſt devenu amoureux de ſa Pandore, plutôt qu'Apelle de ſa Vénus, c'eſt que dans le délire de ſa paſſion, un amant qui veut jouir eſt plus ſenſible à la délicateſſe des formes, qu'au ton heureux des couleurs; & on ſait qu'à cet égard le marbre fait plus illuſion que la toile.

Cette Hélene, qui arma dix ans l'Europe contre l'Aſie, avoit, ſuivant Homere, la peau d'une blancheur éclatante, & les couleurs les plus tendres & les plus variées ſe fondoient mollement ſur ſon viſage; l'incarnat de ſon teint reſſembloit à la couleur d'un rideau pourpre, réfléchi ſur une table de marbre blanc; & qu'on ne diſe point qu'Homere ici eſt plus poëte qu'hiſtorien; c'étoit en étudiant la nature que ce grand homme avoit appris à peindre la beauté.

ARTICLE

ARTICLE II.

DES FORMES.

L'HOMME SEUL.

LES ſtatues ne peuvent avoir qu'un ton de couleur ; c'eſt par les belles proportions du corps des anciens, que nous jugeons de leur beauté.

Il nous reſte en ce genre deux modeles ; c'eſt la Vénus de Médicis & l'Apollon du Belvedere, chefs-d'œuvres dont nos Pigal & nos Girardon n'ont pu qu'approcher, & qui ſerviroient en quelque ſorte à juſtifier le crime célebre de Pigmalion.

Quand Anacréon peint Bathylle & ſa maîtreſſe, il donne à leurs corps les belles proportions de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvedere ; ainſi les poëtes & les ſculpteurs concourent avec les hiſtoriens à faire regarder les Grecs des tems héroïques, comme les plus beaux hommes de la terre.

Ajoutons que ces mêmes Grecs étoient juges-nés de la beauté ; les hommes nus

combattoient dans leurs gymnases ; les femmes luttoient à Sparte, n'ayant de voile que celui de la pudeur : il étoit donc tout simple que leurs artistes, ayant sans cesse devant les yeux de beaux modeles, fissent souvent des chefs-d'œuvres.

Les belles proportions du corps humain sont plus aisées à sentir qu'à définir. Winckelmann nous dit sérieusement que la *structure de notre corps résulte du nombre trois, qui est le premier nombre impair, & le premier de la proportion, puisqu'il contient le premier nombre pair, & un autre nombre qui sert à les lier ensemble* (*). Avec un pareil jargon, on peut devenir Pythagoricien, mais non amateur de la belle nature (**); & ce seroit un prodige bien merveilleux, si la pos-

(*) *Hist. de l'art*, tome I, page 291.

(**) Je donnerai ci-après, article IV, une idée d'un bel homme ; mais c'est un tableau pour le philosophe & non pour l'artiste.

Comment, à moins d'être dessinateur, goûter les préceptes de l'art sur les proportions ? Ce n'est pas tout que de savoir que la grande taille pour l'homme est de

térité devoit à cette froide arithmetique le génie ailé de la vigne Borghese ou le grouppe admirable de Laocoon.

L'HOMME PHYS.

---

cinq pieds huit pouces, il faut encore apprendre que la hauteur du corps se divise en dix *faces*, (terme technique, qui dérive de ce que la face de l'homme a eté le premier modele de sa mesure.) --- Qu'on en compte un tiers & demi depuis le sommet de la tête jusqu'au bas du menton. --- Deux tiers de-là jusqu'à la fossette des clavicules, & une toute entiere de ce point jusqu'au-dessous du sein. --- Que la quatrieme face finit au nombril, & la cinquieme à la bifurcation du tronc. --- Qu'un homme bien proportionné, en étendant les bras sur une ligne horizontale, doit faire trouver la même distance entre les extrêmités du grand doigt de chaque main qu'entre le sommet de la tête & la plante des pieds, &c. --- Il ne s'agit pas ici de former des peintres, mais des philosophes.

De plus, ces proportions, dit-on, sont un peu arbitraires; la femme, suivant les artistes, doit avoir trois pouces de moins que l'homme; son col doit être plus long, son sein plus apparent, ses épaules plus effacées, sa taille plus svelte & ses contours plus arrondis.

Il y a encore des différences essentielles dans les proportions, entre une vierge & une femme devenue mere, entre Apicius & un robuste laboureur; entre Newton & un homme désœuvré qui dort, mange & digere.

Encore une fois, voulez-vous avoir l'idée de la beauté par rapport aux proportions, allez en Italie & tombez aux pieds de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvedere.

ARTICLE III.

De l'Expression.

PARTIE II.

Le coloris & les belles proportions ne feroient encore du modele, dont je m'occupe, que la froide ftatue de Prométhée : l'expreffion eft le feu célefte qui doit la vivifier; c'eft elle qui conftitue effentiellement la beauté.

La beauté qui réfulte du mêlange heureux des couleurs, & celle que fait naître la proportion des formes, ne font pas reconnues univerfellement ; le Samoyede, avec fon vifage large & plat, fon nez écrafé, fes jambes courtes & fa taille de quatre pieds, a des prétentions, ainfi que le Perfan, à la beauté : un roi Africain périra avant de fe laiffer enlever une négreffe de fon ferrail; mais la beauté qui dépend de l'expreffion, eft adoptée par tous les peuples du globe : elle diminue la difformité d'une Laponne, & multiplie les appas d'une Géorgienne; c'eft elle qui conftitue la beauté de la nature.

L'HOMME SEUL.

L'expreſſion eſt l'ame même répandue ſur toute la perſonne; & tant pis pour notre langue, ſi ſa ſtérilité m'oblige à ne définir les attributs de la beauté que par des métaphores.

Chez preſque tous les hommes, l'ame dont je parle brille dans les regards; chez ceux qui ſont heureuſement organiſés, elle ſe manifeſte dans toute la perſonne; voyez les monumens de l'art qui rendent le mieux la belle nature; Rubens ne fait-il pas ſentir l'épuiſement de Marie de Medicis, dans l'affaiſſement de ſon ſein? ne reconnoît-on pas les convulſions de la douleur, juſques dans les doigts des enfans du groupe de Laocoon?

On remarque, en général, que ce ſont les paſſions douces qui rendent la beauté plus touchante, comme les paſſions violentes ajoutent à la difformité (*).

(*) Pline qui a tant obſervé la nature & qui quelquefois l'a ſi bien peinte, a fait le premier cette obſervation. -- Voyez *Hiſt. natur. lib. II, cap. 37.*

PARTIE II.

La beauté sans expression, ne cause qu'un instant de surprise; la beauté réunie à l'expression procure sans cesse de nouveaux points de vue à l'admiration, & ne l'épuise jamais: une froide Hollandoise n'est guere belle que d'une façon, une vive Italienne l'est de cent mille.

L'expression est le germe des graces. -- Les graces, cet accord heureux des mouvemens du corps avec ceux d'une ame libre, ce charme singulier de la beauté, qui naît sans qu'on s'en apperçoive & que l'œil qui le cherche fait disparoître.

Les graces sont données particuliérement au sexe, & c'est une suite de cette loi admirable de la pudeur, dont la nature nous a fait present, pour augmenter le charme de nos jouissances; comme cet heureux instinct oblige une femme à voiler tous ses appas, le moindre mouvement involontaire qui les découvre devient une grace, qu'apperçoit l'œil indifferent, aussi bien que l'œil embrasé d'un amant.

Homere, le créateur des belles allégories, fit bien de donner à Vénus la ceinture des graces; elle ne convenoit point à ses deux rivales : il n'y a rien de si froid que la sagesse & la majesté; l'expression & les charmes qui en résultent appartiennent essentiellement à une divinité qui aime & fait aimer.

L'Homme seul.

Il y a une sorte de grace vague qui entretient l'ame dans une douce rêverie; on l'apperçoit dans une Vénus endormie du Titien : un charme indéterminé vivifie son visage; il semble qu'un songe léger voltige sur sa tête; cette espece d'expression dépend moins de ce que le pinceau a tracé, que de ce qu'il laisse à entendre.

Trop d'expression fait disparoître les graces; elles ne se rencontrent jamais dans les tableaux hardis de Michel Ange : la verve contrainte de Lucain, le mene quelquefois au sublime; mais ne lui fait jamais délier la ceinture de Vénus.

A Dieu ne plaise que je veuille dégrader

les élans audacieux de l'imagination ! mais il eſt bien plus difficile de trouver dans l'expreſſion la grace que la force. La Vénus de Médicis demandoit bien plus de génie que l'Hercule Farneſe ; & une nation, amie des arts, produira vingt docteurs Young, pour un Lafontaine.

L'expreſſion de la beauté dans l'homme demande plus de force, & dans le ſexe plus de grace ; Lyſippe auroit péché contre les élémens de ſon art, ſi ſon ciſeau avoit donné au viſage d'Alexandre, les graces molles & touchantes qu'Apelle prodigua à ſa Vénus ; je ne parle point ici de l'homme avant l'âge de puberté : car alors la nature ſemble encore incertaine ſur ſon ſexe, & on peut faire une femme ou un homme d'un hermaphrodite.

Mais à quelqu'âge qu'on ſoit, & de quelque ſexe qu'on ſe trouve, il y a toujours une expreſſion qui ſert de caractere primitif à la beauté ; & c'eſt principalement dans cette partie que les monumens de l'art, froids par eux-mêmes, doivent imiter la nature.

ARTICLE IV.

D'UN DOUBLE CHEF-D'ŒUVRE DE LA NATURE.

L'HOMME SEUL.

QU'ON ne s'étonne pas, ſi je m'arrête ſi long-tems ſur l'eſquiſſe de la beauté; le genre humain lui donnoit une des grandes preuves de ſa ſupériorité ſur tous les êtres de ce globe; elle ſuffit même dans l'origine des ſociétés, pour élever un individu au-deſſus de ſes égaux: les Parthes, pendant long-tems, choiſiſſoient le plus bel homme de la nation pour leur roi, & ils n'en étoient pas plus mal gouvernés.

La beauté dépend beaucoup du climat qu'on habite (*) : le froid, en contractant les papilles nerveuſes des femmes du Nord, doit priver leur peau de cette molleſſe qui caractériſe la ſenſibilité; d'un autre côté, l'air embraſé

(*) C'eſt Cicéron qui dit que plus l'air eſt pur & ſubtil, plus les têtes ſont belles & pleines d'intelligence. *De Natur. Deor. lib. II, cap. 16.*

de la zone torride procure une tranſpiration violente qui énerve le tempérament, & en deſſechant l'humide radical, flétrit la beauté dans ſon germe.

Une grande preuve de l'influence du climat ſur la beauté, c'eſt que plus on approche de la zone torride & du pole, plus on apperçoit de ces êtres informes que la nature ſemble n'avoir qu'ébauchés : tantôt ce ſont des arbres dégénérés, & des fleurs qui meurent avant de s'épanouir; tantôt ce ſont des pygmées, des negres blancs, ou des peuplades d'hommes qui different de moitié de l'original ſorti des mains de la nature.

C'eſt dans les zones tempérées qu'il faut chercher les plus beaux hommes de la terre; la Grece, par exemple, & ſur-tout l'Ionie, ont fourni en tout tems des modeles achevés pour les deux ſexes; & ces modeles copiés par les Lyſippe, les Apelle & les Phidias, ſont devenus des monumens parfaits de l'art, & le déſeſpoir éternel des artiſtes.

On a prétendu qu'il fut un tems où Alcibiade, le plus bel homme de la Grece, voulut épouser Aspasie, la plus belle femme de son siecle; voici l'idée qu'auroit pu se former de leurs traits un historien philosophe, s'il avoit été chargé par sa nation de les transmettre à la postérité.

Le couple charmant avoit six ans au-dessus de l'époque de la puberté (*), ce qui forme dix-huit ans pour l'amante & vingt ans pour l'amant; c'est à cet âge que la fleur de la beauté est dans tout son éclat : auparavant le calice s'ouvre à peine; aprés, il tend à se flétrir.

Tous les deux jouissoient de cette santé brillante qui annonce une carriere longue & fortunée; comme un jour vif & serein est annoncé par la douce lumiere de l'aurore.

Aspasie avoit de hauteur trois pouces de moins qu'Alcibiade, & la taille d'Alcibiade

(*) Dans le fait, Aspasie, l'épouse de Phocion & le conseil de Socrate, étoit beaucoup plus âgée qu'Alcibiade. --- Mais il ne s'agit pas ici de chronologie.

étoit de cinq pieds huit pouces : c'eſt bien peu, ſans doute, pour des modeles; mais dès ce tems-là tout commençoit à dégénérer : les guerriers ne ſe battoient plus avec des rochers: les femmes ne ſe piquoient plus d'avoir la légéreté d'Atalante, & les héros d'Athenes n'avoient pas ſix pieds.

On remarquoit dans tous deux une taille ſvelte & légere, les traits fins & les formes arrondies de l'adoleſcence : cependant lorſque dans une danſe animée, Alcibiade ſoulevoit dans ſes bras ſa maîtreſſe, on voyoit ſes nerfs ſe deſſiner fortement ſous l'épiderme, ſes muſcles paroiſſoient prononcés; & cet effort cauſé par la joie & l'amour, faiſoient jouer en lui tous les reſſorts de la nature.

Arrêtons-nous ſur Aſpaſie; car la peindre, c'eſt peindre auſſi Alcibiade : les deux amans ne ſemblent différer eſſentiellement que par le ſexe, & la nature à cet égard les a couverts d'un voile, que la main indiſcrette du philoſophe ne doit point arracher.

L'HOMME SEUL.

Et qu'on ne dise pas que l'homme à vingt ans n'a point encore atteint la perfection de sa nature; dès que son corps cesse de se développer, il est aussi bien qu'il doit l'être: je ne vois pas pourquoi un bel homme doit avoir la taille quarrée, les muscles toujours en contraction, & le contour des membres dessiné avec dureté : Hercule est un homme vigoureux, mais n'est point un bel homme: quand je veux peindre une rose dans sa fraîcheur, je n'attends pas qu'il ne reste à la tige que des épines.

La tête d'Aspasie paroissoit de ce bel oval qu'on ne rencontre plus que dans les statues des divinités : son front libre & ouvert étoit réguliérement ombragé par des cheveux blonds, dont les ondes naturelles n'étoient retenues que par une écharpe de gaze (*).

(*) Cette écharpe s'appelloit chez les Grecs Μιτρα.

Prospicit & magnis curarum fluctuat undis
Non flavo retinens subtilem vertice mitram.
Epithal. Pel. & Thet.

Cette mitre, au reste, n'étoit pas nécessaire à la beauté de la nature.

PARTIE II.

Ses ſourcils formoient un filet de ſoie recourbé, qui couvroit avec grace de grands yeux noirs (*) & bien fendus; au-deſſus des deux roſes de ſes joues étoit un nez élégamment proportionné; mais que les artiſtes du tems regrettoient de ne pas voir quarré (**). On ne la ſurprenoit jamais ſans découvrir dans ſa bouche cette grace particuliere, qui n'eſt pas le ſourire, mais qui en approche; & quand cette bouche s'ouvroit pour parler à Alcibiade, malgré ſa petiteſſe, on appercevoit ſes trente-deux dents, dont l'émail relevoit encore l'incarnat de ſes levres vermeilles;

(*) Les yeux noirs étoient la beauté favorite des anciens : Homere vante les yeux noirs de Briſeis, Anacréon ceux de Bathylle, & Horace ceux de Lycas!

Nigris oculis, nigroque
Crine decorum.

Horat. Od. 29.

(**) Ces nés quarrés étoient très-reſpectables chez les anciens, s'il en faut croire Philoſtr. *Héroïc. lib.* 22 & 27. --- L'artiſte qui a fait la Pallas du palais Juſtiniani en a donné un pareil à cette divinité : il eſt probable que primitivement ces nés quarrés furent un défaut, que des femmes *reſpectables* eurent l'art d'ériger en beauté.

L'HOMME SEUL.

enfin, cette tête charmante étoit terminée par un menton d'un ellipse parfait, qui, parce qu'Aspasie étoit plus belle que jolie, se trouvoit dépourvu de fossette. (*).

Aspasie sortoit du bain, quand on se proposa de transmettre ses traits à la postérité; ainsi au-dessous d'un col d'albâtre, l'œil embrasé du peintre pouvoit voir sans voile un sein ferme & séparé (**), dont les mamelons, quoique taillés en forme de pomme coupée devoient se prêter merveilleusement à la succion, & remplir par-là les vues admirables de la nature.

Cependant, comme Aspasie n'étoit point devant un époux, un instinct charmant cour-

(*) La fossette est, je n'ose pas dire un défaut, mais du moins une singularité de la nature; on ne la trouve point dans la belle Niobè, dans la Pallas du palais Albani, ni dans la Vénus de Médicis.

(**) Il doit y avoir entre les deux mamellons le même espace qui se trouve de-là jusqu'au milieu de la fossette des clavicules: ainsi, dans une femme bien conformée, ces trois points doivent faire un triangle équilatéral.

boit en arc une de ſes mains pour ſervir de voile à ſa gorge; mais cette main, malgré l'embonpoint de la jeuneſſe, étoit encore trop fine pour n'être pas indiſcrette.

La belle maîtreſſe d'Alcibiade, dont les charmes étoient dévorés par les regards du peintre, ſe hâta de ſortir de la ſalle du bain; un de ſes genoux, découverts parut doucement voûté ſans aucun mouvement ſenſible des muſcles : elle couroit légérement, parce qu'elle avoit la jambe déliée d'Atalante; mais ſa démarche étoit ſûre, parce qu'elle n'avoit point appris des Chinoiſes à ſe mutiler les pieds pour les mettre à la mode.

Aſpaſie, comme toutes les Grecques de ſon tems, avoit une ceinture qu'un époux ſeul avoit le droit de détacher (*). Heureuſe

(*) Euripide, dans ſon Alceſte, fait dire à ſon héroïne : *O lit nuptial ! où j'ai quitté avec cet époux, pour qui je meurs, ma ceinture de virginité.* --- Alceſte, acte IV, ſc. II.

La chaſte Diane avoit deux ceintures ; *Nec bis cincta Diana placet*, dit Auſone, Epigr. 39. --- Il eſt cependant

ceinture,

ceinture, bien faite pour relever la beauté ! car le sexe se fait bien plus desirer par les charmes qu'il voile, que par ceux qu'il expose. Homere en enseigna le pouvoir moral, en imaginant de donner à Vénus la ceinture des graces. Quoi qu'il en soit, Aspasie disparut; & loin de dénouer sa ceinture, on n'eut pas même le loisir de la peindre.

L'HOMME SEUL.

Tel est le tableau que je me suis formé de la beauté; l'imagination qui l'a dessiné, s'est toujours laissé guider par les faits; & quand même tous les traits qui le composent ne conviendroient pas à Aspasie, il n'en rempliroit pas moins le but que je me suis proposé : ce peintre Grec qui forma sa Vénus de tous les traits réunis des plus belles courtisannes de son tems, put faire un tableau infidele, mais érigea cependant un monument éternel en l'honneur de la beauté.

---

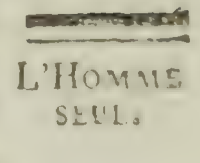
probable qu'elle les avoit délié toutes deux lorsqu'Actéon la vit dans son bain, & qu'elle métamorphosa ce prince en cerf, pour le punir sans doute de n'avoir pas été assez téméraire.

PARTIE II.

Je n'ai point cherché à donner à Aſpaſie des perfections métaphyſiques, qui n'ont jamais exiſté que dans l'entendement du philoſophe à ſyſtême ; c'eſt une femme de ce globe que j'ai voulu peindre, & non une intelligence de Saturne ou de Sirius.

J'aurois pu donner à Aſpaſie une taille de trente pieds ; mais cette Aſpaſie qu'on auroit applaudie dans le roman de Micromégas, ne ſauroit être l'héroïne de la *Philoſophie de la Nature.*

Je me ſuis bien gardé auſſi de lui donner des ſens plus déliés que la méchanique de ſon corps ne peut le permettre. Que lui ſerviroit d'avoir l'organe du tact porté au dernier degré de ſenſibilité, ſi la moindre impreſſion de l'air ſuffiſoit pour introduire la douleur dans chacun de ſes pores ? lui ſeroit-il avantageux d'avoir l'ouïe plus fine ? Les ſons mélodieux d'une flûte lui paroîtroient alors les éclats redoublés du tonnerre, & elle prendroit le murmure paiſible d'un ruiſſeau pour le fracas des cataractes de Niagarat.



J'ai donné une idée de la beauté, ſans y mettre l'enthouſiaſme d'un amant, ni le compas glacé d'un géometre; & tels que j'ai peint Alcibiade & Aſpaſie, ils peuvent encore paſſer pour le double chef-d'œuvre de la nature.



CHAPITRE IV.

PARADOXE D'UN ANCIEN, QUI N'ADMETTOIT DANS LES ANIMAUX QU'UN SEXE.

PARTIE II.

GALIEN, un des médecins qui a le plus mérité des hommes, dans l'art conjectural de les guérir, avoit une opinion bizarre sur la génération; il prétendoit qu'originairement tous les êtres n'avoient qu'un sexe; il avoit consigné cette rêverie dans un livre qui périt lors du saccagement de Rome par Totila : j'ai voulu en partant de ce principe refaire son livre : mais je ne me suis point transporté pour l'écrire au siecle des premiers Césars, parce que la physique alors n'étoit qu'à son berceau : j'ai supposé Galien mon contemporain, & je pense que le médecin de Marc-Aurele devenu celui de Louis XVI, auroit pu s'exprimer ainsi :

« Depuis le premier philosophe qui s'est

» avisé de raisonner dans l'ancienne Babylone » ou chez les Seres jusqu'à nous, on a fait » mille systêmes différens sur la génération » primitive des êtres; & il n'y en a pas un » qui ait plus d'autorité que ces feuilles des » Sybilles, que les prêtres recueillent, sans y » croire, afin de gouverner, par l'erreur & » par la terreur, la multitude.

» Pour résoudre ce problême, il faudroit » des données; & graces aux préjugés du peu- » ple & à ceux des philosophes, on part d'x » pour aller à x (*); ce sont les axiomes énig- » matiques de l'alchymie, qui ne conduisent » qu'à la chimere du grand-œuvre.

» Ainsi, de ce que la génération des ani- » maux ne semble s'opérer que par l'union » des sexes, les physiciens en ont inféré que » de toute éternité, telle avoit été l'unique voie » de la nature, dans l'organisation des êtres: » les faits sont venus bientôt contrarier cette

(*) X est l'inconnue dans les problêmes d'algebre.

PARTIE II.

» théorie : alors on s'est battu avec acharnement sur les conséquences du système; mais personne ne s'est avisé de porter le flambeau de l'analyse sur le principe : c'est ainsi que dans l'Inde, où tout le monde est dans l'idée que la terre est portée sur le dos d'une tortue, les sophistes disputent beaucoup pour expliquer comment la marche lente de l'animal aquatique peut produire le double mouvement du globe autour du soleil, ou le phénomene singulier du flux & du reflux ; mais on est loin de soupçonner que la terre pourroit bien se soutenir dans le fluide qui l'environne, sans l'appui d'une tortue.

» Combien de doutes un scepticisme éclairé ne feroit-il pas naître sur les principes fondamentaux de ce système ?

» D'abord il est faux que la nature n'ait qu'une voie pour produire ; il n'y a point d'accouplement dans la production des poissons & des mouches éphémeres ; le

» mâle ordinairement, loin de la femelle, » féconde les œufs qu'elle dépose, & voilà » toutes ses jouissances.

» Il y a une araignée qui engendre par les » nœuds de ses antennes (*), & Swammerdam a vu des insectes, chez qui l'odeur » du mâle suffisoit pour rendre fertile la » femelle (**).

» Quel rapport y a-t-il entre une noix de » galle & le ver qui s'y developpe, pour se » métamorphoser ensuite en scarabée?

» Comment la nature a-t-elle réservé à » une chevrette le soin de faire éclorre les » œufs des soles (†)? Pourquoi par l'inter-

(*) C'est une espece d'araignée à huit yeux, observée de nos jours par Lister. --- *Hist. ani. Angl.* tr. I, de Aran. lib. I. --- C'est Lyonnet qui, le premier parmi les modernes, a apperçu la maniere bizarre dont elle engendre. Voy. *Théolog. des insect.* tome I, page 148, not.

(**) *Bibl. natur.* & note de Lyonnet sur la *Théologie des insectes* de Lesser, tome I, chap. I.

(†) *Voyez* les expériences qu'a faites sur ce sujet M. Deslandes. --- *Hist. de l'Acad. royale des sciences*, année 1722.

PARTIE II.

» mede de la chryſalide, la chenille ſe convertit-elle en papillon ?

» Expliquera-t-on par le ſyſtême vulgaire » de l'accouplement, la génération du puceron, qui enlevé à ſa naiſſance & renfermé » ſeul ſous un vaſe, ſe fait à ſoi-même ſa » nombreuſe poſtérité (*) ?

» Que dira-t-on de ce ver ſolitaire qui ne » croît que dans les entrailles des animaux, & » qui y parvient juſqu'à la longueur de deux » cents pieds ? on n'a jamais pu découvrir ni » ſon pere, ni ſes enfans ; & le ſcalpel de » l'anatomiſte s'y eſt exercé auſſi vainement » que l'imagination du philoſophe.

» Enfin, où eſt le ſexe de l'animal microſ- » copique de Leuwenhoeck, qui meurt & ſe » partage pour donner la vie à ſes deſcen- » dans (**) ; & celui du polype, qui ſe mul- » tiplie ſous le couteau qui le mutile ?

(*) Tel eſt du moins le réſultat des expériences des Ceſtoni, des Réaumur & des Leuwenhoeck.

(**) Cet animalcule eſt de figure ronde & nage dans

L'HOMME SEUL.

» C'eſt moins ce que les phyſiciens ne ſa-
» vent pas, que ce qu'ils ſavent mal, qui les
» empêche de déchirer le voile derriere lequel
» travaille la nature.

» S'il eſt jamais démontré qu'un animal ſe
» ſuffit à lui-même pour ſe reproduire, on en
» expliquera mieux comment originairement
» ſe formerent les êtres organiſés; il y a bien
» moins de difficultés à dévorer dans ce ſyſtê-
» me, que dans celui qui admet eſſentielle-
» ment le concours des deux individus : c'eſt
» ainſi que plus on multiplie les reſſorts d'une
» machine, & plus il eſt aiſé de la démontrer.

» Encore une fois, il ne s'agit point ici des
» êtres tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils ont pu
» être dans le berceau des eſpeces; le philo-

---

l'eau de pluie : quand il a vécu trente heures, il reſte ſans mouvement ; ſon corps ſe diviſe en huit parties, & ces huit membres ſont autant d'animaux qui au bout de ſix ſecondes ſe mettent à nager : au bout de neuf jours le naturaliſte compta qu'un ſeul de ces animalcules avoit eu une poſtérité qui montoit à deux cents ſoixante-deux mille cent quarante-quatre individus. --- *Vide* Leuwenhoeck, *Epiſt. Phyſiolog. XXIX.*

PARTIE II.

» ſophe qui dit : cet animal s'organiſe aujour-» d'hui par la voie des ſexes, donc il l'a tou-» jours été, raiſonne auſſi mal que l'hiſtorien » qui diroit, je ne vois ſur les bords du Tibre » qu'un peuple foible & eſclave ; donc Rome » n'a jamais été habitée par des Romains.

» Les êtres ſe perfectionnent, & quand ils » ſont parvenus à un certain période d'amé-» lioration, on a de la peine à reconnoître » l'empreinte de leur foibleſſe originelle.

» Les êtres dégenerent, & quand ils ont » atteint un certain point de décoration, on » voit s'effacer le type primitif qui les carac-» tériſe.

» Le mêlange des êtres perfectionnés avec » des êtres qui ſe détériorent, rend encore » plus compliquée l'intrigue du grand drame » que joue la nature ſur la ſcene de l'univers.

» Comment ſuivre le fil de la nature au » travers de ce dedale de variations ? confon-» drons-nous cet Aſiatique qui paroît l'homme » dans l'état de puberté, avec cet Albinos,

L'HOMME SEUL.

» qui ne paroît que l'homme au berceau ? » parmi les peuples mêmes qui semblent avoir » un caractere physique décidé, combien ce » mélange de races qui se croisent, ne défi- » gure-t-il pas l'ouvrage primitif de la nature ? » L'Espagnol moderne, tour-à-tour conquis » par les Maures, & conquérant du Nouveau- » Monde, à force de mêler son sang avec » celui des negres, des métis & des sauvages » cendrés, bronzés & olivâtres, ressemble-t-il » encore à l'Espagnol Aborigene ?

» Je me suis écarté un instant de la question » sur les sexes, & l'Espagnol m'y ramene : » que diroit-on si je prouvois que les machines » animales, les plus perfectionnées, n'admet- » tent pas essentiellement deux sexes ? Je me » trompe, mes preuves sont des doutes rai- » sonnés ; je ne demande pas qu'on adhere à » mon systême, mais qu'on l'examine.

» Au reste, Zénon, Aristote & Epicure » ont bien fait chacun un monde à leur façon ; » pourquoi ne ferois-je pas aussi le mien ? Je

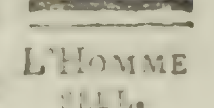
PARTIE II.

» n'ai pas leurs talens, il est vrai ; mais aussi » je n'ai pas leurs préjugés.

» Si l'homme est le chef-d'œuvre de la » nature, c'est dans la fleur de l'adolescence ; » mais alors on doute à quel sexe il appartient : » & si, victime du luxe Asiatique, il perd » dans cet intervalle l'organe de la virilité, il » prend presque tous les caracteres physiques » & moraux de la femme (*) : il adopte sa » beauté, sa voix, son tempérament & jusqu'à » sa pusillanimité.

» Il est faux que la nature suive dans la » production des sexes des loix invariables : » on voit tous les jours des individus qu'on » appelle hommes, qui sont sans barbe, dont » la peau est douce & qui chantent en-dessus : » d'un autre côté, il n'est pas rare de ren- » contrer des individus qu'on appelle femmes,

(*) Par exemple, son sang devient plus aqueux, sa chair moins compacte & ses membres plus arrondis : incapable aussi de toute espece d'énergie dans le caractere, il vit & meurt obscur, sans avoir fait de grandes actions ni pu commettre de grands crimes.



L'HOMME SEUL.

» & qui ont de la barbe, une peau à tissu » serré & une voix de basse-taille : ce ne » seroit qu'en faisant revivre l'infame usage » des congrès qu'on pourroit vérifier leur » sexe, & peut-être qu'alors les matrones hési- » teroient encore.

» Quels sont, suivant les anatomistes, les » caracteres distinctifs de la femme, outre les » parties sexuelles ? c'est la privation de la » barbe, l'éruption menstruelle & la formation » du lait dans les mamelles. Examinons à part » tous les chapitres de ce roman philosophique.

» La barbe d'abord n'est point essentielle- » ment un attribut viril : des peuples entiers, » tels que les habitans du Nouveau-Monde, » en sont dépourvus ; cependant un Américain » imberbe est pere aussi bien que le métaphy- » sicien barbu, qui fait des systêmes pour » contredire la nature.

» De plus, on a tort d'avancer que les » femmes sont sans barbe : elles en ont toutes ; » mais c'est un poil follet qu'on ne peut apper-

Partie II.

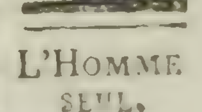
» cevoir qu'au microſcope : s'il reſte tel, c'eſt » parce que ſes racines ſont trop petites pour » prendre la quantité de nourriture ſuffiſante » à leur accroiſſement. Il y en a cependant » qui, à cet égard, different peu des hommes, » & alors elles ſont obligées de ſe faire raſer (*).

» L'éruption menſtruelle eſt plus rare chez » les hommes : cependant il y en a des exem- » ples : j'ai lu dans Zacutus Luſitanus, l'hiſ- » toire d'un homme qui tous les mois éprou- » voit, durant quelques jours, cette étrange » hémorrhagie : le Journal de médecine fait » auſſi mention d'un berger qui à cet égard » étoit femme, & ce qu'il y a de plus extraor- » dinaire, c'eſt que ſon pere, ſa ſœur & » quinze de ſes freres ſubiſſoient périodique- » ment la même évacuation (**).

» Le lait eſt une émulſion animale, qui » originairement appartient aux deux ſexes :

(*) Ce fait eſt atteſté par un médecin connu. --- Voyez *Phyſiologie* de Dufieu, tome II, page 571.

(**) *Journal de Médecine*, tome V, page 280.


L'HOMME SEUL.

» l'anaſtomoſe des arteres épigaſtriques & » mamaires annonce que c'eſt lui ſeul qui » cauſe le gonflement de la gorge dans les » femmes (*) : il produiroit le même effet » dans celles des hommes, ſi leur tempérament » étoit plus humide, ſi leur chair étoit moins » compacte & leurs vaiſſeaux plus ouverts : » au reſte, les mémoires des académies font » ſouvent mention d'hommes qui donnent à » tetter (**) : dans les provinces du Sud de » l'Amérique, les hommes ſeuls, avant la » conquête, allaitoient leurs enfans (†). De

(*) Ceci eſt vrai, ſoit qu'elles ſoient vierges, ſoit qu'elles ſoient meres ; auſſi quelques phyſiciens ont eu tort d'avancer que le lait n'étoit qu'un aliment qui commençoit à ſe préparer dans la femelle quand elle avoit conçu, & que la nature deſtinoit à la nourriture de l'animal qui devoit naître : on a répondu à ces ſophiſtes par un fait ſans replique, c'eſt qu'il n'y a preſqu'aucune fille qui ne devînt nourrice ſi elle ſe faiſoit tetter.

(**) Voyez ſur-tout *Tranſactions philoſophiques*, année 1741.

(†) Ceux qui ont voyagé en Amérique, dit le naturaliſte Jonſton, racontent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles : *Qui*

PARTIE II

» plus, personne n'ignore que les enfans mâles » naissent par-tout avec du lait dans leurs » mamelles : je ne crois pas qu'on doive » l'attribuer simplement à l'humidité dans » laquelle l'embrion a nagé sous les enve- » loppes de l'utérus : il est plus probable que » les deux sexes sont originairement égaux, » & que les prétendus caracteres distinctifs » de la femme sont plutôt dans l'imagination » des sophistes que dans les plans de la nature.

» Si le lait n'appartenoit essentiellement » qu'à la femme, pourquoi l'homme auroit- » il des mamelles ? dira-t-on que la nature

---

novum perlustrarunt orbem, narrant viros pene omnes maximâ lactis abundare copiâ. --- Vide *Thomatograph.* Art. *De sanguine Menstr. page* 464.

Ce fait singulier est encore plus constaté dans le Brésil. --- Voyez *Recherch. philosoph. sur les Améric.* tome I, page 372.

Aujourd'hui ces phénomenes sont plus rares dans le Nouveau-Monde, parce que les peuples indigenes ont été exterminés par les conquérans & les inquisiteurs, & que le peu qui en reste, en mélant son sang avec celui des Européens, a fait disparoitre peu à peu cette distinction originelle.

a agi ſans deſſein, & que c'eſt par mépriſe qu'elle a pourvu les mâles de ces faux organes ? ce n'eſt pas un bon moyen pour mériter d'être l'interprete de la nature, que de commencer par la blaſphémer.

L'HOMME SEUL.

» Plus j'avance dans l'analyſe du corps humain, & plus mes doutes ſe changent en certitude : ſuivant les Littre, les Winſlow & » les Buffon, la ſemence des ſexes eſt exacte» ment ſemblable : elle contient les mêmes mo» lécules, & ſubit les mêmes métamorphoſes.

» L'homme & la femme ont entr'eux l'ana» logie la plus grande par rapport aux orga» nes de la génération; les mêmes vaiſſeaux » ſervent de réſervoir à la liqueur ſéminale, » & les mêmes muſcles entretiennent les viſ» ceres dans l'érétiſme : ce rapport eſt ſi par» fait pour ceux qui ſe laiſſent guider par le » ſcalpel de l'anatomie & par la lumiere de la » raiſon, qu'il faut en conclure que l'unique » différence des deux ſexes ſe trouve dans le » renverſement de l'organe générateur : c'eſt

PARTIE II.

» la froideur du tempérament qui retient ce
» viscere dans le corps de l'individu le plus
» foible ; ainsi dans le sens physique, la
» femme n'est qu'un homme imparfait. (*)

(*) Ce traité n'est point un livre d'anatomie, destiné à n'être parcouru que par les gens de l'art ; il ne faut donc point que l'œil de l'innocence s'alarme à sa lecture. Je vais traduire en latin un article de ce fragment, encore y mettrai-je cette indifférence philosophique qui écarte tous les tableaux capables d'embraser l'imagination ; j'écrirai dans la langue de Pétrone, mais non avec sa plume.

Ex Malpighianis experientiis patet vesiculas in muliebribus testiculis inclusas non esse ova, sed in eis naturam congessisse lympham generatricem, ut à masculorum testiculis non dissentirent.

Prætereà inest feminino pudendo corpus rotundum & oblongum, cui nomen clitoris & quod hominis penem cum testiculis, tam apprimè mentitur, ut aliquoties sexus non dignosci possit ; clitoridi adduntur canales, musculi erectores, glans & præputium : voluptas his partibus sedet, unde æstrum veneris aliquando nuncupantur ; regium olim invisens plantarum hortum, vidi unam & alteram phialam geminos fœtus continentem, in quibus observandi clitorides tantæ magnitudinis, ut mentulas exiles inter pedes repræsentarent.

Galieni sententiæ pene arridet eruditus Daubenton qui sagacibus argumentis comprobavit viro matrice instructo non mentulam fore, sed clitoridem, & mulieri matrice orbæ non clitoridem fore sed mentulam. --- Vide *Hist. natur. Buffonii*, *édit. in-12*, *tome V*, *page 262*, *&c.*

L'HOMME SEUL.

» A l'appui de cette théorie viennent divers » faits qu'on regarde comme ſinguliers; mais » qui ne doivent peut-être leur ſingularité qu'à » notre ignorance. Montagne dit avoir vu un » pâtre de Médoc, âgé de trente ans, qui » n'avoit aucune partie ſexuelle: cependant un » mouvement inconnu l'entraînoit à la jouiſ- » ſance des femmes (*). Voilà peut-être la » premiere ébauche de la nature dans la pro- » duction de l'homme.

» D'un autre côté, on a vu de tout tems » des femmes privées de la matrice, & de » toute eſpece d'organe générateur. La Mettrie » qui n'a guere menti, que quand il a voulu » anéantir la divinité, connoiſſoit une femme » de Gand ainſi organiſee, & à qui les loix ôte- » rent ſon époux après dix ans de mariage. (†)

Enfin, on répondra à M. Daubenton lui-même, qui avoue que la matrice eſt le ſeul caractere diſtinctif de la femme, que ce viſcere dans l'homme eſt repréſenté par le ſcrotum. --- La nature a donc rendu parfaite, je ne dis pas l'analogie des deux ſexes, mais leur reſſemblance.

(*) *Eſſais* de Montagne, tome VI, liv. II, chap. XXX.

(†) Œuvres philoſophiques de la Mettrie, éd. in-4°,

» L'inſtinct qui la portoit à chercher les hom-
» mes, eſt le ſeul caractere qui a pu faire ſoup-
» çonner ſon ſexe; & qui ſait ſi un pareil être
» n'eſt pas la premiere ébauche de la nature
» dans la production de la femme?

» Voilà encore pourquoi dans tous les ſie-
» cles, & chez tous les peuples, il y a eu
» toujours un ſi grand nombre d'hermaphro-
» dites : les magiſtrats d'Athenes & de Rome
» avoient beau faire précipiter des êtres ainſi
» organiſés, la nature ſuivoit ſa marche,
» malgré la tyrannie des hommes, & les légiſ-
» lateurs barbares donnoient malgré eux la
» naiſſance à des hermaphrodites.

» On a plaiſanté Platon pour avoir dit que
» nous avions en nous la faculté de devenir
» d'un ſexe ou d'un autre, & que nous étions
» hermaphrodites en puiſſance; mais c'eſt
» la reſſource des petits eſprits de plaiſanter

---

page 36. --- Ce fait a été certifié par le comte d'Hérouville, & par tous les médecins & les chirurgiens de Gand.

» l'homme de génie, à qui ils ne peuvent » répondre.

» Qu'on ne s'imagine pas avoir expliqué » tous ces faits, en disant que la nature se » joue dans ses productions. -- Stupide blas» phémateur, oses-tu bien appeller un jeu ce » qui est au-dessus de ton intelligence? La na» ture ne connoît point tes bizarreries & tes » caprices; s'il lui arrivoit de se jouer un ins» tant de ses loix éternelles, les mondes cesse» roient de graviter les uns vers les autres, & » tout meneroit à l'athéisme le philosophe de » la nature (*).

(*) C'étoit un beau génie que Montagne! Voyez comme il a répondu, il y a deux cents ans, aux modernes détracteurs de la nature.

« Ce que nous appellons monstres, ne l'est pas pour » Dieu, qui voit dans l'immensité de son ouvrage l'in» finité des formes qu'il y a comprises; & il est à croire » que cette figure qui nous étonne, se rapporte & tient » à quelque figure du même genre & inconnu à l'homme: » de sa sagesse il ne part rien que de bon & de réglé; » mais nous n'en voyons pas l'assortiment & le rapport. » --- *Quod crebro videt non miratur, etiamsi cur fiat* » *nescit: quod ante non vidit, id, si evenerit, por-*

PARTIE II.

» Pour moi, l'ami & le médecin de Marc-
» Aurele, qui ai étudié tous les ſyſtêmes, &
» qui n'en épouſe aucun ; je ſuis trop philoſo-
» phe pour ne pas ſoumettre mon opinion au
» jugement de l'homme de bien, qui, comme
» moi, croit en Dieu, & tâche, en ſilence,
» d'interpréter les oracles de la nature.

» *tentum eſſe cenſet.* --- *Cicer. de Divin. lib. II.* --- » Nous appellons donc contre nature ce qui arrive » contre la coutume ; mais rien n'eſt que ſelon elle, » quel qu'il ſoit. » --- *Eſſais* de Montagne, tome VI, petite édition, page 250.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

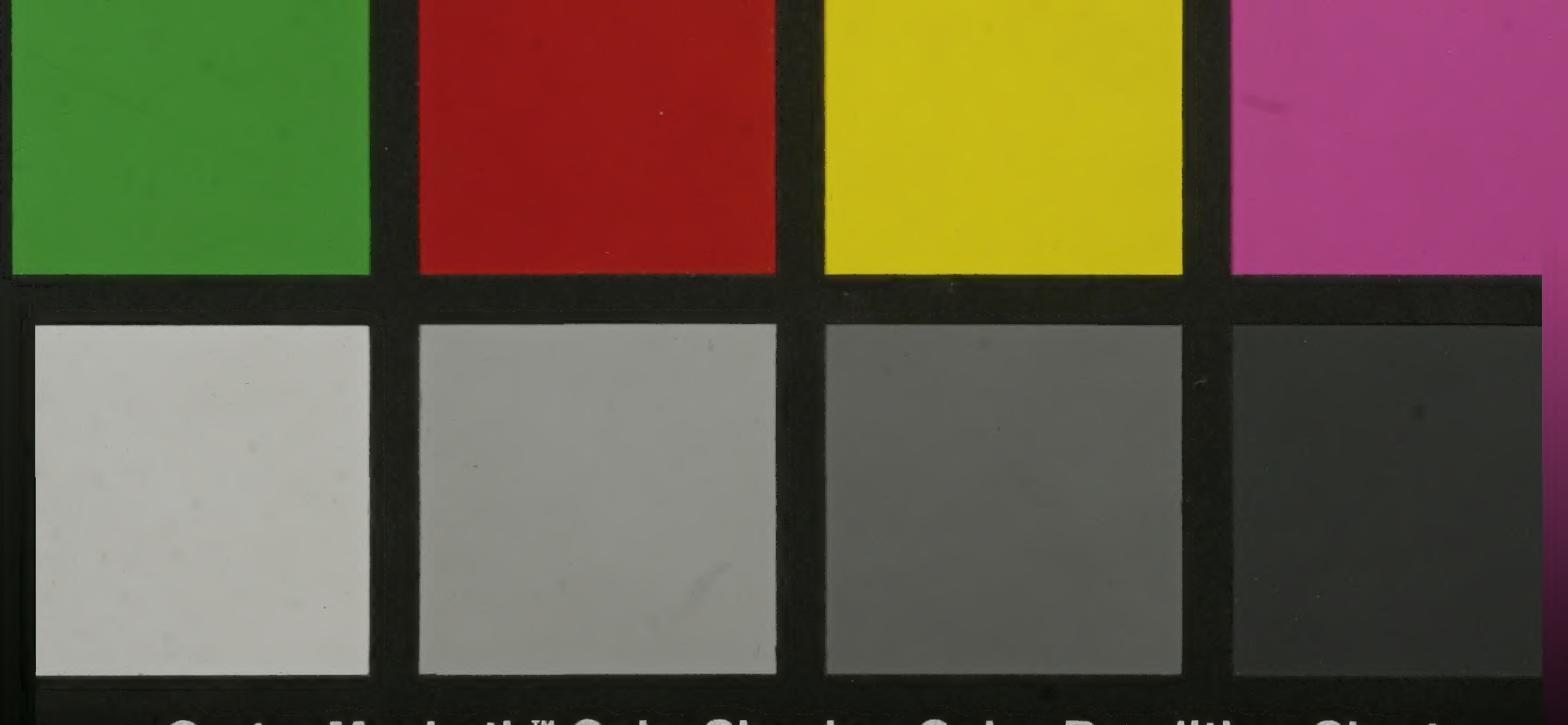
DU TOME IV.

LIVRE TROISIEME.

Du corps humain.

Fin de la table.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart